This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

10

LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS

H.B. THIEME

PQ
1644
.B85

ÉLOGE

ANALYTIQUE ET HISTORIQUE

DE

MICHEL MONTAGNE.

Bricaire de La Dixmerie, Nicolas

ÉLOGE
ANALYTIQUE ET HISTORIQUE
DE
MICHEL MONTAGNE;

SUIVI DE NOTES;

D'OBSERVATIONS sur le caractère de son style & le génie de notre Langue;

ET d'un Dialogue entre MONTAGNE, BAYLE & J. J. ROUSSEAU.

PAR M. DE LA DIXMERIE.

À AMSTERDAM;
Et se trouve A PARIS,
Chez VALLEYRE l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue de la vieille Bouclerie.

M. DCC. LXXXI.

Library
of
H. P. Thurne
2-19-41

10-26-48 MFP

AVERTISSEMENT.

QUIÇONQUE a lu Montagne, sait qu'on peut gagner beaucoup à le lire, & perdre bien du tems à vouloir l'analyser. Il ne connut aucune espèce de méthode. Il pensait, il écrivait ses pensées à mesure qu'une circonstance, ou l'impulsion du génie, les lui inspirait. Il intercale telle matiere au milieu de telle autre; il faut souvent chercher à la fin du Livre l'objet qu'il semble avoir voulu traiter dans le premier Chapitre. Le fil nous échappe à chaque moment; & il faut le retrouver, moins pour sortir du labyrinthe, que pour en suivre exactement les détours.

J'ai couru après le fil. Ai-je retrouvé l'issue ? Je n'ose en répondre ; mais j'ai tâché de répandre quelques traits de lumiere sur les détours obscurs & compliqués où s'enfonce trop souvent notre Philosophe. J'ai rapproché telle idée de telle autre idée qui lui est analogue. Ici des fleurs ; là des fruits ; les uns formant un verger ; les autres décorant un parterre. Il ne m'était guères possible ni de tout rapprocher, ni de tout prendre. J'ai fait un choix ; & l'extrême abondance de la récolte m'a souvent mis dans l'embarras de choisir.

Un des plus précieux avanta-

ges de Montagne, c'est de gagner à l'examen. Quiconque l'a pu lire deux fois, le relira encore, & sera toujours bien payé de sa constance. Le fonds lui offrira plus de richesses que la superficie ; l'obscurité s'éclaircira, ou du moins elle ne l'arrêtera plus. Il croira voir la Pythie à qui l'Enthousiasme semble ôter le raisonnement, & qui prononce des oracles.

Je n'ai écrit que pour ceux qui savent lire ; je n'ai donc écrit que pour le petit nombre. Ceux qui le composent sauront qu'il était bien plus facile de faire un ouvrage d'après Montagne, que sur Montagne même; plus facile de

l'imiter que de le représenter; &, enfin, qu'on atteindra plutôt à l'un de ses apperçus, qu'on ne réussira à le suivre dans sa marche.

J'ai rejetté dans les Notes quelques articles qui auraient nui au ton soutenu qu'exige un Discours; ou, ce qui est encore pis, à la mesure qu'il doit avoir. J'ai voulu que les regles de l'Art ne fissent aucun tort à l'instruction. Rien, ou presque rien, n'est à négliger dans Montagne. Il est comme la terre où chaque plante, chaque arbre trouve le suc propre à se nourrir. Négliger un coin de ce sol fertile, c'est dérober quelque

chose à la culture de l'Esprit Humain.

Je joins à ces Notes quelques Réflexions sur le style de Montagne, le génie de notre Langue; &, en particulier, sur le caractère de notre Prose & de notre Poésie. Cette matiere seule pourrait fournir celle d'un grand ouvrage; mais je me borne, quant à présent, à de simples indications. C'est toujours quelque chose que d'ébaucher un sujet. S'il arrive qu'on me prévienne, qu'on fasse mieux que je ne puis faire, je ne croirai pas encore avoir travaillé en vain. Une tentative infructueuse en a souvent fait éclore de plus fortunées.

En voici une autre que, sans doute, on regardera comme plus audacieuse. J'ai osé mettre en présence (dans les Champs Elisées) Montagne, Bayle & J. J. Rousseau. J'ai fait plus encore, j'ai osé les faire parler, & rendre les deux premiers arbitres des talens du troisieme. Tout se réduit, pourtant, à savoir s'ils ont bien apprécié l'Auteur d'*Emile* & de *la nouvelle Héloïse*. On en jugera, ou plutôt la Génération future en jugera mieux, si, par quelqu'heureux hasard, cet Essai survit à la Génération actuelle.

Il existe plus d'une espèce de fanatisme; notre siècle si éclairé

en offre lui-même plus d'une preuve. La Littérature eut aussi ses Convulsionnaires.

Le plus digne, le plus sûr encouragement pour les Arts & les Lettres, serait que tout Ecrivain, tout Artiste fût estimé ce qu'il vaut, ni plus, ni moins; que la mesure de son génie & de ses talens, devînt pour lui celle de la considération publique; & que jamais il ne se formât de cabale ni pour élever injustement l'un, ni pour humilier injustement l'autre.

Je reviens à Montagne, qui fut admiré & apprécié fort tard; mais qui n'en est que mieux jugé. Deux siècles d'examen sont d'un grand poids en pareille décision. Au sur-

plus, j'ai saisi toutes les occasions de laisser parler Montagne à ma place, même dans son Eloge. J'ai cru qu'à tous égards, il devait avoir sur moi la préférence. Veut-on louer un Héros? Il faut parler & souvent agir pour lui. L'Eloge d'un Sage est plutôt fait; il suffit de le laisser agir & parler lui-même.

FIN.

Faute essentielle à corriger.

Page 57, ligne 1, Êtres *animés* : lisez Êtres *inanimés*.

ÉLOGE

ANALYTIQUE ET HISTORIQUE

DE

MICHEL DE MONTAGNE.

QU'UN Voyageur, épris des Chefs-d'œuvres de l'Architecture, découvre sur sa route un Édifice gothique, monument érigé dans un siécle barbare ; il est peu tenté d'en connoître l'intérieur ; la seule habitude de tout voir est ce qui le détermine à s'y arrêter quelques instans : mais quelle est sa surprise & sa joie si chaque pas qu'il

fait dans cet antique séjour le conduit à quelques beautés nouvelles ; si chaque moment semble les faire éclore autour de lui ? Alors il admire ce qu'il avait dédaigné, faute de le connaître ; il ne le quitte qu'à regret ; il y revient après l'avoir quitté, & ne s'en éloigne que dans l'espérance d'y revenir encore.

Tel est le monument que le génie de MONTAGNE éleva à la raison, à la morale, à la philosophie, dans un siécle où leur culte était absolument ignoré ; dans un siécle où lui seul était capable d'écrire comme il écrivit ; dans un siécle où presque lui seul était capable d'entendre & de pratiquer ses leçons.

Il en a fallu deux pour apprendre à l'apprécier ; & il ne l'a bien été que par le nôtre.

Nul Ecrivain où l'on ait déja tant puisé; nul Ecrivain où il reste plus à puiser encore; nul Moraliste dont ont ait plus souvent cité, vanté ou condamné les maximes. Sa conduite n'a guères moins exercé la louange & la censure. Il faut donc essayer de mettre ses actions & ses écrits dans leur vrai point de vue. La tentative est hasardeuse & délicate : l'œil de la critique m'observe; celui de la bienveillance est toujours moins attentif. N'importe : essayons d'esquisser deux hommes dans un seul; celui qui donne le précepte, & celui qui donne l'exemple; MONTAGNE Philosophe dans ses ouvrages; MONTAGNE Philosophe dans sa conduite. Si une telle division peut sembler heureuse, qu'on n'en fasse point honneur aux combinaisons de l'Art Oratoire; je la dois toute entiere au bonheur de mon sujet.

PREMIERE PARTIE.

MONTAGNE *Philoſophe dans ſes Ecrits.*

MICHEL DE MONTAGNE eut ce qu'on appelle une extraction, de la naiſſance, des ayeux (1). Il eut quelque choſe de plus encore, il eut un pere, aſſez juſte appréciateur de ces ſortes d'avantages, pour deſirer que ſon fils les oubliât quelquefois; qui le fit tenir ſur les fonts de Baptême par des perſonnes priſes dans la derniere claſſe, pour l'attacher plutôt à ceux qui pouvaient avoir beſoin de lui qu'à ceux dont il pouvait avoir beſoin; qui le fit élever & nourrir avec autant de ſimplicité, autant de frugalité que ſes moindres vaſſaux, afin que l'habitude le rapprochât de ceux dont l'uſage s'efforcerait un jour de l'éloigner.

Ainsi MONTAGNE eut pour pere un Philosophe ; nom peu connu dans ces jours ténébreux ; mais qu'il était encore plus rare de mériter que d'obtenir.

Il n'y avait point encore de Langue Française ; le jargon que parlaient nos ayeux n'était pas digne de ce titre. Les meilleurs ouvrages s'écrivaient en Latin ; mais le tems qu'on donnait à l'étude imparfaite de cette Langue parut au pere de Montagne aussi excessif que mal employé. Il résolut de suivre une autre méthode ; il donna à son fils un Précepteur presque en même tems qu'une nourrice. Il fit choix d'un Allemand très-versé dans l'idiôme Latin, & qui ne savait pas un mot de Français. Celui-ci ne parlait que Latin à son éleve. Il apprit à la nourrice ; aux domestiques de la maison, à la mere du jeune MONTAGNE assez de mots Latins pour qu'ils ne lui parlas-

ſent jamais un autre langage. Ceux-ci apprirent à leurs voiſins ce qu'on leur avait tranſmis de cet idiôme. Cette petite érudition circula ; & ce Village devint une eſpece de colonie Latine. On a vu un Philoſophe moderne propoſer d'établir en Europe une Ville où l'on ne parlerait que Latin. Le haſard avait effectué dans un coin du Périgord ce que ce Philoſophe propoſa en vain au milieu d'une Cour puiſſante, au milieu d'une Cour où il jouiſſait de la faveur d'un grand Monarque. C'eſt que le haſard, qui ne calcule rien, opére ſouvent mieux, & plus rapidement que toutes les combinaiſons de la ſageſſe humaine (2).

On prit d'autres meſures pour apprendre le Grec au jeune MONTAGNE ; ou, pour mieux dire, on parut n'en prendre aucune. On lui fit un jeu de cette étude, comme on en fait un

aujourd'hui aux enfans, pour leur apprendre l'alphabet. En un mot, on éloignait de lui les épines de la ſcience : il s'inſtruiſait, en ne croyant que s'amuſer (3).

Il y a beaucoup de rapport entre ce genre d'éducation & celui que le célébre Auteur d'Emile donne à ſon Eléve. MONTAGNE Ecrivain lui fut de quelqu'utilité ; MONTAGNE Ecolier ne lui fut pas non plus inutile.

Juſqu'ici ce jeune Français, qui devait faire tant d'honneur à ſa Patrie, y vivait comme étranger, du moins quant au langage. Il en apprit enfin l'idiôme. Ses écrits feront une preuve éternelle des progrès qu'il fit dans cette nouvelle étude.

Eh ! dans quel ſiecle ces écrits furent-ils compoſés ? L'époque de notre

naissance dépend aussi peu de notre choix que le plus ou le moins d'éclat de notre origine. Le siécle où naquit MONTAGNE était encore barbare, malgré les soins que François I avait pris pour faire germer en France les Arts & les Lettres, qu'il aimait, qu'il protégeait, qu'il cultivait. Son regne fut pour eux une faible lueur, bientôt remplacée par les ténèbres. Henri II n'hérita que de la valeur de son pere, de son urbanité, & de ce penchant à la galanterie, qui, au défaut des lumieres, peut quelquefois adoucir les moeurs, quand il ne les corrompt pas entierement. Ce Prince conserva toujours cet équilibre délicat. On n'était pas vertueux sous son regne; mais on était tranquille. Exceptons-en, toutefois, ces moyens rigoureux, inutilement employés pour extirper une Secte naissante. On ignorait, ou plutôt on oubliait alors que la cruauté, la

persécution ne produit que de l'enthousiasme & des martyrs.

La controverse dogmatique était devenue presque la seule arène où l'éloquence essayât de paraître; éloquence qu'il ne faut pas comparer à celle des beaux siécles de la Grèce & de Rome. Il n'en est pas moins vrai que ces discussions tirerent le Clergé Français de sa léthargie, & lui firent secouer la poussiere de huit siécles d'ignorance. Il fallut s'instruire, puisque les Ministres Protestans étaient instruits. La langue même y gagna : ce fut le seul bien qui résulta de ces disputes. Du reste, nulles sortes de lumieres dans les Arts, les Sciences, la Morale & la Littérature. Marot, Saint-Gelais & Bertaut avaient donné une espéce de forme à notre Poésie; la Ballade & le Rondeau étaient en regne: c'étaient-là, jusqu'alors, les chefs-d'œuvres de notre

idiôme. On ne prévoyait pas que du sein de cette nuit profonde sortirait un homme armé du flambeau de la raison & de la Philosophie ; un homme qui, en détaillant ce qu'il est, apprendrait à ses semblables ce qu'ils sont ; qui les instruirait dans cette science connue si tard, & pourtant si nécessaire, la Morale : un homme enfin, que les siécles les plus éclairés envieront toujours à ce siécle de ténèbres.

Je vais puiser dans cette mine féconde où quelque peu d'argile se mêle aux matieres les plus précieuses. J'aurai plus à distraire qu'à recueillir. Je ne recueillerai cependant pas tout ; la moisson serait immense. Les ouvrages de Montagne sont le Potosi de la Morale : on ne cesse d'y puiser, & le trésor semble être toujours le même.

UNE des premieres leçons que nous

donne MONTAGNE, c'eſt de ne chercher notre bonheur ni hors de nous-mêmes, ni dans des tems qui ne seront peut-être plus à nous. Il nous reproche de n'être jamais chez nous, d'être toujours au-delà : » Fais ton fait & te » connois, nous dit-il dans ſon langage énergique. La crainte, le deſir, l'eſpérance, nous élancent vers l'avenir, & nous dérobent le ſentiment de ce qui eſt, pour nous occuper de ce qui ſera, même quand nous aurons ceſſé d'être. L'orgueil & la curioſité ſont les fléaux de notre ame. L'une veut tout ſavoir ; l'autre ne veut rien laiſſer d'indécis. Il n'en eſt pas moins vrai que nous flottons entre divers avis ; que nous ne voulons rien librement, rien abſolument, rien conſtamment ; &, s'il en faut croire MONTAGNE, ce n'eſt pas un grand mal, tant que cette inconſtance ne s'étend point juſques ſur ce qui eſt utile &

honnête. » La gloire même, poursuit-» il, ne mérite pas qu'un homme de » bon sens étende le doigt pour l'ac-» quérir » ; mot qui a pu donner lieu à celui de Fontenelle. On sait que ce dernier aimait à dire, que s'il tenait toutes les vérités dans le creux de sa main, il ne daignerait pas l'ouvrir pour les répandre.

Quelques Anciens ont soutenu, que la vertu même n'est desirable que par l'honneur qui marche toûjours à sa suite. Si cette opinion était vraie, dit notre Philosophe, il ne faudrait donc être vertueux qu'en public? Nous n'aurions donc besoin de régler les opérations de notre ame, qu'autant qu'elles devraient venir à la connaissance d'autrui? Nous devons prendre de nous-mêmes l'ordre de bien faire. La vertu serait une chose aussi vaine que frivole, si elle tirait sa recom-

mandation de la gloire. Poduceus rendit fidelement à Plotius le riche dépôt qu'il lui avait secrettement confié. J'en ai fait souvent de même, ajoute MONTAGNE, entre deux parenthèses; & la maniere dont il le dit devient une preuve du fait.

Ninon Lenclos renouvella depuis cet exemple. Son nom ne peut nuire à son intégrité. Il s'agit d'une de ces vertus qui font la base de toute union civile, & sans lesquelles nulle société ne peut se maintenir.

» Quand pour sa droiture je ne suivrais pas le vrai chemin, ajoute » MONTAGNE, je le suivrais pour avoir » trouvé par expérience, qu'au bout » du compte c'est communément le » plus heureux & le plus utile. O! » Dieu! disait un ancien Nautonier à » Neptune, tu me sauveras si tu veux;

» ſi tu veux tu me perdras ; mais je
» tiendrai toujours droit mon timon ».

MONTAGNE, qui pouvait, à tant de titres, prétendre à la gloire, parle de la gloire, comme un homme accoutumé aux richeſſes parle de ſon revenu. Selon lui, il nous importe moins que le monde nous eſtime, que de pouvoir nous eſtimer nous-mêmes. Selon lui, la gloire eſt la plus inutile, la plus vaine & la plus fauſſe monnoie qui ſoit à notre uſage. Celui qui parle d'elle avec un déſintéreſſement ſi marqué, avait pourtant ſur elle des droits bien étendus. C'eſt Créſus qui reconnaît le néant des grandeurs ; mais Créſus ne le reconnut qu'après s'être vu dépouillé de tout : MONTAGNE, au contraire, n'a rien perdu de ce qu'il dédaigne.

N'enviſageons point ces traits comme le réſultat d'un cyniſme biſarre,

comme un de ces tours d'adresse ou de force, employés pour frapper notre esprit. Montagne méprisa toute espéce de charlatanisme ; il veut que chacun de nous se repose de sa gloire sur le mérite de ses actions, & non sur les hasards de la renommée. » Celui-là » seul, dit-il encore, a droit de se » faire connaître, qui a de quoi se faire imiter. » Mais on veut se produire avant toute espèce d'examen. La source des plus fausses opinions publiques & particulieres, c'est la trop bonne opinion que l'homme a de soi. » Retirez-» vous en vous, ajoute Montagne ; » mais auparavant préparez-vous à vous » y recevoir. Le plus sûr moyen d'ar-» river à la gloire serait de faire pour » le bien ce que nous faisons pour elle ».

Le chapitre où il étale, peut-être, le plus de génie & d'éloquence, est celui qui a pour objet l'*utile* & *l'hon-*

nête. On sent que Montagne puisait dans son trésor. » Si je dois, nous dit- » il, servir d'instrument à la fraude, » que ce soit du moins sauve mon hon- » neur. Je ne veux pas qu'on me tienne » pour un serviteur si affectionné qu'on » me trouve bon à trahir quelqu'un ». Il se plaît à développer cette idée, qui était inhérente à son caractère. Il porte le scrupule jusqu'à nous imposer comme une loi la nécessité de tenir ce que la crainte même nous a forcé de promettre. Selon lui, on est obligé de l'effectuer, même quand la crainte n'existe plus. La parole, eût-elle devancé notre pensée, il faut la tenir : autrement, ajoute le Moraliste, autrement de degré en degré, » nous viendrons à » abolir tout le droit qu'un tiers ac- » quiert par nos promesses ». Montagne va plus loin : toute personne d'honneur, dit-il, choisit de perdre plutôt

son

son honneur que de perdre sa conscience.

La conscience (c'est encore notre Moraliste qui va me fournir ces réflexions,) la conscience est le premier Juge de l'homme coupable; on pourrait même dire son premier boureau. On a vu plus d'un criminel, tourmenté par ses remords, devenir lui-même son propre accusateur. Tel fut Bessus, le Péonien, qui détruisait les oiseaux, sous prétexte que leur chant lui reprochait d'avoir attenté aux jours de son pere : crime resté caché jusqu'alors, & que cet aveu découvrit. Nulle retraite ne sert aux méchans, disait Epicure; nulle retraite ne peut les tenir cachés ; leur conscience les décèle à eux-mêmes, les juge à son tribunal. Apollodore rêvait que les Scythes l'écorchaient tout vif, & que son cœur lui disait, en gémissant : » J'ai causé tous

» tes maux ». Enfin, dit encore Montagne », quiconque a mérité la peine, » l'attend; & quiconque l'attend, la » souffre ».

Pourquoi donc l'Auteur d'Emile, qui possédait si bien Montagne, l'accuse-t'il de s'être tourmenté » pour dé» terrer en un coin du monde une cou» tume opposée aux notions de la jus» tice? » Cette coutume, si elle existe, ne prouverait pas plus contre la justice, que les crimes d'un scélérat ne prouvent contre la vertu. Montagne était bien éloigné d'en tirer l'affreuse conséquence qu'on lui prête, lui dont la morale est plus austère que celle du Portique même; lui qu'on vient de voir établir une maxime d'équité si rigide, qu'un rigide Moraliste pourrait la combattre sans se compromettre.

Au surplus, Montagne après avoir

tracé une loi de rigueur, en trace une de prudence. Il s'agit d'une qualité plus rare qu'elle ne devrait l'être, la discrétion. » Ce qui a été fié à mon si- » lence, nous dit-il, je le cèle religieu- » sement ; mais je prends à céler le » moins que je puis ». Montagne pense comme Philippides à qui Lysimachus, son Souverain, faisait un jour cette question : Que veux-tu parmi tout ce que je posséde ? Ce que tu voudras, répondit-il, pourvu que ce ne soit pas ton secret.

Voilà pour ce qui regarde celui d'un autre. L'homme sage doit aussi garder le sien. » Caches ta vie, nous dit » Montagne d'après Epicure. » Ce conseil qui vaut à lui seul tout un chapitre de morale, en amène d'autres sur la modération. Elle est nécessaire, même dans l'usage de la vertu ; car nous pouvons la diriger de maniere qu'elle de-

viendra vicieuse. » Ne soyons pas plus » sages qu'il ne faut, soyons sobrement » sages ». Si cette maxime de Montagne avoit besoin de commentaire pour quelques Lecteurs, ils ne feraient pas dignes de lire le texte ». J'aime les Na» tures tempérées & moyennes, » dit encore notre Philosophe. Il avoue que l'immodération vers le bien même, déconcerte le jugement qu'il en voudrait porter. Tout l'embarrasse, jusqu'au nom qu'elle exige; & pour me servir de ses propres expressions, elle le *met en peine de la baptiser.*

Les Stoïciens, dont Montagne imite souvent la rigidité, feignaient de ne pas croire à la douleur. Il ne va pas aussi loin qu'eux à cet égard : il examine seulement, si ce que nous appellons mal ou souffrance, l'est réellement en soi; si notre opinion n'influe pas sur ces objets comme sur tant d'au-

tres ; si elle n'en accroît pas souvent la force, comme souvent aussi elle peut la diminuer. On a plus d'une fois bravé la douleur par caprice ; pour obéir à ceux de la mode ; pour se procurer un léger agrément. Une Dame de Paris, contemporaine de Montagne, se fit enlever la peau du visage pour s'en procurer une autre plus fine & plus fraîche. On cite encore tous les jours le trait de Scévola, qui n'ayant pu réussir à poignarder Porsena, s'en punit en se brûlant volontairement la main qui l'avait trahi. On sait que de junes Veuves Indiennes se précipitaient gaiement dans le bucher qui consumait le cadavre de leurs époux. Montagne en exigeait moins ; il prétendait seulement qu'il dépend de nous, sinon d'anéantir la douleur, au moins de l'alléger par la patience. Et d'ailleurs, ajoute-t'il : » tu ne la sentiras pas long-tems ;

» si tu la sens trop : elle mettra fin à
» soi, ou à toi «.

Le Philosophe qui donnait à l'homme de si sages conseils, ne pouvait manquer de réfléchir sur la nature même de l'homme. Il croit voir dans le composé de notre individu un monde en racourci; mais il ne sait, ni ne cherche à savoir comment il a été formé. Nous voyons bien, dit-il, (& on a souvent employé ce dilemme depuis notre Auteur) nous voyons bien que notre doigt, notre pied, se meuvent d'après notre volonté ; que d'autres parties de nous-mêmes se meuvent sans notre aveu : certaine émotion produit en nous la rougeur ; une autre nous fait pâlir ; l'une produit le rire, l'autre les larmes : celle-là agite la rate ; celle-ci le cerveau. . . . . . Nous ne voyons, nous ne concevons rien de plus. Voilà pour ce qui regarde nos facultés phy-

ſiques. Nos facultés morales nous ſont encore moins compréhenſibles. S'il en faut croire Epictète, l'homme n'a rien à ſoi, ſinon l'uſage de ſes opinions. Ecoutez Montagne, il vous dira que l'homme eſt capable de tout ce que lui ſuggère l'amour-propre. Ses facultés ſont ce qui le contrarie le plus. Immodéré en tout, il n'eſt arrêté que par l'impoſſibilité de paſſer outre. Mais quant à notre entendement, rien de plus capable & de nous tromper & d'entretenir notre erreur. C'eſt le ſoulier de Théramène; chacun l'eſſaye, & penſe qu'il a été fait pour lui.

C'eſt encore de notre excès d'amour-propre que dérive la vigueur de notre caractère; & cette énergie influe ſur nos moindres actions. Elle ſe décèle dans les plus légères circonſtances. » Tout » mouvement nous découvre, dit Mon- » tagne; on connaît l'ame de Céſar

» dans les apprêts d'une partie de plaisir, » comme dans ceux de la bataille de » Pharsale «.

On sçait que l'illustre la Rochefoucaut a fait de l'amour-propre & de l'intérêt personnel la base de toutes nos actions. Chacune de ses maximes n'est que le développement de ce principe. Il peut l'avoir porté trop loin ; mais c'est dans Montagne qu'il en a puisé la premiere idée. C'est un grain semé au hasard par celui-ci, cultivé plus soigneusement par l'autre, & qui est devenu entre ses mains industrieuses la source d'une abondante moisson.

Le plus grand spectacle pour l'homme est, sans doute, celui de la Nature ; mais il est entierement perdu pour la multitude : le seul Philosophe daigne y prendre part. C'est, selon Platon, une Poësie énigmatique ; on en cherche le

mot ; & perſonne encore n'a pu dire : je l'ai trouvé. Liſez & reliſez ce beau Poëme, leur dira Montagne ; mais gardez-vous de négliger aucun de ſes détails : n'iſolez rien ; vous n'appercevrez l'enſemble qu'après avoir étudié toutes ſes parties. Conſeil qui n'a été ſuivi que fort tard, & qui a reculé d'autant, je ne dis pas nos progrès, mais même nos eſpérances.

Toutes choſes, pourſuit Platon, ſont produites ou par la Nature, ou par la Fortune, ou par les combinaiſons de l'Art ; mais les productions de celui-ci ſont bien inférieures à celles des deux autres. La Nature, dit à ſon tour Montagne, peut tout & fait tout. C'eſt la Nature qui nous invite à vivre en ſociété ; c'eſt elle qui a tout préparé pour nous la rendre agréable & néceſſaire. Du reſte, il ſerait dangereux que l'Art prît la place de la Nature : il doit, de

toutes les circonſtances, lui être ſubordonné; mais ſouvent ce fils ingrat voudrait paraître ne rien tenir de ſa mere.

Notre Philoſophe parle-t'il de la véritable ſcience? » Il faut s'enquérir, » nous dit-il, non qui eſt plus ſavant, » mais qui eſt mieux ſavant «. C'eſt un mot devenu fameux, & répeté avec une juſte complaiſance. Il eſt peu de maximes dans Montagne qu'on ne cite comme autorité, ou qu'on ne s'approprie dans l'eſpérance d'être un jour cité ſoi-même.

Il avait déjà dit que » toute autre » ſcience eſt dommageable à celui qui » n'a point celle de la bonté «. Maxime non moins digne d'être citée que la précédente; non moins eſſentielle par le fonds, & beaucoup plus importante quant à l'uſage. En effet, ſi la ſcience ne rectifie point la perverſité; ſi l'hom-

me né méchant, joint à ce redoutable préſent de la Nature, les reſſources, les lumieres que l'homme ſtudieux puiſe dans l'étude; alors le flambeau des Arts n'eſt plus entre ſes mains que celui des Furies. Il égare au lieu de conduire; il incendie au lieu d'éclairer.

Ne quittons pas encore ce que nous dit Montagne ſur la ſcience mal ordonnée. Que nous ſert-il d'avoir l'eſtomac ſurchargé d'alimens, s'il ne peut les digérer? En nous appuyant trop ſur les bras d'autrui, nous anéantiſſons nos forces. Nous ne voyons plus rien par nos propres yeux. Employons à réfléchir une partie du tems que nous perdons à étudier : nous ne pouvons être ſages que de notre propre ſageſſe. » J'aimerais mieux, dit Montagne, » m'entendre en moi qu'en Cicéron : » de l'expérience que j'ai en moi, je

» trouve assez de quoi me faire sage,
» si j'étais bon écolier «.

Cette réflexion nous conduit au chapitre *de la Sagesse*; chapitre où Montagne semble avoir fourni à Charon, son Eleve, le fonds d'un ouvrage entier sur le même sujet. Le texte du Maître est simple & facile à saisir. » Savoir ce
» qu'il faut fuir & ce qu'il faut suivre,
» nous dit-il, voilà ce qui constitue le
» vrai Sage.... «. De même que la Na-
» ture nous a fourni des pieds pour
» marcher, de même elle nous a muni
» de prudence pour nous conduire «.

Ainsi, il regarde comme la plus importante de toutes les connaissances l'avantage de se connaître soi-même. Platon l'avait dit avant Montagne. Il exige aussi trois conditions dans quiconque veut juger d'autrui; la science, la bienveillance, la hardiesse. On me

demandait, dit Montagne, à quoi j'aurais pû être bon à la Cour. A rien, répondis-je ; mais j'aurais pû dire à mon Maître ſes vérités, s'il avait pu ſe réſoudre à les entendre. La Sageſſe perſonifiée n'aurait pû rien faire de plus ; & d'ailleurs, s'il faut en croire Montagne, ce qu'elle peut ſur un tiers *n'eſt pas grand choſe*, lorſqu'elle ne lui parle que par la bouche d'un autre tiers.

» Nos folies ne me font pas rire ; » dit-il encore ailleurs ; ce ſont nos » ſapiences «. N'en concluons pourtant pas que Montagne regarde la Sageſſe comme un être idéal. Ce qu'il veut dire, c'eſt que nous prenons trop ſouvent ſon ombre pour elle-même ; & il finit par nous donner une très-haute idée de ſon exiſtence. » La Sageſſe, dit-il, eſt » un bâtiment ſolide & entier dont » chaque piece tient ſon rang, & por- » te ſa marque «. Il ne décide point

quel eſt le plus difficile ou d'élever cet édifice, ou d'empêcher qu'il ne ſe dégrade avec le temps; mais lorſqu'il manque aux détails, il y ſupplée preſque toujours par des exemples. Il eſt plus aiſé, nous dit-il, de vivre comme Céſar & de parler comme Ariſtote, que de vivre & de parler comme Socrate.

Il ne veut pas qu'on puiſſe confondre la Prudence avec la Vertu. On a vu des ſcélérats ſe montrer prudens; mais le Sage ne peut mériter ce titre ſans ſe montrer vertueux. C'eſt particulierement ſur cet article que Montagne développe toute l'auſtérité d'un Stoïcien. On croit entendre les rigides leçons du Portique. La Vertu, nous dit-il, n'a point de plus belle récompenſe qu'elle-même: la gloire ne l'en dédommagerait que faiblement; les richeſſes ne la dédommagent de rien.

Nous regardons l'infortune comme le poiſon de notre vie ; la Vertu en fait ſon aliment. Mais les Stoïciens ne peignaient la Vertu que comme Phidias repréſentait ſon Jupiter, ſous une forme redoutable ; Montagne cherche à nous la faire aimer. Elle n'eſt point, nous dit-il, comme la repréſente l'Ecole, perchée ſur le haut d'un mont coupé, raboteux, inacceſſible. On ne doit la repréſenter ni triſte, ni *querelleuſe*, ni menaçante ; » fantôme à effrayer les gens «. Les Dieux ont rendu quelquefois plus pénibles les avenues des boſquets de Vénus, que celles des cabinets de Minerve.

Le talent de Montagne eſt de préſenter ſes leçons ſous l'aſpect le plus riant. Il ſemble n'avoir écrit que pour ſa Nation ; mais il aura le ſort de nos modes, quoiqu'il n'en ait pas la frivolité. On l'adoptera chez nos Voiſins, & il y ſera moins contrarié que parmi nous.

On nous a toujours offert Montagne ſous l'aſpect du Moraliſte ; il aurait pu être Légiſlateur. Il parle des Loix comme de toute autre choſe ; c'eſt-à-dire, en les jugeant. Il vaudrait mieux, ſelon lui, n'en avoir point du tout que de les avoir en trop grand nombre. Il y a autant de travail à interpréter celles que nous avons, qu'il y en eut à les former.

Notre Philoſophe étend ſes vues juſques ſur les Loix pénales. Il examine celles des divers Peuples, tant anciens que modernes, particulierement les nôtres. L'Auteur du Traité fameux des *Délits & des Peines* pourrait avoir puiſé le texte de ſon Ouvrage dans un ſeul chapitre de Montagne. On y trouve, entr'autres, cette réflexion digne d'un vrai Philoſophe : » En fait » de punition, tout ce qui eſt au-delà de

» de la mort simple me semble cruau-
» té «.

Il condamne aussi, il rejette avec indignation ces moyens barbares pratiqués dans certains Tribunaux pour contraindre un Accusé, quelquefois innocent, de s'avouer criminel. C'est, dit-il, en parlant de la *Question*, qu'il nomme bien plus correctement la *gêne*; (car des coins & une massue de fer ne questionnent pas,) c'est une invention des plus dangereuses, & plutôt un essai de patience que de vérité. Elle est trahie par celui qui ne peut soutenir les tourmens, comme par celui qui les soutient: » car, ajoute Montagne,
» pourquoi la douleur me fera-t-elle
» plutôt confesser ce qui est, qu'elle
» ne me forcera de dire ce qui n'est
» pas «? Si l'on présume que l'innocent aura la force de soutenir ces affreuses tortures, pourquoi présumer que le

coupable ſera plus faible ? Ils auront tous deux le même objet d'encouragement ; celui de conſerver leurs jours.
» Trop ſouvent, ajoute Montagne,
» celui que le Juge a *gêné* pour ne le
» faire mourir innocent, il le fait mou-
» rir innocent & gêné «.

Deux choſes m'étonnent ; c'eſt que Montagne ait fait toutes ces réflexions dans un ſiecle encore barbare, & qu'on n'ait oſé les répeter que dans le nôtre.

MONTAGNE veut-il inſtruire ces hommes qui ſemblent, comme le fabuleux Athlas, ſoutenir le faix du monde entier ; qui paraiſſant toujours occupés, & toujours accablés de ce qui les occupe, ſe fatiguent plutôt qu'ils ne travaillent, ſont moins des hommes laborieux que des Eſclaves liés à la glèbe ? » C'eſt, leur dit il, c'eſt aux
» petites ames enſevelies ſous le poids

» des affaires de ne savoir point s'en
» démêler ; de ne savoir ni les quitter
» ni les reprendre «.

Veut-il donner un sage conseil à ceux qui abusent de tous les plaisirs au lieu d'en user ? L'intempérance, » leur dit-il, est la perte de la volup» té. La tempérance n'est pas son fléau, » elle est son assaisonnement «.

Veut-il enfin humilier l'orgueil de ces hommes présomptueux & vains, toujours occupés d'eux-mêmes, toujours parlant d'eux-mêmes, qui anticipent sur les droits de leurs Panégyristes ; mais qui au fond ne leur dérobent rien ? » On n'a jamais, leur dit-il, parlé de » soi sans perte «. C'est un axiome que ses critiques lui ont rétorqué. Ils auraient dû se souvenir que Montagne s'accuse presque aussi souvent qu'il se loue ; qu'en se peignant, c'est nous qu'il

a voulu peindre ; qu'il n'eſt, en général, que l'emblême ſous lequel il déſigne l'humanité entiere ; & que, pour ce qui le regarde, il ſemble avoir prévu l'objection par cette réponſe anticipée & modeſte : » Je ne trouve pas, dit-il, » tant de bien en moi, que je ne puiſſe » en parler ſans rougir «.

Il parlait auſſi ſans crainte de ce qui en inſpire le plus aux hommes ; l'autorité. Selon lui, l'avantage le plus réel de la grandeur, c'eſt de pouvoir s'abaiſſer quand il lui plaît. On peut en deſcendre ſans tomber. On a même trop fait valoir la réſolution de ceux qui l'ont quittée ou mépriſée. Elle n'eſt pas ſi évidemment commode qu'on ne puiſſe héſiter de la garder ou de l'acquérir. » J'ai l'ame ſi poltrone, dit Montagne, » que je ne meſure point la bonne for» tune d'après ſa hauteur ; je la meſure » d'après ſa facilité «. Il approuve

Otanès, un des ſept Concurrens de Darius à la Couronne de Perſe. On ſait que cet Otanès renonça volontairement aux prétentions qu'il avait ſur le Thrône, pourvu que lui & les ſiens puſſent vivre dans le ſein de l'Empire ſans reconnaître d'autres Supérieurs que les Loix établies juſqu'alors; ne voulant ainſi ni commander ni être commandé. Il avoue que la plus difficile de toutes les fonctions eſt de *faire dignement le Roi.* Il excuſe une partie de leurs fautes en conſidération de l'horrible poids de leur charge. Qu'on ne ſoupçonne point Montagne de flatterie. » C'eſt » pitié, dit-il, en parlant de l'Autorité » ſuprême, c'eſt pitié de pouvoir tant, » qu'il avienne que toutes choſes vous » cédent ». Tibere, (c'eſt tout dire,) Tibere lui-même le ſentait; il refuſa le prix d'Eloquence que le Sénat venait de lui décerner. Tibere était cependant capable de mériter ce prix;

mais il sentit que le Sénat de Rome ne pouvait plus juger l'Empereur (6).

Montagne eût, peut-être, dignement rempli cette fonction; non qu'il se fût permis dans ses Ouvrages de fronder audacieusement l'autorité: il n'affecta ni n'outra jamais rien.

» Nous devons, disait-il, l'obéissance aux Rois; car elle regarde » leur office: mais l'estime, non plus » que l'affection, nous ne la devons » qu'à leur vertu (7) «.

Il a dit aux Tribunaux: Ne prodiguez point les punitions anticipées. Il va dire aux Souverains: Ne prodiguez point les récompenses; ménagez, surtout, les titres d'honneur. Auguste en était plus Econome que de ses trésors mêmes. Une des plus belles inventions de la Politique, c'est d'avoir trouvé

l'Art d'encourager la vertu, la valeur, les talens, par des moyens qui ne sont onéreux ni au Prince, ni à l'Etat. Mais prodiguer ces distinctions, c'est les avilir.

L'Illustre Montesquieu a tiré de ce chapitre un parti digne de lui dans son livre fameux de *l'Esprit des Loix.* Il conseille aux Princes de faire usage d'un moyen aussi facile à employer; mais il pensait, avec Montagne, que prodiguer ce moyen, c'était l'anéantir.

Passons au chapitre fameux du doute raisonnable. C'est lui, sans qu'on en puisse bien dire la raison, qui parait avoir principalement fondé l'accusation de Scepticisme, tant de fois renouvellée contre Montagne. Le Sceptique Baile ose le placer, sans façon, à la tête de tous les Sceptiques. On sait que Platon s'appuyait souvent de Socrate

pour faire passer ses propres opinions ; & c'est ainsi qu'une accusation hasardée s'éternise. On s'accoutume aisément à répeter ce qui a été dit par un Homme justement célébre. On trouve plus commode & plus facile de juger d'après lui que d'après soi-même. Faisons donc aujourd'hui ce qui n'a presque jamais été fait : examinons le texte ; nous jugerons mieux de la justesse du commentaire.

MONTAGNE, on ne le dissimule point, a dit dans son Ouvrage : » Plus l'âme est » vuide & sans contrepoids, plus elle » ploye facilement sous la charge de » la premiere persuasion «. Il compare cette persuasion au cachet qu'on imprime sur la cire molle ; ce qu'on essayerait en vain si elle avait acquis ou repris toute sa dureté. Voilà ce que Montagne a jamais avancé de plus fort sur cette matiere ; & il a dit une vérité absolu-

ment inconteſtable. Qu'on prêche à un Turc, déjà tant ſoit peu inſtruit & d'un âge mur, le voyage de Mahomet dans les ſept Planettes; qu'on parle à un Indien, homme fait, des ſoixante-dix métamorphoſes de Wiſnou; vous ne perſuaderez ni l'un ni l'autre. Ils rejetteront ces fables, tandis que d'autres, qui les auront adoptées preſque en naiſſant, ne s'aviſeront point de les combattre dans un âge plus avancé.

Ce qui ſuit nous développe à fond le genre de Scepticiſme adopté par Montagne. » La raiſon, dit-il, m'a appris » que regarder comme faux ce qui me » paraît invraiſemblable, c'eſt ſe donner l'avantage d'avoir dans la tête les » bornes, les limites de la puiſſance de » Dieu. Il n'y a pourtant point de plus » notable folie au monde que de les » ramener à la meſure de notre capa» cité «. Il avait dit ailleurs: » Si l'on

» entendait bien la différence qu'il y a
» entre l'impossible & l'inusité ; entre
» ce qui est contre l'ordre de la nature
» & ce qui heurte la commune opinion
» des hommes ; c'est alors, qu'en ne
» croyant ni ne doutant témérairement,
» on observerait la régle de rien
» de trop, recommandée par Chilon «.

Est-ce là du Scepticisme ? Non ; c'est le modeste aveu d'un Sage qui sent toute notre insuffisance, qui connaît les bornes de notre faible pénétration. C'est le résultat de l'expérience universelle, renouvellée d'âge en âge, & toujours avec aussi peu de fruit. Cependant, que de fausses conséquences les Mystiques Censeurs de Montagne ont tirées de cette proposition si simple & si vraie ! Ils oubliaient, sans doute, le chapitre où ce Philosophe pose pour maxime, *qu'il faut sobrement se mêler de juger des choses Divines.* Ce sont ses

propres termes, & le chapitre entier n'y déroge pas, quoique le ton du Philosophe au-dessus de la superstition, y soit bien conservé.

Ce n'est pas tout : Raimond de Sebonde, Apologiste de la Religion Chrétienne, Raimond de Sebonde eut pour Apologiste Montagne. On a prétendu que ce Philosophe l'avait défendu comme on attaque. Il est vrai que Montagne a dit : nous recevons notre Religion comme les autres se reçoivent. Nous nous sommes rencontrés avec elle dans le Pays qui nous a vu naître. Ou nous réverons son ancienneté, ou nous respectons l'autorité des hommes qui l'ont soutenue, ou bien nous craignons les menaces qu'elle adresse aux Incrédules ; ou, ce qui semble revenir au même, nous sommes déterminés par ses promesses. Ces motifs ne sont, ajoute Montagne, que subsidiaires à notre

croyance, des relations purement humaines. Une autre Région, d'autres Témoins, pareilles promesses, pareilles menaces pourraient nous entraîner à une Doctrine toute contraire. Nous naissons Chétiens, comme nous naissons Périgourdins, ou Allemands.

> Chrétienne dans Paris, Musulmane en ces lieux,
> L'instruction fait tout; & la main de nos Peres
> Grave de notre Foi les sacrés caractères,

a dit un grand Poëte, qui avait aussi lu Montagne.

Mais on ne veut point sentir que c'est-ici (dans Montagne,) une de ces préparations oratoires que le génie, plus que la combinaison, dictait à notre Philosophe. La vigueur avec laquelle il combat l'Athéïsme est une autre maniere de préparer ce qu'il va dire en faveur de notre culte & de notre Doc-

de ne faire que ce qui nous semblera possible? Tu ne vois, ô homme! ajou-
» te Montagne, que l'ordre & la police
» de ce petit caveau où tu es logé, si
» même tu les vois : la Divinité a une
» Jurisdiction infinie au-delà : cette
» piece n'est rien au prix du tout «.

Cette idée sublime est développée, ou pour mieux dire un peu trop décomposée dans la suite de cette discussion. Montagne, pour l'ordinaire, expose d'une maniere précise, claire & rigoureuse, ses maximes, ses principes. C'est dans leurs conséquences qu'il s'embarrasse ou s'affaiblit. Chez lui le vuide est presque toujours à côté du plein.

Quoi qu'il en soit, n'érigeons pas en Théologien un Philosophe qui n'eut jamais la vaine prétention de dogma-

tiser; & ce chapitre sera une excellente leçon de morale.

En voici une de conduite ; & jamais la Sagesse n'en donna de plus utile à l'inexpérience. Il s'agit de l'Art d'économiser notre volonté. » Les hommes, » dit Montagne, se donnent à louage ; » leurs facultés ne sont pas pour » eux, elles sont pour ceux à qui ils » s'asservissent ; leurs Locataires sont » chez eux, ce ne sont pas eux «. Notre Philosophe nous engage à ménager un peu plus la liberté de notre ame, à ne *l'hypotéquer* qu'au profit de ce qui est juste. L'occasion n'en sera point trop fréquente, si nous savons la juger ; mais l'homme accoutumé à se laisser emporter & saisir par la volonté d'autrui, ne lui résiste en aucune circonstance ; moins, toutefois, *parce qu'il veut aller, que parce qu'il ne peut se*

se tenir. Personne n'est prodigue de son argent envers autrui ; rien de plus ordinaire que de lui prodiguer son tems ; la seule chose dont nous dussions être avares. *Je me tiens sur moi*, ajoute Montagne. Nous avons tant de faux-pas à craindre dans notre course bornée, qu'il faut » un peu légerement & superficiellement couler ce monde ; le » glisser, non pas l'enfoncer. La volupté même est douloureuse en sa profondeur. «

Est-il donc nécessaire de faire sentir le bonheur de ces expressions & de ces idées ? Le tems n'a rien fait perdre à celles-ci de leur énergie, ni aux premieres de leur grace. Un vernis plus moderne risquerait de gâter le tableau.

J'ignore ce qui a pu valoir à Montagne l'épithète *d'Egoïste*, qu'on affecte de lui prodiguer. Les devoirs qu'il im-

pose à l'amitié auraient dû, pour jamais, le garantir d'un tel reproche. » Entre deux amis, dit Montagne, si » l'un peut donner à l'autre, c'est celui » qui reçoit le bienfait qui oblige son » Compagnon «. Il avait perdu un ami intime : ses regrets, à cet égard, sont aussi touchans que sincères. Tout entier à sa douleur, il ne soupçonne pas même que rien puisse l'adoucir. Il regrette de vivre, puisque son ami ne vit plus. » Nous étions, dit-il, à moitié » de tout; il me semble que je lui dé» robe sa part «. La finesse de l'expression donne à cette pensée le tour de la saillie; mais elle ne dérobe rien au sentiment: on est encore plus touché qu'ébloui. On est ému & transporté en lisant cet autre trait d'explosion d'une ame sensible. » Si l'on me demande pour» quoi cette extrême tendresse pour » mon ami ? Je ne puis y répondre que » par ces mots : C'est parce que c'est

» lui, c'eft parce que c'eft moi «.

O froids & dédaigneux Egoïftes de nos jours! puiffiez-vous fentir comme Montagne; & pour vous en récompenfer, puiffiez-vous exprimer comme lui vos fentimens! (8)

Que les Amateurs du goût lifent ce que Montagne écrivit fur le goût dans un tems où ce mot était auffi peu en ufage que la chofe même qu'il défigne. On fera furpris qu'un Ecrivain du feizième fiècle ait fi bien jugé ceux du fiècle d'Augufte. Il reproche à Cicéron trop de préfaces dans fes lettres, trop de prolixité dans quelques autres de fes ouvrages. Virgile, Horace, Ovide, Sénéque, Tacite, Pline &c. font appréciés par notre Obfervateur avec une impartialité, un tact, une pénétration qui feraient honneur au plus fage cri-

tique moderne. Les Contemporains de Montagne n'eurent ni à se louer ni à se plaindre de ses jugemens. On sait qu'ils avaient écrit avant que d'avoir une langue. Un Sauvage, avec ses cailloux tranchans, n'eût jamais fait la belle Statue de Jupiter Olympien.

L'Education & le Pédantisme, deux objets qui trop souvent se tiennent dans la société, ne forment, sans doute par cette raison, qu'un même chapitre dans Montagne. Il pensait comme du Bellay, qui dit quelque part:

Je hais, sur-tout, un savoir pédantesque.

Il avait trouvé, disait-il, que *magis magnos Clericos, non sunt magis magnos Sapientes.*

Les plus grands Clercs ne sont pas les plus Sages.

Les Pédans modernes le lui ont bien rendu. (9)

Revenons à ce qui regarde l'Education. L'Auteur d'Emile paraît n'avoir pas lu infructueusement ce chapitre. Montagne exigeait, avant lui, que toute leçon prît en faveur de la jeunesse l'empreinte de l'amusement, & que tout amusement lui offrît la matiére d'une leçon. Un cabinet, ajoute notre Sage, un jardin, la table, le lit, la solitude, la compagnie, toutes les heures, toutes les places lui présenteront un objet d'étude; car la Philosophie a le privilége de se mêler à tout.... Notre leçon se passant comme par rencontre, sans obligation de tems ni de lieu, & se mêlant à toutes nos actions, se *coulera* sans se faire sentir. Les pas qu'on employe à quelque chemin désigné, fatiguent bien plus que ceux qu'on destine volontairement à se promener dans une gallerie; ceux-ci

fussent - ils trois fois plus nombreux.
» Je veux, enfin, dit Montagne, qu'un
» jeune homme puisse faire toutes cho-
» ses, & n'aime à faire que les bonnes «.

Qui ne sent que ces idées ont pu facilement germer & s'étendre sous une plume éloquente & féconde ? Montagne a déterré le Diamant. Il ne fallait qu'une main habile pour le mettre en œuvre ; & cette main s'est rencontrée.

N'être pas mal, c'est être bien ; disait un Poëte (1) réveré des Romains, comme ils réveraient leurs Sybilles, sans se piquer toujours de les entendre. Le vers d'Ennius a pu suggérer à Montagne partie de ses réflexions sur les biens & les maux. Notre bien-être, selon lui, n'est autre chose que l'absence du mal-être. Ne point souffrir, est la plus grande perfection où

(1) Ennius.

l'homme puiſſe atteindre. Les deſirs même qu'inſpire la volupté n'ont pour but que de s'éteindre par la poſſeſſion ; & de nous rendre à l'inertie dont ils occupent la place. Mais qui nous préſerverait pour toujours de l'atteinte du moindre mal, éloignerait de nous à jamais celle du plaiſir. Ce ferait bien plutôt nous anéantir que nous conſerver. » Je ſuis content, dit Montagne, » de n'être point malade ; mais ſi je le » ſuis, je veux ſavoir que je le ſuis ; » & ſi l'on m'inciſe, je veux le ſentir «.

Ce ne ſont point là de ces vérités que le ſophiſme enveloppe, & qu'il dénature dans la ſeule vue de leur donner le piquant de la ſaillie. Montagne, à qui elle eſt ſi familiere, ne la cherche jamais ; elle vient s'offrir à lui ; jamais il ne lui ſacrifie la juſteſſe de ſes idées. Ce qu'il vient de nous dire, eſt ce que nous avons mille fois éprouvé. Nous

portons avec nous la preuve de ce qu'il nous enſeigne. Il nous inſtruit moins de ce que nous ſommes, qu'il ne nous en fait reſſouvenir.

C'eſt-là, ſans doute, ce qui lui a fait éviter une foule de queſtions abſtraites, qu'on agite plutôt qu'on ne réſout, & qui laiſſent dans l'eſprit du Lecteur plus d'incertitude que de lumieres. Ce n'eſt guères que par circonſtance, on peut même dire comme en paſſant, qu'il ſeme dans ſon ouvrage quelques obſervations ſur la nature de notre ame. Il n'ignoroit pas que cette matiére ſi délicate reſſemble à l'eau mêlée d'un peu de limon; plus on l'agite, moins elle eſt claire. Nulle queſtion de Métaphyſique n'a plus exercé la plume des Philoſophes: nulle n'en était plus digne; mais il ferait encore plus facile de raſſembler leurs opinions que de les réunir. L'ame, dit Thalès,

exifte jufques dans les Etres inanimés. Le corps, dit Cratès, a la faculté de fe mouvoir par une caufe qui lui eft propre. Afclépiades nous dit que cette caufe dérive du pouvoir des fens. C'eft un nombre mobile, difaient les Egyptiens. Les Chaldéens, leurs Prédéceffeurs, avaient déjà dit: c'eft une effence, une vertu fans forme déterminée. Ariftote, qui voulait tout expliquer & n'être point trop entendu, appellait l'ame une *Entéléchie*, qui donne au corps la faculté de fe mouvoir. Lactance, Sénèque, & beaucoup d'autres font de meilleure foi; ils avouent que l'ame eft une chofe qu'ils ne conçoivent pas. Cicéron avait déjà dit: que, de toutes les opinions fur l'ame, Dieu feul peut juger quelle eft la vraie. Ce n'était rien nous apprendre; mais au moins n'était-ce pas nous tromper.

Ce fut Socrate qui établit pofitive-

ment le Dogme de l'immortalité de l'ame. Platon le consigna dans ses écrits. Il essaya d'aller encore plus loin que son Maître. Il admet une création intellectuelle, antérieure à la création corporelle. C'est pour emprisonner l'ame que le corps est créé. Elle savait tout; mais affaissée par la matière qui l'enveloppe, elle a besoin qu'on la remette sur la voie de ce qu'elle a sçu. On ne lui apprend rien; on l'aide seulement à se rappeller ce qu'elle avait appris. C'est moins de sa part une acquisition qu'un recouvrement, un trait de pénétration que de réminiscence.

Montagne rejette ce Systême. Nous ne savons, dit-il, que ce qui nous est enseigné; & s'il était vrai que l'étude ne fût pour nous qu'une seconde opération de mémoire, ne nous ferait-elle pas aller quelquefois au-delà des leçons qui nous sont données? On peut

lui répondre, que cette anticipation n'eſt point ſans exemple : lui-même pourrait en fournir la preuve, puiſqu'il en ſavait certainement plus qu'on ne lui en avait appris. N'a-t'on pas vu Paſchal deviner une partie de la Géométrie qu'on refuſait de lui enſeigner ? D'ailleurs, quels auraient donc été nos premiers Maîtres ? Qui les aurait mis en état de nous inſtruire ? De qui tenaient-ils les leçons qu'ils nous ont tranſmiſes ? Il faut donc leur ſuppoſer une origine ſurnaturelle, une communication directe avec l'Auteur ſublime des idées & des choſes. Preſque autant vaudrait-il admettre les idées innées, dont Platon fut réellement le premier Inſtituteur.

Il eſt plus difficile de répondre à la ſeconde obſervation de Montagne. Ce que ſavait notre ame, dit-il, tant qu'elle a réſidé à la ſource du vrai,

était néceſſairement une émanation de la vérité même : pourquoi donc eſt-il ſi aiſé de lui faire adopter le faux ? Pourquoi l'embraſſe-t'elle ſi ſouvent par choix ? Pourquoi la vérité lui ſemble-t'elle ſi ſouvent problêmatique ? Toutes queſtions appuyées ſur l'expérience univerſelle. Notre Moraliſte les termine en avouant que le Dogme ſur la Nature de notre ame eſt plutôt du reſſort de la révélation que du Domaine de la Philoſophie (10).

Encore une fois, ſerait-ce là du Scepticiſme ? Et lorſqu'il ajoute : » La mortalité de l'ame eſt une opi- » nion auſſi rare *qu'inſociable* «, on ne voit pas comment pourrait mieux s'exprimer l'Ecrivain le plus orthodoxe.

Ne diſſimulons pas qu'en parlant du Suïcide, Montagne éleve une queſtion qu'il ſemble avoir craint de réſoudre,

Elle eſt du nombre de celles qu'il ne faut point agiter, ſi l'on ſe permet de les laiſſer indéciſes (11).

Mais pour quelques indéciſions, quelques ambiguités, quelques contradictions légères qui ſe ſont gliſſées dans ſes Ecrits, que d'autres reproches, tous injuſtes, ne ſe permet-on pas de lui faire? On ſe met à la torture pour dénaturer ſes idées : on calomnie juſqu'à ſa perſonne. Il dit quelque part: » la modeſtie fait l'homme de bien; » & l'on n'a pas craint d'accuſer de vanité le Philoſophe, qui a conſigné cette maxime dans ſon Ouvrage!

Il a dit : » Il n'y a point de plus difficile & de plus utile deſcription que » celle de ſoi-même; » & on l'accuſe d'avoir trop aimé à parler de lui!

Il a dit : » Le rang & la dignité don-

» nent ſouvent du crédit à d'ineptes » diſcours ». Il dit ailleurs : » les Prin- » ces donnent beaucoup, lorſqu'ils » n'ôtent rien ; » & on l'accuſe quelque part d'avoir été Courtiſan !

Il a dit : » Méditer eſt une puiſſante » étude ; » & l'on a prétendu qu'il le diſait pour excuſer ſon ignorance !

Il a dit : » Le vice ne peut ſe mon- » trer ſans donner du prix à la vertu ; » & c'eſt ſon Ouvrage qu'on a oſé regarder comme dangereux !

Ecoutez Montagne, obſcurs calomniateurs, qui, par de viles menſonges, croyez ſervir la vérité ; écoutez Montagne, il vous dira : » qu'on fait » tort au parti le plus juſte en l'étayant » de fourberie ».

Ecoutez Montagne, ô vous Criti-

ques amers, vous qui reprochez à ce grand Peintre de l'homme ces contradictions qui désignent si bien notre espéce ! écoutez Montagne, il vous dira : » les autres fabriquent l'homme ; je le » récite ; je ne peins pas l'Etre, je peins » le passage ; je n'enseigne point, je » raconte ».

Ecoutez Montagne, Esprits emportés & féroces ; vous qui n'élevez la voix que pour faire entendre les accens de la fureur ; vous qui raisonnez comme on dispute, & reprenez comme on outrage ! écoutez Montagne : » Il » y a, vous dira-t-il, voix pour instruire, voix pour flatter, ou pour reprendre. Quand je gronde mon Laquais » d'un ton aigre & poignant, il devrait » me dire : Mon Maître, parlez plus » doux; je vous oi bien. » Que de Censeurs, à qui le nom de *Maître* ne sera jamais dû, & qui n'en ont pas moins le *ton dur & poignant* !

Et vous dont l'orgueil ou la ſingularité dirige les actions, les écrits, les diſcours; vous qui pour mieux fixer l'attention de vos ſemblables, prenez à tâche de ne leur reſſembler en rien; qui pour fronder plus à votre aiſe tout ce qui eſt, feignez de regretter tout ce qui n'eſt plus; Charlatans en conduite comme en morale, écoutez Montagne; il vous dira: » que quiconque » n'a point les mœurs de ſon ſiécle, » doit s'en rapprocher, ou vivre à l'é» cart; qu'on peut regretter de meil» leurs tems, mais non ſe ſouſtraire » aux tems actuels ».

Il dira à l'homme préſomptueux: » L'homme eſt à l'égard de l'Univers, » ſcrutateur ſans connaiſſance, Magiſ» trat ſans autorité; &, après tout, le ba» din de la farce». Il ajoutera: «Cepen» dant, ſi vous êtes Céſar, croyez-vous hardiment

» hardiment le plus grand Capitaine du » monde ».

Il dira au Savant : » Celui-là a le » mieux profité de la leçon, qui la pra» tique, & non qui la retient ».

Il dira au Guerrier, qui croit que l'honneur de vaincre est le premier de tous : » Je conçois facilement Socrate » à la place d'Aléxandre; mais Aléxan» dre à la place de Socrate, je ne le » puis ».

Il dira au Vieillard, devenu grondeur & chagrin, sans être devenu plus sage : » Dans la vieillesse nous quittons » moins les vices que nous ne les chan» geons ».

Il dira au Flateur servile : » On doit » se prêter à autrui, & ne se donner » qu'à soi-même ».

Il dira, enfin, à l'Ambitieux : » Nous

» ôtons à notre ame toute sa prise, en » lui donnant trop d'objets à saisir ». A l'Avare : » Nous possédons mal ce qui » nous posséde ». Au Plaideur : » Je » n'eus jamais de procès, parce que je » ne voulus jamais en avoir ». Au Curieux : » Tu te tailles plus de besogne » que tu n'en peux faire ». Au Méchant : » Un homme de ta sorte est la » pire piéce du Monde ».

Qu'on relise, (& on le relira toujours avec fruit) qu'on relise ce que nous dit Montagne sur la *Prudence*, qualité qu'il juge inséparable de la modestie ; sur la *Modération*, qui laisse, dit-il, à nos ennemis autant de motifs de nous aimer qu'à nos amis mêmes ; sur *l'Inconstance*, cette Reine des hommes & la règle presque universelle de leur conduite ; sur *les Passions*, le plus puissant ressort de l'ame ; sur la *Conscience*, qui, selon lui, est la fin & le

plus grand effort de la vertu; sur la *Défiance*, qui provoque la fraude; sur *la Crainte*, mere de la cruauté; sur la *Cruauté* même, affreux résultat d'une foule de vices, le terme que ne peut outrepasser le crime; & enfin sur la *Colere* qui nous privant d'abord de la raison, a bientôt fait d'un insensé un coupable. S'il faut en croire Aristote, la colere peut quelquefois servir d'arme & de bouclier à la vertu; mais, ajoute Montagne, c'est une arme d'une » espece particuliere : Nous remuons » les autres; celle-ci nous remue: notre » main ne la guide pas, c'est elle qui nous » guide : elle nous tient, nous ne la te- » nons pas ».

C'est presque toujours avec le même pinceau, avec cette vérité, cette vivacité d'expression que Montagne nous trace l'image de nos devoirs & de nos écarts. Il ne se jette point, comme tant d'autres, dans les sombres détours de la

Métaphysique, vaste contrée où chacun prend une route à son choix, peut indifféremment la suivre, n'arrive à rien; mais ne craint pas qu'un autre puisse jamais lui dire, avec certitude: J'ai choisi la meilleure. On l'a vû, en nous parlant de l'ame, nous faire l'historique des opinions de tel ou tel Philosophe sur cette matiere impénétrable, & non chercher lui-même à la pénétrer. En vient-il à une autre Question encore plus vivement agitée que la premiere, la prescience de Dieu? il n'est encore que Rapporteur dans ce fameux procès. On voit seulement qu'il paraît s'arrêter à cette conclusion: » Dieu, au Registre des causes des évé» nemens qu'il a en sa prescience, y a » aussi celles qu'on appelle fortuites, & » les volontaires qui dépendent de la li» berté qu'il a donnée à notre arbitra» ge; il fait que nous faudrons, parce » que nous aurons voulu faillir ».

Voilà, peut-être, le seul endroit des Ouvrages de Montagne qui porte quelque empreinte de Métaphysique. On n'en retrouve aucune trace dans un autre passage beaucoup plus important par son objet. Là, il ne s'agit plus de raisonner sur la prescience de Dieu, il s'agit de prouver qu'il existe : Question superflue pour le vrai Philosophe ; il ne fut, il ne sera jamais Athée ; Question, cependant, sur laquelle Montagne revient à plus d'une reprise. On s'épargnerait même ces nouveaux détails, si la calomnie n'eût pas accusé notre Philosophe d'avoir méconnu l'Etre Suprême qu'il défendait. Montagne n'écrivit qu'une fois, & la calomnie a mille organes qui se succédent : Montagne est plus vanté qu'il n'est lu, ou du moins lu de suite : il ne parle qu'à ceux qui savent l'entendre ; & la calomnie frappe toutes les oreilles, prend toutes les formules, s'empare de tous les idiômes,

Rapprochons donc ici l'accufé de fes faux Juges. Rappellons ce qu'il a dit : c'eft le moyen de faire évanouir ce qu'on lui impute.

Spinofa n'exiftait pas encore ; au moins il était encore ignoré ; mais il eut, dans tous les tems, des Précurfeurs, plus ou moins célébres. Montagne qui avait apprécié, jugé, condamné l'Athéïfme dans fon chapitre du doute raifonnable, établit ici la réalité d'un Etre Suprême, Auteur & confervateur de l'Univers. Il rapproche, en peu de lignes, tout ce qu'on a ofé écrire de plus fort en faveur du Matérialifme. Si Dieu eft, difent les Athées, il eft animal, il a des fens ; &, s'il a des fens, il eft fujet au dépériffement attaché à tout ce qui eft matiere. S'il eft fans corps, il eft fans ame, & par conféquent fans action. Ecoutons, à fon tour, notre Philofophe.

Nous sommes incapables d'avoir formé le Monde : il est donc l'ouvrage d'un Etre bien Supérieur à nous. Nous ne concevons point comment le Monde a pu être formé ; nous concevons donc bien moins encore son Auteur ? Mais le Monde existe, & il eut un Auteur. Tous les Philosophes de l'Antiquité peuvent s'être mépris sur la Nature du Soleil ; aucun du moins n'a pu raisonnablement se dire à lui-même : Je l'ai analysé comme je puis analyser le sol qui me porte : aucun, cependant, ne fut jamais tenté de nier son existence. Qui d'entre vous s'est jamais regardé comme ce qu'il y a de plus parfait dans l'Univers ? Il offre donc quelque chose de meilleur. Vous voyez un superbe Palais, & vous n'en découvrez point le possesseur : vous imaginez bien pourtant qu'il ne fut pas construit pour le rat & l'araignée. Il est même trop vaste & trop magnifique pour l'hom-

me : c'est donc la demeure de quelqu'un plus grand que nous ?

Rien, poursuit Montagne, rien sans ame & sans raison ne peut produire un Etre animé, & capable de raison : ce qui nous a produit a donc ame & raison ? Chaque partie de nous est moindre que notre ensemble : nous ne sommes qu'une faible émanation de l'Etre Suprême : il est donc pourvu bien plus abondamment que nous de cette sagesse & de cette raison qu'il nous distribue ? Les Astres ne nuisent point : il est donc à croire qu'ils nous servent ?.. Nous avons *vie, raison & liberté*, nous avons des notions sur la bonté, la générosité, la justice ; nous ne les tenons que de celui qui les posséde par essence. Au reste, ajoute notre Philosophe, (& je regretterais de ne pas employer ici ses propres expressi ons, « la puissance de Dieu » est trop au-dessus de

» l'ordre de la Nature, pour souffrir » que nos conclusions l'attachent & la » garottent. Ce n'est point par nous » qu'on y arrive ; cette route est trop » basse. Nous ne sommes non plus près » du Ciel sur le Mont Cénis qu'au fond » de la mer ».

On sent que Montagne a rassemblé toutes ses forces pour maintenir une vérité qui lui était chère. Ce n'est point ici un combat simulé. Ce ne sont point non plus de ces argumens plus subtiles que solides. C'est la raison même qui embrasse la défense de son Auteur.

Que ne m'est-il permis de suivre Montagne jusques dans les moindres détours de la carrière tortueuse, mais brillante, qu'il s'est tracée ! C'est toujours à regret qu'on le quitte, lors même qu'on sent qu'il se jette à l'écart. Il est pour ses Lecteurs ce qu'Angéli-

que était pour Roland, qui trompé par elle, &c, ne l'ignorant pas, courait encore après elle. Mais le premier ſoin de l'homme qui écrit doit être de ne point fatiguer ſon Lecteur; celui de l'inſtruire n'eſt que le ſecond. Ailleurs, c'eſt le tableau qui détermine la meſure du cadre; ici c'eſt le cadre qui déterminera celle du tableau. Hâtons-nous donc de paſſer au conſeil que nous donne Montagne ſur le dernier de nos devoirs, le plus eſſentiel de tous, celui de ne point troubler notre vie par la crainte de la mort, ni notre mort par les regrets de la vie; celui enfin de ſavoir mourir.

Notre dernier inſtant eſt le juge de tous les autres: c'eſt, dit un Ancien, le jour qui doit prononcer ſur toutes mes années. Faites que votre mort ne diſe que ce que votre vie avait déja dit. La Fortune guette quelquefois ce moment

pour détruire son ouvrage, en même tems que la Nature détruit le sien. La mort n'est, par elle-même, ni un bien ni un mal; elle tient de nous ce quelle est pour nous. Si vous avez vécu un jour, vous avez tout vu, un jour est égal à tout; il n'y a point d'autre lumière ni d'autre nuit. Ce que vous laissez de tems n'est pas plus à vous que celui qui s'est passé avant votre naissance ». Encore que ton âge ne soit pas » achevé, ta vie l'est, nous dit Montagne. Tous les jours vont à la mort, » le dernier y arrive. Enfin, poursuit» il, votre mort tient à l'ordre, au main» tien de l'Univers; c'est une des pièces » de la vie du monde ».

Ni Platon, ni Sénèque, ni Cicéron lui-même, n'ont rien écrit de plus sublime sur cet instant si redoutable, en apparence, & si inutilement redouté. Nous enseigner à ne pas crain-

dre la mort, c'eſt nous délivrer d'un des plus grands fléaux de la vie.

Tel eſt le genre de Philoſophie & de Morale adopté par Montagne. Il penſe comme Platon écrivait; il écrit comme parlait Socrate. Il ne cherche point à définir l'homme, il en fait l'hiſtoire. Lorſqu'il parle de lui-même, c'eſt de nous auſſi dont il parle. Il n'a fourni que les crayons & la toile du tableau; nous en fourniſſons les traits & les couleurs. (12)

Je n'ai, juſqu'à ce moment, loué Montagne qu'en vous offrant l'analyſe de ſes penſées. Ce n'eſt pas moi, c'eſt lui qui vient de parler. Je vais encore le laiſſer agir. Je ne ferai que ſimple narrateur; mais on pourra croire que je m'érige en Panégyriſte.

SECONDE PARTIE.

Montagne Philosophe dans sa conduite.

LA Nature ne produit rien fortuitement. Elle prépare tout, jusqu'aux révolutions en apparence les plus subites. Leurs avant-coureurs peuvent nous échapper; elle n'en demeure pas moins fidelle à la loi qu'elle s'est tracée: loi immuable dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. Nous avons vu ce que Montagne devait à son pere. Il n'est point cité; mais il mériterait de l'être. Voyons maintenant ce qu'il dut à lui-même; seul moyen d'apprécier ce qu'il vaut réellement.

La Nature l'avait spécialement des-

tiné à juger l'homme: une de ces circonstances qui reglent tout dans les familles, le condamna d'abord à juger des procès. Il fut pourvu, sans son aveu, d'une Charge de Conseiller au Parlement de Bordeaux. Montagne ne nous dissimule pas qu'il avait peu de vocation pour cét emploi, & qu'il était l'homme le moins propre à s'occuper même de ses affaires personnelles ». J'ai encore pis que cette incapaci-
» té, nous dit-il; c'est qu'elle ne m'af-
» flige point du tout ». On ne peut, en effet, porter plus loin que notre Philosophe l'insouciance pour tout ce qui regardait sa fortune. Il ne fit jamais rien pour l'accroître, & ne s'occupa que médiocrement du soin de sa conserver. Il aurait voulu trouver quelqu'un en état de gouverner ses affaires & de le gouverner lui-même. Il ne pouvait se résoudre à surveiller ceux mêmes qu'il soupçonnait d'abuser de sa confiance.

» La portion du Glaneur, difait-il : étu-
» dier & compter fon argent, c'eft ainfi
» que l'avarice fait fes approches ».

Il n'eft, fans doute, aucun Plaideur qui, à l'afpect de ce tableau, ne tremblât de rencontrer un pareil Juge. Qu'il fe raffure. Montagne n'ignorait point que fi l'infouciance eft permife au Philofophe relativement à ce qui le concerne, elle ne l'eft point au Magiftrat relativement à ce qui regarde autrui. Jamais le dégoût n'éloigna Montagne de fes devoirs. Il exifte encore dans le Parlement de Bordeaux une tradition honorable & de la maniere dont notre Magiftrat Philofophe fe conduifit, & de l'équité lumineufe qu'il déploya dans tous les rapports dont il fut chargé. Il prouva, enfin, qu'on peut faire par vertu ce qu'on ne ferait point par vocation. (13)

Etienne la Boëtie, Auteur d'un ex-

cellent Traité fur la Servitude volontaire, était contemporain & Collègue de Montagne. Ils pouvaient n'être que rivaux; ils devinrent amis. Les Annales de la Littérature, de la Philofophie, ajoutons-y encore celles du genre-humain, n'offrent que bien peu d'exemples d'une amitié auffi parfaitement réciproque. Montagne en connaiffait tous les devoirs; il a pris foin de les configner dans fon ouvrage ». Entre deux » amis, difait-il, fi l'un donne à l'autre » c'eft celui qui reçoit le bienfait, qui » oblige fon compagnon ». La mort vint mettre un terme à cette union fi rare, mais Montagne fut le plus à plaindre, il furvécut à fon ami. » Nous » étions, dit-il à ce fujet, nous étions » de moitié en tout; il me femble que » je lui dérobe fa part ». (14)

Malheur à l'ame dure & defféchée qui ne fentirait ni le mérite ni l'attendriffante

drissante énergie de ces expressions! Leur extrême délicatesse donne à cette pensée le tour de la saillie; mais il ne dérobe rien au sentiment. On est encore plus touché qu'ébloui.

Rien ne dédommage de l'amitié, si ce n'est l'amour, en supposant même qu'il nous en dédommage. Il nous affecte infiniment plus, & nous satisfait peut-être moins. L'amitié remplit notre ame, l'amour la bouleverse : l'un nous agite, l'autre nous occupe. L'amitié nous conseille, l'amour nous commande. L'amitié nous dirige, l'amour nous entraîne. Montagne avait déjà connu cette passion impérieuse ». Je » m'y échaudai, dit-il dans sa maniere » naïve de tout dire. Il est vrai que ce » coup de fouet m'a servi depuis d'instruction ». Ce genre d'expérience, & peut-être encore plus ce goût d'indépendance qui tenait à son caractère,

ne lui inspiraient pas un penchant bien vif pour le mariage. Tout annonce qu'on lui donna une femme comme on lui avait donné une Charge. Il s'était montré bon Magistrat sans vocation; il fut encore bon Epoux sans avoir ambitionné de l'être. (15)

Un événement imprévu le délivra des pénibles fonctions de la Magistrature; fonctions qui ne peuvent être appréciées quand elles sont bien remplies. Son frere aîné mourut. Il devenait par-là le chef de sa famille; & l'Historien de sa vie nous dit qu'alors il *quitta la Robe pour l'Epée*. Il ne parait pas en avoir souvent fait usage, & ce ne sont point ses exploits que je prétends décrire. Ce qu'il y eut de plus avantageux pour lui dans ce changement d'état, c'est qu'il put se livrer à ses goûts; je veux dire à l'étude. Je le vois presque en même tems décoré par Charles IX du premier

Ordre de l'Etat. C'était jusqu'alors celui de Saint Michel; on sait que l'Ordre du Saint Esprit ne fut institué que par Henri III. Cette faveur faite à Montagne ne pouvait être qu'une récompense de la maniere dont il venait d'exercer sa courte Magistrature. Il n'avait jusqu'à ce moment presque aucun titre littéraire. Il déclare, d'ailleurs, n'avoir jamais sollicité cette décoration. Ainsi il n'avait pas même pour y prétendre, les droits que donne l'importunité.

Charles IX mourut; & Montagne (j'ignore par quel motif,) parut à la Cour de Henri III; dans cette Cour dévote & voluptueuse; où l'on mêlait, sans remords & sans relâche, l'intrigue à la dissipation; la perfidie à la politesse; les proscriptions aux amusements; la débauche à la pénitence.

Accueilli par la Reine-Mere, par

cette Catherine de Médicis, devenue à jamais célébre par les maux qu'elle a causés, Montagne fut encore plus recherché par ce fameux Cardinal de Lorraine, courtisan souple & Prélat impétueux; né Politique & Eloquent, comme son frere était né brave & inquiet. Un tel Maître eût facilement séduit tout autre éleve que Montagne. J'appelle celui-ci l'éleve du premier, puisque Montagne entrait dans le monde, & que le Cardinal avait sur lui l'avantage inappréciable que donne à tout homme en place, le génie joint à la puissance, sur l'homme à qui la Nature n'a départi l'un qu'en lui refusant l'autre.

Voilà donc, dira quelque Ennemi de Montagne, voilà donc votre Philosophe érigé en Courtisan? Il va, comme Sénèque, habiter la Cour, & nous vanter la retraite; briguer les hon-

neurs, & nous prêcher la modération; accumuler des trésors & faire l'éloge de la pauvreté ! Non, leur dirai-je ; il va plutôt vous montrer comment on peut rester incorruptible au sein même de la corruption ; comment on peut être en faveur, & ne rien obtenir, parce qu'on s'est prescrit la loi de ne rien demander : enfin, (& c'était peut-être là l'épreuve la plus difficile dans ces tems de trouble & d'anarchie,) Montagne va vous montrer comment on peut tenir par la reconnaissance aux Ennemis de son Prince, & ne cesser jamais de lui être fidèle.

» Je hais à mort de sentir le flateur, » écrit Montagne.. Je me présente le » moins à qui je me suis le plus donné.. » Je n'ai rien cherché, & n'ai aussi rien » pris.

Montagne était trop au-dessus de la prévention pour estimer aveuglément

ceux dont il adoptait le parti par devoir, & pour condamner sans examen ceux du parti opposé ». Les premiers, » dit-il dans son ouvrage, adorent tout » ce qui est de leur côté; moi je n'excu- » se pas seulement la plupart des cho- » ses qui sont du mien ». On le vit, en effet, au milieu des troubles, des fureurs de parti & des manœuvres de la haine, s'imposer une fonction digne de lui, celle de conciliateur. On criait de toutes parts : Aux armes ! vengeons la Religion outragée ! Et notre Philosophe leur disait : Les combats ne sont point des raisons; la Religion que vous prétendez servir par le meurtre & le carnage, vous recommande la charité, la douceur: faites ce qu'elle recommande, & vous la servirez mieux.

Les tems n'étaient pas encore arrivés où cette leçon, aussi orthodoxe que sage, devait être accueillie. On n'était

alors ni capable, ni digne de l'entendre. Quels tems ! Et pourquoi faut-il que les Annales d'un Peuple, devenu aussi humain qu'éclairé, saient à jamais souillées par ces récits désastreux, par ces images d'horreur & d'opprobre ! Je me sens à peine le courage d'en retracer une faible esquisse. Mais si j'avais à peindre Orphée sortant des Enfers, & victorieux de la barbarie de Pluton, il faudrait bien, pour mettre en évidence la gloire qu'il eut d'en triompher, il faudrait bien, dis-je, retracer une idée & de l'horrible séjour du Tartare, & de l'infléxibilité cruelle du Dieu qui le gouverne.

Représentons-nous cette race féroce & proscrite, que la Fable fait éclore à la volonté de Deucalion & de Pirrha ; qui semble n'être née que pour s'entre-détruire, & qui ne cesse de combattre qu'en cessant d'exister : tels étaient alors

les Français. Les conspirations succédaient aux combats, les combats aux conspirations. On épuisait toutes les ressources de la fureur & de la perfidie pour tarir le sang national jusques dans ses derniers canaux. Il y eut cependant quelques intervalles de repos; mais on ne se reposait que par lassitude. On employait ces moments d'une trève forcée à s'observer des deux parts, à épier l'instant d'attaquer son ennemi avec plus d'avantage. L'incendie n'était pas éteint; il couvait seulement sous la cendre, s'attachait aux fondements de l'édifice, dont la ruine devait entraîner bientôt celle de la masse entiere: le faîte & la base allaient devenir la proie du même tourbillon. Quoi qu'il en soit, Montagne saisit cette apparence de calme pour essayer de le rétablir en effet. Ses relations avec le Cardinal de Lorraine l'avaient lié avec le célébre Duc de Guise son frere. Il était également con-

nu du jeune Roi de Navarre, Chef du Parti Protestant : il en était également estimé ; parce que la vertu obtient l'estime de tous les partis, quelle que soit la différence de leurs intérêts & de leurs opinions.

Montagne sentit qu'en réconciliant le Duc de Guise avec Henri de Bourbon, c'était réconcilier tous les Français ; au moins c'était fermer les portes de la guerre. On sait que ce fléau ; sur-tout celui de la guerre civile, ne prend sa source que dans les passions, l'intérêt ou le caprice des premiers personnages d'un Etat. Le peuple, pour lequel ils semblent s'armer, n'est que l'instrument & la victime de leurs projets. Mais il y avait trop d'opposition dans le caractere & les vues de Guise & du Roi de Navarre ; le dirai-je ? trop d'égalité entre leurs talens & leur gloire, pour que cette réconciliation

devînt facile. Tel eſt le malheur de notre condition, que l'égalité de mérite, qui entraîne malgré nous nos ſuffrages; qui devrait rapprocher & unir deux émules; qui devrait former entre eux les liens d'une amitié reſſerrés par ceux de l'eſtime, n'y fait éclore pour l'ordinaire qu'une rivalité implacable.

Le Duc de Guiſe, né d'un ſang illuſtre, mais plus fier encore du mérite de ſon pere & du ſien propre, que du haut rang de ſes Ayeux, ſemblait porter ſes projets ſi loin, que l'hiſtoire même n'oſe en aſſigner les limites. Affable avec le Peuple qu'il voulait gagner; altier avec les Grands qui eſſayaient de ſe faire craindre; libéral juſqu'à la prodigalité; capable de toute action magnanime qui ne contrariait point trop ſes deſſeins; audacieux à la Cour, vaillant à la guerre; connaiſſant à fond cet art terrible, que tant d'autres pratiquaient

ſans le connaître, & moins jaloux de l'éclat que de la ſolidité des ſuccès : tel fut ce moderne Catilina, bien ſupérieur à l'ancien par l'enſemble de ſes talens, & par un très-grand nombre de vertus. Pour être le plus grand & le plus utile des ſujets de ſon Prince, il n'avait beſoin que de ne pas devenir ſon rival.

Henri de Bourbon, qui figure ſi glorieuſement dans notre Hiſtoire & dans notre ſouvenir ſous le nom d'Henri IV, eut la valeur & la franchiſe de nos anciens Preux. Il en eut auſſi l'audace. Réduit à fuir les embûches, mais ne redoutant point les dangers ; obligé de combattre à la fois, & le Monarque auquel il devait ſuccéder, & la France qui devait un jour lui être ſoumiſe ; n'ayant, pour le ſeconder, qu'un parti abattu ; il avait relevé l'un, & triomphé des autres. Du reſte auſſi confiant qu'in-

trépide ; aussi peu enclin aux soupçons qu'aux attentats, l'inimitié pesait à son cœur. Il n'eut pour ennemis que ceux dont sa magnanimité ne put subjuguer la haine : il eut pour amis tout ceux qui ne résistent point à la vertu.

C'était ces deux hommes, si opposés en tout, même dans l'usage des vertus qui semblaient leur être communes, c'était eux, dis-je, qu'il s'agissait de réconcilier. C'était du rapprochement de ces deux hommes que dépendait le repos de vingt millions d'autres. Jamais la politique & l'humanité ne confierent à la sagesse une fonction plus digne d'elle : jamais Philosophe ne fut chargé d'une mission aussi importante, aussi délicate. On croit voir Mentor quitter les murs de Salente, & s'avancer, l'olive à la main, vers le camp des ennemis d'Idomenée.

Mais n'hésitons pas de le dire, celui

qui comptait le moins sur le succès de cette Ambassade, c'était l'Ambassadeur même. Accoutumé à juger les hommes, il ne se méprit pas long-tems sur le caractere des deux rivaux qu'il essayait de réconcilier. On réconcilie ceux que sépare la haine; mais non ceux que divise l'intérêt. La Religion, pour laquelle Bourbon & Guise semblaient combattre, n'était pour eux qu'un mot, un prétexte, un masque illusoire. Il n'en eût pas plus couté au Chef de la Ligue d'embrasser le Protestantisme, qu'au Chef de ce Parti de combattre à la tête des Catholiques, si chacun d'eux y eût trouvé son intérêt, s'il n'eût craint que cette inconstance ne le rendît suspect aux deux Partis. C'est ce que Montagne détailla depuis, d'une maniere bien précise & bien positive, à son illustre ami le Président de Thou, Historien si supérieur au siecle dont il écrivit l'histoire. (16)

Eh! voilà donc ceux pour qui un peuple séduit s'entre-égorge ? C'est donc pour eux que vous courez aux armes, vous Ligueurs enthousiastes, vous Protestans fanatiques! Vous croyez défendre vos Temples; vous n'êtes armés que pour servir l'ambition : l'un poursuit Henri, l'autre Guise ; & demain, peut-être, il aura pour Chef celui des deux dont il a juré la perte. L'intérêt seul est la regle de leur conduite ; cet intérêt peut changer, & ils changeront avec lui : alors vous combattrez ceux pour qui vous aviez pris les armes ; sauf à les suivre encore, si quelque nouvelle combinaison les ramene à votre tête.

Nous avons laissé Montagne au milieu des fonctions de son Ambassade, & prêt à déployer auprès du Roi de Navarre toute l'éloquence que le zèle & le génie peuvent suggérer en faveur de la raison & de l'humanité. Mais, outre

les motifs secrets dont le cœur humain n'est que trop susceptible, & qu'il ne daigne pas toujours s'avouer à lui-même, Henri ne pouvait oublier ni l'horrible massacre dans lequel il s'était vu presque enveloppé, ni que Guise avait été un des instigateurs de ce massacre. Montagne eut la douleur de ne point réussir dans sa noble tentative; mais il eut au moins la gloire, toujours bien réelle, de l'avoir formée.

On sait quelles sanglantes catastrophes suivirent ces fatales divisions. La Ligue se forma. On vit le paisible Parisien, devenu tout à coup séditieux, courir aux armes; s'en faire des propres instrumens de son industrie; ériger mille remparts dans l'intérieur de la ville; & sourd à la voix de son Prince, n'écouter que celle de la révolte. Guise fut un jour entier Roi dans Paris. Le bonheur de la France voulut qu'il ne

ſentît pas alors tout ce qu'il pouvait ; ou qu'arrivé aux bords du Rubicon, il n'oſa le franchir. Le Roi, chaſſé de ſa Capitale par un de ſes ſujets, n'oublia ni le péril qu'il avait couru, ni l'offenſe qu'il avait eſſuyée. Il s'occupa moins de ce que Guiſe n'avait point fait que de ce qu'il aurait pu faire. Guiſe, enfin, était parvenu à ſe faire craindre: pouvait-il ne le pas juger coupable ?

Mais écartons de l'éloge d'un Sage ces détails ſanglans qui révoltent la raiſon & l'humanité. Il avait ſû prévoir tous ces déſaſtres ; & ne pouvant les prévenir, il voulut, ſans doute, s'épargner la douleur d'en être le témoin. Tel parait avoir été le véritable motif de ſes voyages : » Je ſais bien mieux ce » que je fuis, nous dit-il à ce ſujet, que je » ne puis ſavoir ce que je vais chercher ». C'eſt-là ce qui l'arrache des bras d'une épouſe & d'une fille unique, l'une & l'autre

l'autre dignes de sa tendresse, & qui la possédaient sans réserve. C'est-là ce qui l'oblige de quitter sa Patrie dans l'âge où le plus indifférent Cosmopolite songe à s'en rapprocher : ce fut enfin à l'âge de quarante-sept ans que Montagne, affligé des maux qui désolaient la France, & plaignant également les deux Partis armés l'un contre l'autre, entreprit un voyage qui dut lui paraître aussi douloureux qu'un exil.

Ses pas s'adresserent d'abord vers la Suisse, République formée par le hasard & le besoin, comme presque toutes les autres : Montagne en traversant la France, jette autour de lui le coup-d'œil d'un habile observateur. Ce qu'il nous a laissé à cet égard est précieux, puisque notre propre Pays nous est si peu connu. Nous avons une foule de voyages, soit de l'Asie, soit de l'Afrique, soit des deux Indes, soit d'une

partie de l'Europe, composés ou traduits dans notre langue; celui de la France est encore à faire & à décrire.

Avouons-le cependant; la maniere d'observer de Montagne est très-inférieure à celle de Chardin: celui-ci ne quitte une contrée qu'après nous en avoir bien fait connaître les habitans; qu'après avoir décrit leurs usages, leurs penchans, leur caractere; en un mot, tout ce qui constitue le moral d'une Nation; rien de ce qui peut intéresser ne lui échappe. Montagne n'eut pas toujours un tact aussi sûr; il nous fait souvent mieux connaître l'auberge où il a logé, que la ville dont cette auberge fait partie. Le seul article où Montagne paraît avoir retrouvé son génie, c'est lorsqu'il nous parle de Rome. Il semble que cette ville fameuse soit le trépied de la Sybille; elle produit l'en-

thousiasme sur tous ceux qui peuvent l'approcher. L'ame s'agrandit & s'éleve au seul souvenir de ce berceau des Scipions, des Emiles, des Catons, des Jules-César ; au seul souvenir de ce Peuple vainqueur & législateur de tant d'autres Peuples. Ce fut, peut-être, le nom Romain qui créa Corneille.

Ecoutez Montagne : je ne ferai ici que rapprocher ses idées, souvent même ses expressions. Frappé de la grandeur des ruines qui l'environnent, ces ruines mêmes lui rappellent ce que dut être jadis cette Rome qui n'est plus ; ces ruines sont encore pour lui le simulacre majestueux de la Capitale du Monde. L'Univers, qu'elle avait soumis à son pouvoir arbitraire, semble s'être réuni pour opérer sa destruction. Il a brisé, dispersé tous les membres de ce corps gigantesque ; & comme le simulacre même de ce colosse abattu pouvait l'ef-

ſtrayer encore, il eſſaïa d'enſevelir juſqu'à ſon tombeau; mais ce qu'il oublia de cacher à nos yeux, la fortune le mit à part; elle voulut qu'il devînt le témoignage de cette énorme grandeur; que tant de ſiècles, tant de ravages, la conſpiration du monde entier, réitérée tant de fois, avaient pu détruire, mais que rien ne pouvait remplacer. (17)

Grégoire XIII tenait alors le ſceptre de l'Egliſe de Rome. Pontife modéré, ami des Arts, oppoſé preſque en tout à Sixte-Quint ſon ſucceſſeur, j'en excepte la magnificence. Il ne prit part aux troubles dont la France était agitée que pour eſſayer de les éteindre. Son Légat fut un Miniſtre conciliateur; fonction qu'une telle dignité ne déſignait pas toujours. Montagne nous trace de ce Pontife un portrait qui annonce l'impartialité du Peintre. Il ne faut point en faire honneur à ſa doc-

trine. La franchise formait la base de son caractère. Il eût peint le Muphti avec la même vérité qu'il peignait le Pape.

Tandis que Montagne était à Rome ; qu'il y était accueilli, même par le Souverain Pontife, ses *Essais* furent dénoncés à l'Inquisition Romaine par deux Théologiens Français. L'examen qu'en fit ce Tribunal finit par devenir une approbation plutôt qu'une censure. On n'éxigea de l'Auteur aucun changement, aucune retractation ; & lorsqu'il prit congé de la Cour de Rome, le Pape, (je rapporterai ses propres expressions,) le Pape, dis-je, l'exhorta *à persévèrer dans l'attachement qu'il avait toujours porté à l'Eglise & au service du Roi Très-Chrétien.*

Voilà donc Montagne qualifié à Rome d'ami de la Religion, & accusé

en France d'être un de ses plus dangereux adversaires ? Nos Docteurs se piquent-ils d'être plus rigoureux que ceux du Saint-Office ? La France a vû éclore dans son sein une foule de disputes, la plupart très-puériles, & toutes portées au Tribunal du Pape, qui souvent les dédaignait. Qu'en est-il arrivé ? on n'a voulu croire ni à sa décision ni à son silence : on a combattu jusqu'à ce que la fatigue des Champions, ou l'ennui des Spectateurs, ayent fait poser les armes des deux parts. Heureux encore, si l'horreur ne se joignait pas fréquemment au ridicule ! heureux, dis-je, si le zele ne ressemblait point trop à la haine, & ne confondait pas les moyens d'instruire avec ceux de persécuter ! (18)

Grégoire XIII fit plus que de ne point compter notre Sage parmi les ennemis de l'Eglise, il voulut que Rome le comptât parmi ses Citoyens. Le Di-

plôme lui en fut expédié. C'était rappeller cette ville fameuse à ses anciens principes. Grégoire ne fit dans cette circonstance, que ce qu'Auguste aurait fait bien des siècles avant lui.

Je ne suivrai point Montagne dans les différentes courses qu'il fait en Italie. Arrêtons-nous cependant avec lui à Ferrare, & partageons les pleurs qu'il y versa en voyant l'immortel le Tasse enfermé dans une sale prison ; en voyant, dis-je, le plus sublime Génie de son siècle confondu parmi une foule d'insensés, regardé comme eux, traité, ou plutôt négligé, insulté comme eux! Tel fut l'ordre donné pat cet Alphonse de Ferrare, qui, à force d'invitations, l'avait attiré à sa Cour. On connait mieux la punition que la faute. L'amour, dit-on, en fut la source; le Tasse *eut des yeux*, comme Ovide, & fut encore plus rigoureusement puni

d'avoir été ſenſible. Pouvait-il manquer de l'être, celui qui avait ſi bien chanté Armide, Clorinde & Herminie ? Il n'était pas né Prince ; mais il les illuſtrait. Au ſurplus, il ſemble que la Fortune ſe plaiſe à traverſer ceux pour qui la Nature marqua trop de prédilection. Le Taſſe, délivré de ſes fers, ſe vit en proie à de nouveaux malheurs. En vain Clément VIII, Pontife cher à l'Egliſe & aux Lettres, voulant réparer envers l'Homère d'Italie les torts de la fortune & du Duc de Ferrare, lui décerna le Triomphe du Capitole : encore un jour, & le Taſſe allait recevoir ces mêmes honneurs brigués autrefois par les Emiles, par les Scipions ; il ne le vécut pas !

Demanderai-je grace pour cette excurſion ? Serait-il permis de paſſer bruſquement à côté de la priſon qui renferme le Taſſe ? Peut-on ne pas jetter au moins un regard de douleur ſur

cette illustre victime dévouée à l'opprobre ? Je me trompe ; ce fut à l'oppression. Il n'est pas plus possible à l'homme puissant d'avilir l'homme de génie, que d'acquérir du génie à force de puissance.

Montagne avait aussi visité la Capitale de Toscane, si connue sous le nom de Florence, & l'avait jugée avec assez de rigueur. Venise ne lui inspire aucun enthousiasme ; & en général notre Philosophe était plutôt observateur qu'admirateur. Il portait ce genre d'aspérité jusques dans l'examen des femmes, quoique ses Critiques lui aient fait le reproche d'avoir toujours marqué trop de penchant pour elles. C'est même ce qu'il ne dissimule point dans ses écrits, où, comme je crois l'avoir déja dit, il ne dissimule rien » : Je n'ai » jamais rompu avec les femmes, nous » dit-il, tant que j'y tenais seulement » par un filet ». Il déclare en même

tems ne les avoir jamais trompées. On peut mettre plus d'auſtérité dans ſa conduite ; mais il n'eſt pas poſſible de mettre plus de décence dans ſes faibleſſes. (19)

Ne confondons point la galanterie avec la licence. Le Philoſophe Montagne ſe piqua toujours d'être galant. Platon l'était auſſi, & n'en fut pas moins un Sage. Les belles Athéniennes ſuivaient ſes leçons ; & il ne dédaignait pas de leur développer les myſtères du Licée. Eh ! pourquoi la ſociété d'un Sexe qui embellit tout, qui nous conſole de tout, pourquoi, dis-je, cette relation ſi naturelle entre lui & nous, ſerait-elle interdite au véritable Philoſophe ? L'Univers entier eſt ſon livre : il doit l'étudier ſans diſtinction de chapitre. Laiſſer à l'écart celui des femmes, ne ſerait-ce pas négliger la plus intéreſſante partie de l'ouvrage ?

Notre Philosophe épia la Nature jusques parmi ces êtres qu'elle semble avoir un peu trop négligés; si toutefois elle n'est pas restée auprès d'eux, tandis qu'au contraire nous nous éloignons d'elle! Je le vois donner un bal aux Paysannes des environs de Lucques, prendre part à leurs danses, & distribuer des Prix aux plus agiles. C'est ainsi qu'on a vu depuis le célèbre P. Mallebranche descendre des sublimes & vagues régions de la Métaphysique pour se mêler à une troupe d'Ecoliers, participer à leurs jeux innocens & se délasser, en leur disputant le prix de la course, des écarts bien plus fatiguans de son imagination. (20)

Montagne était encore en Italie quand on lui annonça qu'il venait d'être élu Maire de Bordeaux. Il succédait au célèbre Maréchal de Biron, pere de celui qui termina une vie long-tems glorieu-

se par une catastrophe bien funeste. La Ville de Bordeaux ne décernait communément la place de Maire qu'à des hommes du plus haut rang, & pourvus des plus hautes dignités. Montagne y suppléa par des vertus. Il refusa cependant cette place jusqu'à deux fois. Ce ne fut même que sur un ordre absolu du Roi qu'il se détermina à l'accepter. Au reste, il procura aux Citoyens, dont il était devenu le Chef, un bien sans lequel on jouit mal de tous les autres; un bien d'autant plus inappréciable que les deux tiers de la France en étaient alors privés; la paix. Il maintint les Bordelois dans la fidélité qu'ils devaient à leur Prince, tandis que tant d'autres villes donnaient l'exemple de la révolte. Le Sage est né paisible : il sait que la vertu n'est dans son principe que l'amour de l'ordre. Il voudrait établir cette harmonie parmi les humains, comme l'Etre qui créa l'Univers

l'établit entre les différentes portions qui le composent.

Il est superflu d'observer que Montagne eut des ennemis. L'homme supérieur en manqua-t'il jamais? Notre profond Moraliste eut pourtant la modestie de croire qu'il pourrait échapper aux traits de l'envie. C'est, sans doute, la meilleure réponse qu'on puisse faire à ceux qui l'accusent d'avoir connu la vanité. « D'être aimé, disait-il en parlant de lui-même, je n'ose en répondre; mais de n'être point haï, jamais homme n'en donna plus d'occasions». Il oubliait que le mérite de ses *Essais* en devenait une occasion éternelle.

Je laisserai à l'écart les détracteurs vulgaires de Montagne (21). Mais pourquoi faut-il compter au nombre de ses ennemis ces fameux Solitaires de Port-

Royal, ces hommes qui joignaient à la pratique des plus austeres vertus, les connaissances les plus variées, les plus profondes; qui traçaient des leçons à l'Ecrivain & à l'Orateur naissant; qui les appréciaient dans leur maturité; enfin, qui jugeaient, à la fois, la morale & la poësie, le dogme & le goût; Calvin & Racine? Ah! sans doute, ils sentaient bien au fond le mérite de Montagne; mais on a souvent observé que leur zèle tenait trop de l'aigreur; qu'ils raisonnaient moins pour élever que pour abattre; qu'ils combattaient moins leurs Adversaires pour les instruire que pour les terrasser. Paschal, cet Athlète si redoutable dans l'arène de la plaisanterie, mais qui ne serait pas aujourd'hui cité comme un modèle dans sa manière d'écrire, s'il n'eût beaucoup étudié & quelquefois imité celle de Montagne; Paschal, qui prodigue plutôt les traits que les

raisonnemens, & qui manie avec tant d'adresse l'arme du ridicule; Paschal n'osa l'essayer contre Montagne, qui n'avait pourtant plus que son ouvrage pour se défendre. Il redouta plus Montagne, mort depuis quarante ans, qu'une Société qui dès sa naissance menaçait de tout accabler. Ses Lettres Provinciales respirent le sel attique : ce qu'il a dit de Montagne n'annonce qu'une humeur aussi chagrine qu'impuissante. Ce sont les traits d'Hector, qui viennent mourir sur la cuirasse d'Achille.

La meilleure réponse à faire aux détracteurs de Montagne, c'est de rappeller naïvement ce que fut Montagne. C'est de dire à ceux qui attaquent sans ménagement ses écrits; lisez ses écrits: c'est de dire à ceux qui attaquent sa conduite; lisez l'histoire.

Celle de sa vie retirée & solitaire offre peut-être un tableau encore plus

intéreſſant que celle de ſes emplois, de ſes négociations & de ſes voyages. La ſolitude eſt preſque le ſeul Théâtre digne du vrai Philoſophe. Ailleurs, il riſque d'être méconnu, ou de finir par ſe méconnaître lui-même. Oui, je me plais mieux à ſuivre Montagne dans l'étroit donjon qui faiſait partie de ſon Château, & qu'il avait choiſi pour ſa retraite ordinaire, qu'à la Cour des Souverains, & à l'Audience de Grégoire XIII. Je le vois, entouré des ouvrages d'Homère, de Platon, de Lucrèce, de Cicéron, de Sénèque, en un mot, de ce qu'il nommait *ſa Libraire*, s'inſtruire avec ces hommes ſublimes; puiſer chez eux une partie des leçons qu'il nous tranſmet; lutter avec eux, ſans y prétendre & s'égaler à eux ſans l'avoir prévu. Je vois ſa maiſon devenir le temple de l'hoſpitalité: elle n'était fermée à perſonne, dans un tems où chacun eût voulu pouvoir entourer

tourer la sienne de remparts & de bastions ». Je n'ai, disait-il, pour toute » garde qu'un Portier, qui ne sert » pas tant à défendre ma porte qu'à » l'offrir ».

Elle s'ouvrait à l'indigent comme à celui que favorisait la fortune. Ce n'est pas que Montagne eût accru la sienne de maniere à pouvoir être impunément prodigue. Il conserva seulement, quoique sans y veiller beaucoup, le patrimoine qu'il tenait de ses Peres. La faveur dont il jouissait à la Cour lui ouvrait la porte des bienfaits; il n'en sollicita jamais aucun. Il n'en obtint, par cette raison, aucun; puisqu'il est dit qu'on doit tout solliciter. Mais l'Homme qui se plaît à donner, eut rarement l'aptitude à faire tout ce qu'il faut pour obtenir.

L'Homme si bienfaisant, si commun

nicatif envers ceux qui lui étaient étrangers, & pour qui la plûpart des Hommes se montrent si indifférens, ne pouvait l'être envers ses proches. Bon parent, bon époux, bon pere, & ayant déja prouvé comment il savait être ami, tous les devoirs de la Nature & de la vertu furent pour son ame la plus délicieuse des jouissances. Il connut même jusqu'à celle de l'adoption. L'illustre Mademoiselle de Gournai devint sa fille à ce titre, & en fit, par la suite, celui dont elle aimait le plus à se parer, quoique ses talens lui en eussent déja fait décerner tant d'autres. (22)

Montagne négligé, mais estimé à la Cour, jouit aussi de l'estime du Parti que la Cour avait à combattre. Disons plus, on ne pouvait encore apprécier Montagne; mais on soupçonnait déja une partie de ce qu'il pouvait valoir. En voici un exemple: je le puiserai dans

une source qui ne semblait pas le promettre, dans une de ces rencontres produites par la guerre civile; c'est-à-dire, dans un de ces momens où l'homme armé cesse d'être homme, d'être citoyen, de connaître ses concitoyens, & voudrait creuser lui-même le tombeau de sa Patrie.

Montagne, paisible au milieu de toutes ces fureurs, Montagne qui, en parlant des nouvelles opinions dogmatiques, disait simplement : » Ceci regar- » de ceux qui ont à être » ; Montagne se met en route avec une suite peu nombreuse. Il est atteint à sa troisième journée par une troupe trente fois plus nombreuse que la sienne. Il est pris, emmené au fond d'une forêt voisine, démonté, devalisé. On brise & l'on fouille ses coffres ; tout ce qui lui appartient est dispersé, partagé entre les Chefs & les soldats. On met bientôt en

question si on lui laissera la vie. Tout semblait lui annoncer une mort certaine, une mort d'autant plus inévitable qu'il ne faisait rien lui-même pour s'y soustraire. Il ne tut à ceux qui le menaçaient ni son nom ni le parti qu'il avait adopté, quoiqu'il reconnût bien que ce trait de franchise pouvait devenir le signal de sa perte. Il en arriva autrement : son nom effaça le tort qu'on lui trouvait d'être Catholique & Royaliste. On substitua les excuses, les égards aux véxations qu'il venait de subir. Tout lui fut restitué. Il ne dépendit même alors que de lui d'avoir pour escorte ceux qui venaient de disperser la sienne.

Qu'on me permette ici une observation. Quelques dévots Censeurs ont plus d'une fois attaqué l'orthodoxie de Montagne. On vient toutefois de le voir se déclarer Catholique dans une

circonſtance où cet aveu pouvait lui couter la vie. Un peu plus de fureur, de fanatiſme & d'ignorance dans les Chefs de la troupe qui l'entourait, & voilà ce même Homme, qu'on nous peint aujourd'hui comme l'ennemi de toute croyance, devenu le martyr de la ſienne & de la nôtre. Alors auſſi les *Eſſais* auraient trouvé pour Commentateurs, Gloſſateurs, admirateurs, ces mêmes Hommes qui les ont déchirés par tradition. Tout ouvrage a deux faces comme Janus; & quiconque s'en empare, peut, à volonté, préſenter l'une tandis qu'il ſouſtrait l'autre. Un nouveau danger menaça bientôt notre Sage. Il ne dut pour cette fois ſon ſalut qu'à ſa fermeté, ou (ce qui en impoſe plus encore) à la ſérénité de ſon ame, à ſa noble franchiſe.

Un Capitaine Proteſtant avait juré de poignarder Montagne dans ſa pro-

pre maiſon. J'ai déja dit qu'elle s'ouvrait à toute heure, & à tous ceux qui ſe préſentaient. Un aſyle ouvert de ſi bonne grace à tous les paſſans, devrait être un aſyle bien ſûr pour le propriétaire. Le Capitaine aſſaſſin ſe préſente : il eſt admis ſans difficulté. » Je lui fis » ouvrir comme je le fais à chacun, » dit naïvement Montagne, en rapportant ce fait. Le conjuré entre, avec un air d'effroi, monté ſur un cheval harraſſé, hors d'haleine. Il vient, dit-il, d'être attaqué par un ennemi ſupérieur en nombre; ſa troupe a été ſubitement diſperſée; & lui-même n'a rien eu de mieux à faire que de ſe réfugier dans ce Château. Montagne, à qui il parlait, le conſole, & le reçoit comme s'il s'annonçait en vainqueur. Peu de momens après, quatre ou cinq de ſes ſoldats ſurviennent. Tout déſignait en eux des fuyards très-effrayés. Ils ſont ſuivis de beaucoup d'autres, qui arrivent par

petites divisions, & qu'on introduit successivement. Voilà trente hommes, trente assassins dans la Cour de notre Philosophe, à qui cette manœuvre commençait à devenir suspecte, mais qui ne pouvait plus rien lui opposer. Il était seul, dans une salle écartée, avec le Chef de ces Bandits. C'était l'instant marqué pour l'exécution. Ah ! sans doute, il existe dans les traits de l'homme vertueux quelque divine empreinte qui désarme & terrasse le crime! Le ton libre & franc, l'air doux & serein de Montagne, jettent le remords & l'effroi dans l'ame de son assassin. Le perfide est prêt à tomber aux genoux de celui dont il voulait faire sa victime. Il s'éloigne d'un air confus, remonte à cheval, & sort suivi de sa troupe, qui ne le voyant pas revenir coupable, murmurait, peut-être, de le trouver si faible! Mais s'il eût achevé sa barbare

entreprise, qui d'entre nous ne rougirait pas d'être homme.

Qui le croirait? Ces attentats se renouvellerent; & si les jours de Montagne furent de nouveau respectés, on ne respecta point cette maison qui était autant l'asyle des opprimés que le sien propre; elle fut inhumainement dévastée, & par les Catholiques dont il plaida toujours la cause, & par les Protestans qu'il ne persécuta jamais : ce qui lui fit dire, du ton dont il disait toutes choses : » Je fus » pelaut à toutes mains. Au Gibelin j'étois » Guelphe, & Guelphe au Gibelin ». Ce n'était plus le tems où le seul nom de Pindare sauvait sa demeure de l'incendie plus d'un siècle après sa mort. Ce n'était pas encore le temps où Malboroug devait respecter jusques aux moindres Domaines de Fénélon. La guerre emprunte d'un siècle barbare de nouveaux traits de barbarie.

Un autre fléau plus redoutable, la

peste, vint chasser notre Philosophe d'un asyle que la guerre & ses ravages n'avaient pu lui faire abandonner. Il se jugea, dans ce moment, comptable des jours de sa famille; & il n'hésita point de fuir pour la déterminer à le suivre. Ces divers contre-tems; des infirmités dont il parle gaiement, & qu'il soutenait comme il en parle; enfin les approches de la vieillesse, perspective toujours si fâcheuse pour le plus grand nombre des hommes; rien ne put altérer ni l'égalité d'humeur de notre Sage, ni même ce ton d'enjouement dont il était en possession d'accompagner ses plus graves discours. Il puisait en lui-même, & non dans ses méditations, cette sérénité de l'ame, qui n'est chez tant d'autres qu'un masque trompeur & d'emprunt ». Ce que les Stoï« ciens faisaient par patience, dit Mon« tagne, je le fais par compléxion ». C'est ainsi que toujours vrai, toujours

modeste, il ne veut pas que ses vertus mêmes lui fassent plus d'honneur qu'elles ne lui coutent de soin.

Mais il n'en est aucune qui puisse affranchir l'homme du dernier tribut que lui impose la Nature. La vie n'est pour nous que le gage de la mort. Pourquoi les talens & les vertus sublimes ne peuvent-ils retarder cet instant; moins pour favoriser ceux qui les possedent, que pour éclairer ceux qui en sont dépourvus? Trop souvent le flambeau s'éteint avant que la troupe qu'il dirigeoit dans les ténèbres puisse atteindre le terme de son voyage. Nous allons voir Montagne arrêté presqu'au milieu du sien. Il étoit dans cet âge où le matériel de nôtre être n'a que peu perdu, tandis que l'ame peut encore beaucoup acquérir. La mort, en le frappant, vint nous ravir tout ce qu'il pouvait encore nous donner. Elle nous préparait des

regrets, & ne put lui en causer à lui-même. Il avait trop réfléchi sur la nécessité & le peu d'importance de ce moment pour en être ni étonné, ni effrayé. Le genre de sa maladie lui ôtant l'usage de la parole, il écrivait ce qu'il ne pouvait dire. Il fit de cette maniere ses adieux à ses amis. Sa mort fut celle d'un Sage, également en garde contre la crainte & l'ostentation. Il parut quitter la vie comme on se dispose à passer d'une demeure dans une autre; & en manifestant, peut-être, moins d'embarras que nous n'en témoignons pour nous transporter de la ville à la campagne.

Tel fut cet homme dont on a si diversement parlé; qui eut des partisans & des ennemis d'un mérite rare; qui fut, sans doute, un peu trop loué par les uns; qui ne fut point assez ménagé par les autres. Tous ont passé le but que leur prescrivait l'impartialité. Il ne faut

ni tout admirer ni tout admettre dans Montagne. Mais ceux à qui une proposition hasardée, ou plutôt ambigue, ferme les yeux sur ces vérités profondes, lumineuses, dont il est si libéral, disons mieux, si prodigue envers ses lecteurs; ceux-là, dis-je, n'étaient pas dignes de le juger, puisqu'ils se montrent si peu faits pour le sentir.

On lui a reproché un scepticisme absolu; c'est-à-dire, qui s'étendait également sur les vérités de rigueur, comme sur les opinions arbitraires. Mais qu'on daigne y réfléchir; le scepticisme de Montagne renferme, peut-être, la censure de tous les autres Sceptiques. Il puise le doute jusques dans le doute même. Il ne se croit pas plus fondé à rejetter ce qui nous semble impossible, qu'à admettre ce que nous croyons certain : en un mot, nos acceptations, nos exceptions, ce qui nous paraît clair, ce

qui nous paraît douteux, sont également pour lui la matiere d'un problême. Voilà, peut-être, l'origine de cette fameuse devise qu'on lui attribue : *Que sais-je?* Il faut, sans doute, avoir beaucoup étudié pour sentir qu'on n'a rien appris.

C'est à quoi Montagne ne cesse de nous ramener dans son ouvrage. Les contradictions mêmes qu'on lui reproche en sont la preuve. Il flottoit entre le doute & la persuasion. Il craint de prendre l'ombre de la vérité pour la vérité même. « Moi à cette heure, disait-il, & moi tantôt, sommes bien deux ». Cette vicissitude ne regarde que ses opinions; elle ne touche point à son caractère, toujours constamment soutenu, toujours invariable, & que l'âge même ne put changer. Montagne garda jusqu'à ses faiblesses : car il en eut; il était homme. L'aveu franc qu'il

en fait prouve feulement qu'il était fupérieur à fes fautes mêmes; qu'il fut vertueux fans vouloir le paraître plus qu'il ne l'était; & qu'il vérifia dans fa conduite ce mot configné dans fes ouvrages : » Je reviendrais de l'autre » monde pour démentir celui qui me » repréfenterait autre que je ne fuis.... » Je me fuis ordonné d'ofer dire tout » ce que j'ofe faire ». Enfin, dit-il ailleurs, » il me plait d'être moins loué, » pourvu que je fois mieux connu ». C'eft la vertu feule qui peut infpirer cette noble confiance. On ne fe craint pas foi-même quand on défire d'être fi bien connu d'autrui.

Un tel homme dut avoir des amis; & l'on a vu comment il exprimait les fentimens que l'amitié infpire » : Je ne » fais rien fi bien faire qu'être ami », difait-il encore. On lui a reproché d'avoir tenté de devenir courtifan. Il s'y

prenait mal, puisqu'il parlait aux Grands comme il parle à ses Lecteurs. Montagne, accueilli à la Cour, y conserva tout son désintéressement, toute sa vertu: il ne put être séduit, dans un tems où il était si dangereux de ne point se laisser séduire.

Ferme, inébranlable au milieu des plus grands revers, il retrouvait toute sa sensibilité à l'aspect de ceux d'autrui : « Le *sentiment* d'un tiers » a souvent usurpé le mien, » disait-il à ce sujet. Par la même raison, le bonheur des autres devenait pour lui une jouissance : » Je vivrais, nous » dit-il, de la seule présence des per- » sonnes saines & gaies ». Il joignit à la bonté du cœur la politesse des manieres. Il se vante d'avoir pu *tenir Ecole* de cette *civilité*, qui n'exclut point la noble franchise. Du reste, ne cherchant ni à supplanter, ni à éclipser per-

ſonne, il modérait, dans la ſociété; juſqu'aux élans trop vifs de ſon eſprit. Il n'eſt, diſait-il, vicieux qu'en extenſion. La maniere dont il jugeait ſes ouvrages prouve qu'il n'eut ni l'égoïſme, ni la vanité qu'on lui reproche. Selon lui, ils ne conviennent ni aux eſprits vulgaires; (ce qui eſt vrai) ni aux eſprits ſublimes; (ce qui eſt trop modeſte de ſa part.) Il les relegue dans la moyenne région des Lecteurs; mais il s'eſt mépris. On ne connaît bien Montagne qu'après l'avoir beaucoup médité. Il faut valoir ſoi-même quelque choſe pour ſentir tout ce qu'il vaut.

Ne cherchons point dans ſes écrits cette méthode qui n'exiſtait pas alors; diſons mieux, qui n'avait preſque jamais bien exiſté nulle part. Elle eſt due à la France; & nous la devons au dernier ſiècle. N'attribuons auſſi qu'à celui

de Montagne la liberté d'une partie de ses expressions & de ses images. Celles qui ont trait à l'innocence primitive des mœurs, aux charmes décens de la vertu, n'y dérogent ni par le dessin ni par le coloris. On pourrait croire que Montagne avait deux sortes de pinceaux & qu'il ne quittait l'un que pour se délasser avec l'autre. (13)

Un mérite essentiellement attaché à cet Homme rare, c'est de nous apprendre beaucoup plus qu'il ne semble nous dire. Tel chapitre de son ouvrage a fait éclore plus d'un volume. Que d'ouvrages modernes qui ne doivent qu'à lui leur existence! C'est ce mérite inappréciable qui donnera toujours des Lecteurs à Montagne, même lorsqu'il faudra étudier sa langue pour le lire. Il n'écrivit point dans celle de son pays; elle n'existait pas encore: il s'en

forma une; & celle-ci a contribué à former la nôtre. (14)

Il emprunte souvent aux Langues anciennes les termes que notre Idiôme ne pouvait lui fournir; mais il ne leur emprunta aucune des formes qui constituent sa maniere. Il semble avoir deviné, avant Paschal, ce que devait être notre Langue. Il en pénetre le génie; persuadé, comme il est vrai, que chaque Langue a le sien, & qu'il ne faut chercher celui de la nôtre qu'en elle-même. De la précision, de la franchise, une marche libre & rapide, malgré les entraves qui l'obsédent, voilà ce qui la caractérise. Ce fut aussi le caractère que lui supposa Montagne; car il ne pouvait que supposer: il n'avait aucun objet de comparaison pour se convaincre. Au reste, il agit comme s'il en avait eu. Il ne s'embar-

trasse point dans ces longues périodes, fatiguant dédale où l'Auteur & le Lecteur s'égarent pour suivre une pensée qui se perd dans ses détours. Voilà aussi pourquoi il est clair, malgré la vétusté de son langage. Voilà pourquoi il prodigue les idées, en épargnant les mots. Le plus léger changement fait perdre à son style cette empreinte un peu barbare, qu'il faut imputer au tems & non à l'Ecrivain. Un mot substitué, une légere transposition, donne souvent à sa phrase toute la fraîcheur qu'on exige de nos meilleurs Ecrivains modernes. Quelques-uns d'entre eux en ont fait heureusement l'essai. Ils ont, sans beaucoup de peine, rajeuni Montagne; mais ils se sont emparés de la maison qu'ils venaient de récrépir. (25)

Je borne ici la tâche pénible que je

me suis imposée. Ai-je rempli mon objet ? Ai-je fait connaître Montagne ? Je l'ignore. Plus d'un Panégyriste s'est vu réduit à exagérer les faits de son Héros : je n'ai à craindre que d'avoir trop affaibli le mérite du mien.

Fin de l'Eloge de Montagne.

NOTES

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

(1) QUELQUES détracteurs de Montagne ont étendu l'amertume & l'injustice de leur critique jusques sur son extraction. Ils prétendent que son Pere avait été Marchand de marée. C'est une imposture grossière. Il était Conseiller au Parlement de Bordeaux ; il fut ensuite élu Maire de cette Ville ; dignité purement honorifique, mais qui ne se donne jamais qu'à des personnes d'une naissance & d'un rang distingués. Son fils, (Michel de Montagne) eut pour prédécesseur & pour successeur dans la même place, les Maréchaux de Biron & de Matignon.

(2) Quoi qu'il en soit, Montagne ignorait encore à sept ans qu'il existât une autre Langue que celle de Virgile. On lui donnait en mauvais Latin des Thêmes qu'il réduisait en Latin régulier. Il devint si fort dans l'usage d'écrire & de parler cette Langue, que Georges Bucanam, fameux Poëte Latin Ecossais,

& Antoine Muret, que la France & l'Italie regardaient comme le meilleur Orateur Latin de son siècle, n'osaient lutter avec lui dans ce genre d'escrime.

(3) On n'était pas moins attentif à ménager ses organes, qu'à les développer. Son Pere ne le faisait jamais éveiller qu'au son des instrumens. Il sentait (ce qu'on ne sent pas encore assez, même dans le dix-huitième siècle,) qu'en éveillant d'un ton dur & souvent brutal un enfant dont les fibres sont si délicates, c'était ébranler celles de son cerveau, c'était lui jetter dans l'esprit ce genre d'étonnement qui tient de la consternation; qui le rend incapable de prendre aucun essor; incapable, sur-tout, d'être attentif aux leçons qu'on lui donne; à des leçons, qui, avouons-le, exigeraient un autre âge que celui de l'enfance.

(4) Ninon Lenclos renouvella depuis cet exemple. Son nom ne peut nuire à son intégrité. Il s'agit d'une de ces vertus qui font la base de toute union civile, & sans lesquelles nulle Société ne peut se maintenir. « Quand, je pour sa droiture, je ne suivrais pas le droit

» chemin, dit Montagne, je le suivrais pour » avoir trouvé par expérience qu'au bout du » compte, c'est communément le plus heureux & le plus utile ».

(5). Combien, dit Montagne, dans les hasards de la guerre, un Général a-t-il de Goujats pour compagnons? Il se tient ferme dans une tranchée; mais que fait-il en cela de plus que cinquante pauvres Pionniers qui la lui ouvrent, & le couvrent de leurs corps pour cinq sols de paye par jour? Nous n'avons pas la millième partie des écrits anciens. Que de chefs-d'œuvres peuvent avoir été engloutis dans les abîmes du tems & des révolutions! Leur existence actuelle n'est que l'ouvrage de la fortune.

(6). Les productions de notre ame & de notre esprit, dit Montagne, nous appartiennent encore plus que nos productions corporelles, que nos enfans mêmes. Nous sommes tout ensemble pere & mere dans cette génération intellectuelle. Tout ce que ces enfans ont de bon, est notre ouvrage. Ce sont, disait Platon, des enfans immortels qui immortalisent leur pere. Aussi jouissent-ils en retour

de toute la tendresse paternelle. Montagne en cite un exemple bien frappant. Le Sénat de Rome, qui n'était déjà plus que le Sénat des Empereurs Romains, condamna au feu les écrits d'un Labiénus, descendant de celui qui, d'abord, servit César, & ensuite le combattit. Ce dernier n'avait point voulu survivre à la défaite de son parti. Son descendant ne voulut pas survivre non plus à la flétrissure de ses ouvrages. Il se fit enfermer tout vif dans le tombeau de ses ancêtres, pourvoyant ainsi d'un seul coup à sa mort & à sa sépulture. Ce jugement du Sénat Romain fut le premier de cette espèce. On les a tant multipliés depuis, qu'ils n'engagent plus les Auteurs à se tuer, & n'empêchent point les ouvrages de vivre.

(7) On a dit que le Télémaque était le Manuel des Rois. Le Cardinal du Perron appellait les *Essais* de Montagne le Manuel des honnêtes-gens. Le tableau qu'il trace des incommodités de la grandeur, est bien fait pour consoler ceux que la fortune laisse dédaigneusement parmi la foule; & les devoirs qu'il impose aux Grands, pourraient les prémunir contre l'orgueil des vaines prétentions. Rien, dit-il, ne doit s'apprécier que par les qualités qui

le distinguent & qui lui sont propres. On estime un cheval parce qu'il est vigoureux & adroit, non parce qu'un superbe harnois le couvre. Le levrier ne vaut que par sa vîtesse, & non par son collier, &c. Pourquoi ne pas apprécier l'homme uniquement d'après ce qu'il vaut par lui-même ? Il a un grand train, un vaste Palais, un revenu. « Tout cela, ajoute notre » Philosophe, est autour de lui, non en lui ».

(8) Selon Aristote, l'amitié est une ame en deux corps. Jamais on ne l'a mieux définie. Selon Montagne, elle se nourrit par la jouissance ; & c'est la bien définir encore. Celle de choix est toujours plus solide & plus vive que celle de devoir. La sympathie a bien plus de force sur nous que les loix du sang ; ajoutons même que celles de la reconnaissance. Il y a telle personne à qui l'on voudrait faire tout le bien possible, sans vouloir ni pouvoir être son ami.

(9) « Si notre ame n'en va un meilleur » branle, dit Montagne en parlant des Col» lèges, si nous n'en rapportons un jugement » plus sain, j'aimerais autant que mon Eco» lier eût passé le tems à jouer à la paûme ;

» au moins le corps en ferait plus allègre.
» Voyez-le revenir de-là après quinze ou seize
» ans employés ; il n'est rien si mal-propre à
» mettre en besogne. Tout ce que vous y re-
» connaissez davantage, c'est que son Latin &
» son Grec l'ont rendu plus sot & présomp-
» tueux qu'il n'était parti de la maison. Il en de-
» vait rapporter l'ame pleine, il ne l'en rap-
» porte que bouffie ; & l'a seulement enflée
» au lieu de la grossir. Ces Maîtres-ci, comme
» Platon le dit des Sophistes leurs germains,
» sont de tous les hommes ceux qui promet-
» tent d'être les plus utiles aux hommes, &
» seuls entre tous les hommes qui non-seu-
» lement n'amandent point ce qu'on leur com-
» met, comme fait un Charpentier & un
» Maçon, mais l'empirent, & se font payer de
» l'avoir empiré. C'est, dit encore Monta-
» gne, *Baroco* & *Baralipton*, qui rendent
» leurs sujets ainsi crotés & enfumés : ce n'est
» pas la sagesse ; ils ne la connaissent que de
» nom ».

(10) Quelques Philosophes ont prétendu que la première création avait d'abord été incorporelle. Que plusieurs esprits étant déchus de leur pureté primitive, Dieu créa le monde

& des corps pour leur tenir lieu de prison & de châtiment. Ils ajoutent, que, selon que ces esprits se sont plus ou moins éloignés de leur spiritualité, on les incorpore plus ou moins avantageusement; & que de-là dérive la variété de tant de matière créée pour cet objet seul. Il n'y a pas loin de-là à la Mythologie des Grecs qui animoit tout, &c. D'autres ont dit qu'il y avait une ame générale dont toutes les ames particulières étaient extraites; qu'elles y retournaient après ce que nous appellons la mort, & se mêlaient ainsi à cette matière universelle. D'autres ont adopté la transmigration des ames, &c.

Montagne, comme on l'a vu, se joue de toutes ces opinions, & en particulier de la définition que Platon donne de l'homme, *un animal à deux pieds, sans plumes.* Notre Moraliste avoue qu'il fallait que le dogme sur la nature & l'immortalité de l'ame, nous fût annoncé par une voix surnaturelle, celle des Philosophes ne servant, à cet égard, qu'à redoubler notre perpléxité.

Au reste, il sera toujours curieux de voir comment un homme de génie s'est exprimé

en parlant des bêtes. L'homme a cru pouvoir, quoiqu'un peu tard, s'emparer du domaine entier de la raison. Il osa en exclure totalement les animaux qui n'étaient pas de son espéce. Tout animal qui n'était pas homme, fut qualifié de brute. Notre Descartes en fit de pures machines. Le Jésuite Bougeant prétendit que toutes les bêtes avaient le diable au corps; c'est-à-dire, que les Anges précipités du Ciel, s'étaient réfugiés dans ces enveloppes ambulantes. J'aimerais encore mieux en croire Pythagore, s'il fallait en croire quelqu'un. Voyons ce que cette matiére a fourni de réflexions à Montagne. « C'est par la vanité de son imagination que l'homme se trie soi-même & se sépare de la presse des autres créatures, taille les parts aux animaux ses confrères & compagnons, & leur distribue telle portion de facultés & de forces que bon lui semble ». Comment connaît-il par le simple effort de son intelligence les mouvemens internes & secrets des animaux? Par quelle comparaison entre eux & lui démontre-t-il la bêtise qu'il leur attribue? « Quand je me joue à ma chatte, qui sait si elle passe son tems de moi plus que je ne fais d'elle?.. Si j'ai mon heure de commencer & de refuser, elle a aussi la sienne ».

Platon, dans son tableau de l'âge d'or, compte parmi les principaux avantages dont jouissait l'homme dans cet âge heureux, la communication qu'il avait avec les bêtes. On les entendait alors; on ne s'attache pas même à les deviner aujourd'hui. Mais nous n'entendons pas mieux les Basques & les Troglodites. Quelques Philosophes cependant, tels qu'Apolónius de Thyane, Mélampe, Tyresias, Thalès & quelques autres, se sont vanté d'entendre le langage des animaux. Il nous reste même encore une moyenne intelligence de leurs sensations; ils en ont, à peu près, une pareille des nôtres. Ils nous flattent, nous menacent, nous supplient. Du reste, nous découvrons une parfaite communication entre eux; nous jugeons non-seulement que ceux de la même nature s'entendent, mais qu'ils se font même entendre à ceux d'une espéce différente. Le cheval devine aux accens du chien s'ils sont menaçans, ou s'ils ne le sont pas. La Nature en refusant même la voix à certains animaux, ne leur a pas interdit les moyens de communiquer entre eux. N'avons-nous pas nous-mêmes notre langage pantomime? Les muets n'en ont-ils pas un que d'autres muets entendent parfaitement? Les Amans n'en ont-ils pas un autre entendu d'eux seuls?

« Un Ambassadeur de la ville d'Abdère, » après avoir longuement parlé au Roi Agis, lui » demanda : Hé-bien ! Sire, quelle réponse » veux-tu que je rapporte à nos Citoyens ?... » Que je t'ai laissé dire tout ce que tu as voulu » & tant que tu as voulu, sans jamais dire un » mot ». Ce silence, ajoute Montagne, n'est-il pas un langage bien éloquent ?

La construction du nid des oiseaux fournit à Montagne une preuve de leur intelligence aussi ingénieuse que variée. Pourquoi les uns se serviraient-ils plutôt d'une figure quarrée que de la ronde, d'un angle optus que d'un angle droit, s'ils n'en connaissaient les propriétés ? Pourquoi prennent-ils tantôt de l'argile, tantôt de l'eau, s'ils ne jugeaient que la dureté de la premiere s'amollit en l'humectant ? Tapissent-ils leur demeure de mousse ou de duvet, sans prévoir que les membres délicats de leurs petits y seront plus mollement & plus à l'aise ? Cherchent-ils un abri contre le vent pluvieux, & plantent-ils leur loge à l'Orient, sans connaître les directions opposées de ces vents, & juger que l'une leur est plus salutaire que l'autre ?

Lactance paraît attribuer aux animaux jus-

qu'à la faculté de rire ; & Lactance est un Pere de l'Eglise. La Genèse nous apprend que Dieu soumit les animaux à l'homme : les lui soumettre, n'était pas les priver de toute faculté intellectuelle. Un Roi aurait fort mauvaise grace de se croire le seul être intelligent qui existe dans ses Etats.

Revenons à Montagne, & empruntons encore de lui quelques exemples d'un instinct bien propre à étonner la raison humaine. Lorsque les habitans de la Thrace veulent franchir une rivière glacée, ils se munissent d'un Renard qu'ils lâchent devant eux en approchant du rivage. L'animal approche son oreille de la glace ; il juge, par le plus ou le moins de bruit que fait l'eau, si la glace est plus ou moins épaisse. Il recule ou il avance d'après cette découverte ; & lorsqu'il poursuit sa route sur la surface, on peut le suivre à la piste sans craindre nul accident. « Ne semble-t-il pas, dit » Montagne, entendre cet animal se dire à » lui-même : Ce qui fait le bruit, se remue ; » ce qui se remue, n'est pas gelé ; ce qui n'est » pas gelé, est liquide ; & ce qui est liquide » plie sous le faix » ?

Il existe entre les chasseurs de la Thrace &

les Faucons sauvages de cette contrée un pacte tacite, mais toujours fidélement observé; c'est de partager entre eux, avec la plus grande exactitude, le gibier qu'ils ont pris de concert. Le long des Palus Méotides, le pêcheur laisse aux loups la moitié de la prise qu'il vient de faire; autrement ceux-ci mettraient ses filets en piéces. La chèvre de Candie se guérit de ses blessures avec le secours du dictame, qu'elle sait discerner parmi une foule d'autres simples. La tortue empoisonnée par la vipère, se guérit avec l'origanum. C'est à la cygogne que nous devons un des plus sûrs & des plus simples expédiens de l'art de guérir; celui que je n'ose guères nommer, mais que M. *Diafoirus* fait payer si cher à son malade. On connaît le sublime instinct de l'éléphant; la reconnaissance & la rancune dont il est susceptible. Quant au chien, il est sans défaut relativement à son maître: c'est l'ami le plus sûr, le plus courageux défenseur, le plus actif, le plus incorruptible des surveillans. L'Ecrivain de Cour qui a perdu de l'esprit & du tems pour élever un monument littéraire à la gloire des chats, aurait dû consacrer cette tâche à définir le chien; elle aurait pu être de quelque utilité aux hommes.

On

On voit journellement certains oiſeaux imiter la voix humaine, & parler diverſes langues; on en voit d'autres chanter des airs ſuivis, & l'emporter ſur quelques inſtrumens. C'eſt peut-être aux oiſeaux, particulièrement au roſſignol, que nous ſommes redevables de la Muſique. Il eſt à croire que l'hirondelle nous a donné quelques notions de l'Architecture. Voici d'autres animaux qui étaient parvenus d'eux-mêmes à une aſſez haute progreſſion arithmétique. On ne le ſoupçonnerait pas, ce ſont des bœufs. Ils étaient employés à puiſer de l'eau qui arroſait les jardins royaux de Suze. On avait dès-lors, comme aujourd'hui, l'art d'appliquer les animaux à cette fonction. Ceux-ci devaient tourner juſqu'à cent fois, l'un après l'autre, la roue qui faiſait mouvoir la pompe aſpirante & foulante. Le nombre des tours qu'ils devaient faire, leur était devenu ſi préſent, qu'arrivés au dernier, ils s'arrêtaient d'eux-mêmes. Les contraindre d'en faire un de plus, devenait une choſe impoſſible, tant ce nombre était bien gravé dans leur cerveau. « Nous arrivons, dit Montagne, » à l'adoleſcence avant de ſavoir compter juſ» qu'à cent, & pluſieurs Nations ont exiſté » bien des ſiècles ſans connaître les nombres. »

Il n'en conclut cependant pas que l'homme ſoit inférieur à la brûte, ni même que la brûte ſoit égale à l'homme. Il voudrait ſeulement inſpirer à celui ci plus de bienveillance envers des êtres qui, pour la plûpart, lui ſont ſi utiles. C'était un point de Religion chez les anciens. Les bœufs qui avaient aidé à la conſtruction du Temple de Minerve à Athènes, furent nourris dans un plein repos, le reſte de leurs jours, aux dépens de la République. Les Romains en uſaient ainſi à l'égard des animaux qui travaillaient aux fortifications de leur Ville. On voit en Turquie des Hôpitaux établis en faveur des animaux domeſtiques. Il eſt défendu par un article de l'Alcoran de ſurcharger le Chameau, & de maltraiter le Cheval. Il eſt ſans exemple qu'un habitant de la côte de Barbarie ait maltraité le ſien. Auſſi voit-on l'animal, ſenſible & reconnaiſſant, hennir de joie & ployer les genoux pour recevoir ſon maître & ſon bienfaiteur. Nous ſommes bien éloignés d'en uſer ainſi. L'éducation des animaux eſt auſſi imparfaite parmi nous que celle de notre eſpèce même.

Encore une fois, il ne s'agit d'aucune parité entre les deux eſpèces d'êtres. Jamais le

Rossignol n'eût composé la Musique d'Alceste, ni le Cygne la Henriade. Le Bœuf ruminerait en vain pour égaler même les articles, dont certain Professeur du Collège de **** a quelquefois bourré l'Année Littéraire; mais il n'est pas pour cela une pure machine. Il n'est pas sur-tout une bête malfaisante.

(11) Ce Chapitre qui semble venir au secours des ennemis de Montagne, & leur fourni contre lui une arme des plus tranchantes, ce Chapitre est pourtant moins le résumé de ses propres opinions sur le suicide que le rapprochement des maximes de quelques Philosophes anciens sur le même sujet. Il n'est que Rapporteur dans ce fameux procès; car c'en était un pour les anciens. Ce n'en était pas même un pour les Spartiates. On demandait à Agis, Roi de Lacédémone, comment un homme pouvait s'assurer d'être toujours libre? En méprisant la mort, répondit-il. Damidas, autre Lacédémonien, avait fait une semblable réponse à quelqu'un qui s'effrayait de voir entrer Philippe à main armée dans le Péloponèse : Eh! Poltron! lui dit-il, que peuvent craindre ceux qui ne craignent pas la mort? » Si tu nous menaces de pis que la mort, ré-

» pondirent les Lacédémoniens en corps à l'un » des successeurs d'Alexandre, nous n'en » mourrons que plus volontiers. » Après tout, il n'est point là question de suicide, mais d'héroïsme. On est convenu, depuis long-tems, qu'un peuple pouvait défendre sa liberté même aux dépens de sa vie.

Voici quelque chose de plus positif. Les Stoïciens disaient que le Sage était l'arbitre naturel de la durée de ses jours. Speusippus, attaqué d'une forte hydropisie & réduit à se faire porter en litière, ayant rencontré Diogène, lui cria : le bon salut, Diogène. « A » toi, point de salut, répondit le Cynique, » toi qui te permets de vivre en cet état ». On disait à un autre Philosophe : la fortune peut tout pour l'homme qui est vivant : « Et » rien contre celui qui sait mourir », répondit-il. Lucius-Aruntius se tua, pour fuir, disait-il, l'avenir & le passé. Granius Silvanus, & Statius Proximus, à qui Néron venait de faire grace, se tuèrent, pour n'être point redevables de la vie à un tel homme. On pourrait presque appeller l'Histoire Ancienne, un recueil de suicides.

Il y eut autrefois à Marseille un Tribunal

destiné à juger si tel ou tel Citoyen avait acquis par son âge, par ses infirmités ou par ses malheurs, le droit de se soustraire volontairement à la vie. On entretenait, aux dépens du Public, un magasin de poison toujours bien fourni. Le Sénat se réservait le soin de le distribuer à ceux qui obtenaient de lui le triste privilége d'en faire usage. Ce Tribunal était composé de six cens Magistrats; mais on ne dit point si dans leurs jugemens, qui conduisaient à la mort, il fallait l'unanimité des voix, comme en Angleterre, ou la pluralité d'une seule, comme parmi nous.

Le même usage, celui d'obtenir juridiquement le droit de se donner la mort, subsistait dans l'Isle de Céa; mais là, ce n'était point un Tribunal particulier, c'était le peuple en corps, qui accordait, ou qui refusait cette permission.

Il faut avouer que Montagne ne dissimule ni n'affaiblit aucune des raisons qui tendent à favoriser le suicide. Il rappelle cette maxime Stoïcienne: « Que le Sage vit tant qu'il doit, » non pas tant qu'il peut ». Il ajoute, sur le ton qu'il mêle souvent aux matières les plus graves: le présent le plus favorable que nous

ait fait la Nature, c'eſt de nous *avoir laiſſé la clef des champs.* Il n'y a pour entrer à la vie, qu'une iſſue; il y en a mille pour en ſortir. Nous pouvons manquer de terre pour y vivre, & non pour y mourir. Pourquoi te plains-tu de ce monde? Il ne te tient pas.... Que l'homme ſe donne la mort, ou qu'il la ſouffre, qu'il coure au-devant d'elle, ou qu'il l'attende; de quelque part que lui vienne ſon dernier moment, c'eſt toujours le ſien. « En » quelque part que le filet ſe rompe; il y eſt » tout; *c'eſt le bout de la fuſée* ». Je n'offenſe point les loix publiées contre les larrons quand j'emporte mon bien, quand je coupe ma bourſe: je ne ſuis point incendiaire quand je coupe mon bois.......

Ces raiſonnemens, ſi ſimples en apparence, & ſi ſimplement expoſés, ſont, à coup ſûr, très-inſidieux. Montagne les combat lui-même enſuite. Il oppoſe Anciens à Anciens; le Lycée au Portique; Platon à Zénon; Virgile à Sénèque; Sénèque à lui-même. Il ajoute, en propres termes, que l'opinion qui nous porte à dédaigner, à fuir la vie, *eſt ridicule*. On pourrait oppoſer encore à ſes premiers raiſonnemens ce qu'il nous dit ailleurs: « Votre

» mort est une des pièces de la vie du mon- » de ». S'il est ainsi, le sublime Architecte de cet immense édifice, est donc seul en droit d'y toucher ? Nous ne pouvons en déplacer une seule partie sans nuire à l'ensemble. Nous attentons aux droits de celui qui nous fit naître, parce qu'il le voulut, & lorsque nous n'avions aucun droit à la vie. Ce qu'il nous donna, est un dépôt dont nous sommes comptables. Notre fonction est de le garder ; il s'est réservé le choix du moment où il voudra le reprendre.

(12) Nul Ecrivain qui ait plus pensé, ni plus donné à penser que Montagne. Plusieurs de ses maximes sont devenues proverbes : les autres seront toujours dignes d'être citées, parce qu'elles seront toujours vraies. Elles sont éparses, on peut même dire semées à l'aventure dans l'ouvrage ; elles se refusaient à l'analyse. Je vais en rapprocher quelques-unes, comme on rassemble en bouquet, ou en faisceau, les fleurs qu'on recueille çà & là dans une prairie.

Axiomes créés par Montagne.

» L'habitude est une seconde nature. » Axiome qui n'est devenu trivial qu'à force d'avoir été repèté.

» L'amour se guérit par la faim. »

» L'ambition doit éconduire l'ambition. »

» L'amitié s'accroît par la jouissance. »

» L'amour se fonde sur le seul plaisir. »

» On a plus de peine à garder l'argent qu'à » l'acquérir. »

» Chacun est à soi-même une bonne dis» cipline. »

» La colere a plus d'une fois été le véhicule » de la vaillance. »

» Il est plus difficile de commander que » d'obéir. »

» La constance est la fin de la vertu. »

» Un Criminel ne s'absout jamais inté» rieurement. »

» La Guerre a des priviléges raisonnables au » préjudice de la raison. »

» L'homme est immodéré en tout. »

» L'honnête est préférable à l'utile. »

» L'instabilité est le plus grand fléau d'un » Etat. »

» Le malheur rend quelquefois célèbre » celui qui ne peut le devenir par aucun au- » tre moyen. »

La mémoire est l'étui de la science. »

» Un menteur ne doit point manquer de » mémoire. » (Maxime devenue proverbiale.)

» Notre extérieur est un faible garant de » nos actions. »

» La modération est une vertu bien plus » affaireuse que n'est la souffrance. »

» Le monde est une école d'Inquisition. »

» Le monde ne semble fait que pour les » ames brutales ou divines. »

» La mort la plus muette est la mieux » séante. »

» Parler de soi est un usage devenu vicieux » pour s'être trop étendu. ».

» La Philosophie n'est qu'une poësie sophis-

» tiquée. » Il eſt à croire que Montagne venait de lire Platon ou Ariſtote quand il prononça ce jugement.

» L'Ambition eſt la fille de la Préſomp» tion. »

» La conſtance dans ſes réſolutions eſt l'e» xercice d'une ame généreuſe. »

» La raiſon eſt un pot à deux anſes, qu'on » peut ſaiſir à gauche ou à droite. »

» Le métier le plus difficile eſt de faire di» gnement le Roi. »

» Le ſervice d'un Prince exige qu'on ſoit » & diſcret & menteur. »

» On nous apprend à vivre quand la vie eſt » paſſée ».

» Je veux, dit-il, en parlant de ſa manière » d'écrire, je veux que les choſes rempliſſent » tellement l'imagination de mon Lecteur qu'il » ne faſſe nulle attention aux mots. »

» L'eſprit ſe porte mal quand ſon compa» gnon a la colique. »

» L'Iſſue autoriſe ſouvent une très-inepte » conduite. »

» Si je parle diversement de moi, c'est que » je me regarde diversement. »

» Les Aveugles demandent un guide : nous » nous fourvoyons de nous-mêmes. »

» Ceux qui celent leur vie à autrui, la ce» lent ordinairement à eux-mêmes. »

» C'est dommage qu'un méchant homme » ne soit pas encore un sot ! »

Quelques méchans de notre siècle auraient pu consoler Montagne.

» Nous ne possédons jamais bien les cho» ses qui nous possédent. »

» Ce qui manque à mon habitude, je tiens » qu'il me manque. »

» Je n'ai que faire du bien dont je ne puis » rien faire. »

» Nous sommes chacun plus riches que » nous ne pensons ; mais on nous dresse à l'em» prunt & à la quête. »

» L'apprêt dans le discours fait plus espérer » qu'il ne donne. »

» La regle des regles, la loi des loix, est » que chacun observe celles des lieux qu'il » habite. »

» Je suis dégoûté de la nouveauté, quelque » visage qu'elle porte. »

» Que l'Enfance regarde devant soi, la » Vieillesse derriere; c'était là ce que signifiait » le double visage de Janus. »

» Tenez un juste milieu entre la haîne de » la douleur, & l'amour de la volupté. »

» Le plus grand chef-d'œuvre de l'homme, » c'est d'être né à propos. »

» Dire de soi moins qu'on ne peut prouver, » est sottise & non modestie. »

» Heur & malheur sont deux Souveraines » Puissances.

» L'orgueil gît dans la pensée. »

» La défiance attire l'offense.

» Le Brigandage en dignité & en office est » insuportable.

» D'apprendre qu'on a dit ou fait une sot- » tise, c'est bien peu que tout cela; il faut » encore apprendre qu'on n'est qu'un sot. »

» Il n'y a rien de seul & de rare eu égard » à la Nature ».

On puiſerait facilement un volume de maximes dans l'ouvrage de Montagne. Elles joignent au mérite de la juſteſſe, le mérite plus rare de la préciſion. Elles coulent rapidement de ſa plume. On voit qu'il eut moins beſoin de les chercher que de les produire.

NOTES

HISTORIQUES DE LA SECONDE PARTIE.

(13) MONTAGNE laisse entrevoir dans son ouvrage un profond dégoût, non pas pour les loix, mais pour leur multiplicité, pour leur confusion ; pour la multitude, & les contradictions des Commentateurs. » Nous doutions, dit-il, » sur Ulpian, & nous doutons encore sur » Bartholus & Baldus &c. Il y a plus à faire à » interpréter les interprètes qu'à interpréter les » choses ; & plus de Livres sur les Livres que » sur autre sujet. Nous ne faisons que nous » entre-gloser. Tout fourmille de commen» taires ; d'Auteurs, il en est grande cherté. »

» Les loix, dit-il encore ailleurs, se main» tiennent non parce qu'elles sont justes, mais » parce qu'elles sont loix. »

Combien, ajoute Montagne, ai-je vu de réparations plus condamnables que le crime ! Il cite l'exemple de Philippe, Roi de Macédoine. Ce Prince ayant condamné à une forte

amande un Particulier envers un autre, & découvrant ensuite qu'il avait mal jugé, il laissa subsister le Jugement & paya de sa bourse la condamnation qu'il prononçait. Les Tribunaux de la France nous offrent plus d'un exemple de cette nature. Mais il ne s'agit là que de condamnations Civiles ; un Arrêt au Criminel perd irrévocablement celui qu'il condamne. Que la vérité se reconnaisse après coup ; quel équivalent le Juge peut-il offrir ?

(14) Le Parlement de Bordeaux a souvent compté parmi ses Membres des hommes que l'Europe compte, à juste titre, parmi ses grands hommes. Telle fut la Boëtie, dont Montagne regrette si vivement la perte. Tel fut Montagne lui-même : tel fut Montesquieu. Ces deux noms me dispensent d'une plus ample indication. Le Parlement de Bordeaux jouit encore aujourd'hui du même avantage. Un jeune Magistrat, (M. du Pati) qui joint la maturité du génie & de l'éloquence à ces lumières profondes que le génie seul ne peut remplacer ; qui brilla tant de fois dans cette même arène où l'avaient précédé ces grands-hommes ; qui joint, comme eux, l'amour des Arts à l'amour de l'équité ; ce Ma-

giſtrat, dis-je, peut conſoler ce Corps célèbre des pertes que le tems entraîne à ſa ſuite, & qu'il ne s'empreſſe pas toujours ainſi de réparer.

(15) Il écrivait à ſa femme après ſix ans de mariage : » On dit, dans notre ſiècle, qu'un » habile homme peut bien prendre fem» me ; mais de l'épouſer, c'eſt là faire le » ſot. Laiſſons-les dire. Je me tiens pour » ma part à la ſimple façon du vieil âge ; auſſi » en portai-je bientôt le poil », &c. La liberté qui règne dans ces expreſſions, annonce que le cœur allait de pair avec l'eſprit en les dictant. Les plus rigides cenſeurs de Montagne n'euſſent, peut-être, ni écrit, ni penſé une ſemblable lettre, à une pareille date.

Montagne a fait un Chapitre conſacré à la gloire de trois bonnes Femmes.

Et ſi je fais compter,
Il en eſt juſqu'à trois, que je pourrais citer.

Ces mots : a dit Boileau. « Il n'en eſt » eſt pas à douzaines, comme chacun ſait, » ajoute Montagne. Les trois dont il nous parle ne ſont pas également connues. La premiere ne l'eſt que par Pline. C'était une femme née, ainſi

que son mari, dans l'état le plus médiocre. Celui-ci était attaqué d'une maladie incurable & des plus douloureuses. Sa femme, très-convaincue que la mort seule serait le terme des souffrances du malade, lui proposa de les abréger par un trépas volontaire. Ne crois pas, lui dit-elle en voyant que ce conseil lui laissait quelque inquiétude, ne crois pas que je t'exhorte à mourir dans le dessein de te survivre. L'instant qui terminera tes jours terminera les miens, & de la même maniere. Le mari adopte le conseil, combat la résolution de sa femme, & ne peut la vaincre On délibere sur le genre de mort que l'on choisira. Celui qui paraît le plus sûr est de se précipiter dans la mer. Celui-là même n'était pas sans inconvéniens. Il était possible que l'un des deux Epoux survécût quelque tems à l'autre; qu'il fût rejetté sur le rivage. L'héroïne de cette anecdote eut encore l'honneur de prévenir cet accident, & d'y pourvoir. Une corde bien serrée enchaîne étroitement les deux Epoux. Leur maison donnait au bord de la mer. Ils montent sur une terrasse : là cette femme héroïque serre de nouveau son Epoux dans ses bras; il la presse dans les siens; ils se précipitent...

Le Second exemple eſt connu de tous ceux qui ſavent lire. C'eſt celui d'*Arie*, femme courageuſe du faible Pætus.

Le troiſieme eſt celui de Pauline, jeune & charmante Epouſe du vieux *Sénèque*. Ce Philoſophe, condamné à mort par ſon Pupile *Néron*, traçait à Pauline la conduite qu'elle devait tenir lorſqu'il aurait ceſſé d'être. Soins ſuperflus, s'écria-t'elle ! votre vie fut toujours mon modèle, votre mort ſera encore le mien. *Sénèque* ne combattit point cette généreuſe réſolution; ſans doute, parce qu'il jugea que Pauline était trop vertueuſe pour vivre ſous un regne auſſi pervers. *Néron* lui avait permis de choiſir le genre de ſa mort. Il ſe fait ſaigner des quatre membres. Pauline l'imite, & aurait voulu le prévenir. Tous deux ſont dans un bain. Pauline perdait plus rapidement ſes forces que *Sénèque*, dont l'âge avait reſſerré les veines, dont le ſang, par cette raiſon, s'écoulait avec plus de lenteur. Il ne peut ſoutenir un pareil ſpectacle. Toute la Philoſophie cede à l'attendriſſement, qu'elle n'exclut jamais. Il ſe fait enlever de cette ſalle funeſte, & plonger dans un bain très-chaud. Ce ſecours lui paraît encore trop lent : il a recours au poiſon ; il ne

veut point survivre à celle qui se dévoue si généreusement avec lui, & pour lui. Il meurt. Pauline paraît avoir cessé de vivre. *Néron*, (les Tyrans ne manquent jamais d'Emissaires,) *Néron* est instruit qu'au lieu d'une victime, son ordre barbare en égorge deux. Il craint que la jeunesse, la vertu, la beauté de Pauline n'excitent trop vivement la pitié des Romains : il craint sur-tout que son courage ne rappelle en eux celui qu'ils devraient avoir. Il ordonne qu'on la retire du bain mortel, qu'on arrête son sang... Ce fut la premiere fois que *Néron* donna de pareils ordres. Ses Satellites, bien étonnés de leur fonction, trouvent cette vertueuse femme privée de toute connaissance; ils croyent ne retirer du bain qu'un cadavre. Cependant, à force de secours, on la rappella insensiblement à la vie; mais une pâleur constante attesta jusqu'à la fin de ses jours le moyen qu'elle avait voulu employer pour ne point survivre à son Epoux. Sa conduite prouva encore mieux, qu'un tel sacrifice n'était pas supérieur à sa vertu.

Voilà les seuls exemples d'amour conjugal que Montagne ait cru devoir citer. Il en aurait facilement trouvé d'autres dans l'histoire

Général des Cordeliers venait d'être destitué de sa place, & mis dans une étroite prison, pour avoir déclamé en chaire, & qui plus est, en présence du Pape, contre le luxe & l'oisiveté des Chefs de l'Eglise. On pourrait croire que Montagne rapporte ce trait avec une espèce de complaisance. Il n'en est rien. Le portrait qu'il fait du Pontife, alors régnant, & de plusieurs Cardinaux, s'accorde même très-peu avec les déclamations du Général Franciscain. Notre Philosophe était impartial. Il s'abstenait de dogmatiser; mais il rendait hommage à la vertu, sans acception ni exception de Doctrine. Il fut, peut-être, le premier Ecrivain qui osa rendre justice aux grandes qualités, aux vertus civiles de l'Empereur Julien, surnommé l'Apostat, par ceux qui n'ont pas même pris la peine d'examiner s'il fût jamais Chrétien. Ce n'est pas sur son changement qu'il fonde cet éloge, lui qui ne cesse de s'élever contre les novateurs de son tems.

(18) Cette circonstance du voyage de Montagne prouve que si l'Inquision Romaine n'entend pas toujours les ouvrages qu'elle censure, elle peut au moins entendre raison. Le Maître du Sacré Palais, qui est en même

tems le Chef des Inquisiteurs, remit à Montagne ses *Essais*, » châtiés dit-il, selon l'opi-» nion des Docteurs Moines. » Les dénonciateurs, comme on l'a déja dit, étaient Français. Montagne défendit son ouvrage, & l'Inquisiteur Romain finit par le rendre arbitre de ce qu'il convenait de supprimer. » Je le sup-» pliai, au rebours, ajoute Montagne, qu'il » suivît, l'opinion de celui qui l'avait jugé; » avouant en aucunes choses, comme d'avoir » usé du mot de *fortune*; d'avoir cité des » Poëtes profanes; d'avoir excusé l'Empereur » Julien; . . . d'avoir dit que celui qui priait » devait être exempt de vicieuse inclination » pour ce tems; *Item*, d'estimer cruauté ce » qui est au-delà de mort: *Item*, qu'il fallait » nourrir un enfant à tout faire, (pour le » conduire au bien), que c'était mon opinion; » & que c'étaient choses que j'avais mises » n'estimant que ce fussent erreurs. » Montagne niait, à d'autres égards, que les Censeurs eussent entendu ce qu'il voulait dire. » Ledit » *Maestre* (Maître) poursuit-il, qui est un » habile homme, m'excusait fort, & me » voulait faire sentir qu'il n'était pas fort de » l'avis de cette réformation. *Il plaidait*

» *fort ingénieusement pour moi en ma pré-*
» *sence.* »

Ce ne fut pas tout. Lorsque Montagne, prêt à quitter Rome, fit ses adieux au Maître du Sacré Palais, celui-ci, & un autre Inquisiteur » le prierent *de n'avoir aucun égard à la* » *censure de son livre*, en laquelle d'autres » Français les avaient avertis *qu'il y avait plu-* » *sieurs sottises* ». (Voyage de Montagne, Tome 2. pages 35, 36 & 76.)

(19). L'Auteur du Mémoire sur la Vie & les Ouvrages de Montagne, (feu M. le Président Bouhier, nous dit, que si la morale de son Héros était Stoicienne, ses mœurs étaient tout-à-fait Epicuriennes. Sur quoi paraît-il fonder un pareil reproche ? Sur ce qu'on trouve, dit-il, quelques expressions trop libres dans les *Essais*; comme si l'on ignorait qu'alors notre langue était moins chaste qu'aujourd'hui, & que les mœurs l'étaient peut-être davantage; comme si l'on ignorait que Marguerite, Reine de Navarre, nous a laissé des contes pour la plupart très-obscènes, & que sa conduite fût toujours très-régulière. Mais, ajoûte l'Observateur, que

penser d'un vieillard qui prétend qu'à un homme, tel que lui, les Médecins devraient ordonner l'amour plutôt qu'aucune recette ; » pour l'éveiller, dit-il, & tenir en force » dans les ans » ? Eh ! qui doute, peut-on lui répondre, que le vieillard, même le plus sage, n'ait pas le droit de regretter ses belles années ? Qui osera nous dire qu'un amour légitime est une faiblesse honteuse, & que Montagne n'a voulu parler que d'un amour illicite ? Il était marié, il se félicite hautement dans ses écrits d'avoir toujours été fidèle aux loix du mariage. « Je les observais beau- » coup mieux, dit-il, que je n'avais promis » & espéré ».

(20) Je vois Montagne donner un autre exemple de cette aimable popularité, qui ne sied pas moins au véritable génie qu'à la véritable grandeur, & dont ils font usage si volontiers l'un & l'autre. Montagne fait asseoir à sa table, à ses côtés, au milieu d'une société nombreuse, choisie, & peut-être dédaigneuse, la paysanne Divizia, qui, ne sachant ni lire ni écrire, composait cependant avec une facilité extrême des vers sur différentes sortes de sujets. C'était, dans toute la force

du terme, ce que les Italiens appellent une *improvisatrice*, On était surpris de la voir mêler à ses vers, & toujours à propos, les Fables anciennes, les noms des Dieux, d'autres allusions relatives à divers climats; aux Arts, aux Sciences, aux Hommes illustres, &c. comme si elle eût fait un cours d'études approfondi & réglé. Il est vrai que dès sa tendre jeunesse, elle avait entendu souvent un de ses oncles lire en sa présence l'*Arioste* & quelques autres Poëtes d'Italie. Telle fut la source de son érudition. Notre *Maître Adam*, aussi peu lettré qu'elle, s'instruisit à-peu-près de même, & nous a laissé un volume de Poésies.

(21) Jules Scaliger, dont le nom flatte si agréablement l'oreille des Scholiastes, semble n'avoir parlé de Montagne que pour entreprendre de lui enlever une partie de la gloire qu'il avait si légitimement acquise. Il accuse d'égoïsme cet homme simple & vrai, qui n'a le plus souvent parlé de lui-même que pour confesser ses défauts. Il ne lui pardonne pas même de s'être dit Gentilhomme, (ce qui était vrai,) lui qui ne cessa jamais de se donner pour descendant des Souverains de Vé-

ronne ; ce qui n'était rien moins que démontré. L'enflé Balzac, qui écrivit tant de lettres à la louange d'hommes souvent très-médiocres ; l'exagérateur Balzac, en consacre une toute entière à déprimer Montagne. Selon lui, notre Philosophe garde un silence affecté sur la première place dont il fut pourvu à Bordeaux, celle de Conseiller au Parlement ; & il ajoute, en forme d'Epigramme : J'aimerais bien autant qu'il me parlât de son Clerc, que de son Page. Ce reproche, en le supposant même fondé, serait déjà assez puérile : mais il porte à faux ; & la meilleure Epigramme ne peut racheter une imposture.

(22) Montagne eut pour ami le célébre Historien de Thou ; pour Disciple Charon ; pour fille adoptive l'Illustre de Gournai, qui joignit à des talens, à des connaissances rares, le mérite plus rare encore dans son siècle, de sentir tout ce que valait Montagne. Elle s'honora dans tous les tems du titre de sa fille d'alliance. Elle nous donna une Edition complette des ouvrages de ce Philosophe. Elle y joignit une Préface qui vaut un ouvrage. Elle défendit Montagne contre ceux qui, l'ayant respecté ou craint de son vivant, s'achar-

naient inhumainement ſur ſa cendre. Ils eurent la honte d'avoir été vaincus par une femme, & d'avoir moins ſenti qu'elle le mérite de celui qu'ils attaquaient.

(23) Le Chapitre où Montagne cite quelques vers de Virgile ſur la tendre compléxion de Vénus, ſemble indiquer, il eſt vrai, que la ſienne fut auſſi très-fragile. On voit qu'il a traité cette matiere avec une extrême complaiſance. Il ne voile point ſes expreſſions; il cherche même à juſtifier leur naiveté trop cynique. » Nous prononçons, dit-il, hardiment, » tuer, dérober, trahir; & à peine oſons-nous » parler de l'action la plus naturelle, & la plus » néceſſaire. » On nous reproche d'être plus réſervés dans nos diſcours que dans nos actions : ce ſerait déja avoir gagné quelque choſe. Nos peres, dit-on, étaient licencieux dans leurs écrits, & chaſtes dans leur conduite. J'ouvre Brantôme, & je ſuis bien détrompé. Eſperons même que la décence des Ecrits ramenera celle des mœurs. Que nos Ecrivains ſoient éloquens lorſqu'ils parlent de vertu, & ils ſeront écoutés. Rouſſeau le fut bien, lorſqu'il recommanda aux Meres un uſage ſi peu connu d'elles juſqu'alors; celui de nourrir, d'a-

laiter leurs Enfans. Il eut la gloire de vaincre un préjugé peut être aussi commode à la compléxion qu'à l'indifférence.

(24) Nous lui devons, en effet, une foule de mots tous énergiques : nous lui devons même plusieurs de ces expressions qui contribuent le plus aujourd'hui à l'élegance du discours. Un autre objet, bien digne de remarque c'est l'érudition dont il a parsemé son ouvrage, Elle est immense, & si naturellement placée qu'elle semble ne lui avoir couté nulle recherche. L'article des loix lui fournit en particulier une foule d'exemples qui prouvent que si l'idée du juste & de l'injuste est commune à presque toutes les Nations, toutes n'emploient pas les mêmes moyens pour maintenir l'un & proscrire l'autre. Ce qui étonne quelquefois c'est de voir Montagne prodiguer cette érudition à propos de *Coches*, de *Postes*, &c. Le Chapitre des Coches le conduit à la destruction des Empires du Mexique & du Péron. Il y décrit avec une éloquence enflammée par l'indignation, la barbarie incroyable des premiers conquérans du nouveau Monde. Il nous représente le dernier Roi du Pérou, brûlé à petit feu, pour lui arracher les

trésors qu'on lui soupçonnait, après avoir reçu de lui treize cens vingt-cinq mille livres & plus pésant d'or. Il nous peint le dernier Empereur du Mexique livré au même supplice, pour la même cause. Son principal Ministre, qu'on brûlait aussi en sa présence pour lui arracher le même secret, » se trouvant, dit Montagne d'après les relations Espagnoles, se » trouvant forcé de la douleur, environné de » brasiers ardens, tourna sur la fin pitueuse- » ment sa vue vers son Maître, comme pour » lui demander merci de ce qu'il n'en pouvait » plus. Le Roi, plantant fierement & rigou- » reusement les yeux sur lui pour reproche de » sa lâcheté & pusillanimité, lui dit seulement » ces mots, d'une voix rude & ferme: Et » moi, suis-je dans un bain, suis-je pas plus » à mon aise que toi?.. Voilà où nous mè- » nent les Coches de Montagne.

Les Postes nous menent encore plus loin; puisqu'elles nous font remonter jusqu'à Cyrus. De-là, à propos de Boiteux, il nous parle de la réforme du Calendrier par le Pape Grégoire XIII. Il nous entretient de Sorciers, ou de ceux qui ont cru l'être; mais il n'admet point ces puériles fictions. Quant aux Boiteux, qui

ſemblaient devoir fournir la matiere de tout le Chapitre, il n'en parle que pour nous rappeller la réponſe faite par une Reine des Amazones à certain Scythe *qui la conviait à l'amour* ; réponſe très-honorable aux Boiteux. Les Boiteuſes trouvent auſſi leurs partiſans, ajoute Montagne; & parmi ce nombre on compte plus d'un ancien Philoſophe.

En général, Montagne abandonne ſouvent ſon texte pour ſuivre une idée qui ſe préſente à l'improviſte : peu lui importe qu'elle ſoit relative ou non au ſujet qu'il voulait d'abord traiter. « J'aime, dit-il, allure poëtique par » ſauts & par bonds. » Il dit encore : » Je ne » me trouve pas où je me cherche, & me » trouve plus par rencontre que par l'inquiſi- » tion de mon Jugement. »

L'excurſion la plus naturelle qui ſe préſente dans ſon ouvrage eſt peut-être celle où, dans l'Apologie de *Sébonde* il paſſe en revue toutes les différentes Religions, & fronde l'idée arbitraire que la plupart des Peuples ſe firent de la Divinité. Les Prêtres du Paganiſme s'y prêterent : ſouvent même ils prévinrent par d'autres fables celles que l'Idiotiſme vulgaire

allait créer. Toute fiction leur parut bonne; quand elle pouvait devenir lucrative. On multiplia les Dieux pour avoir droit de multiplier les Temples. On donna à ces Dieux des passions, pour être plus souvent à portée de satisfaire les siennes. Jupiter eut des Bâtards de toute espece. Ceux-là, à leur tour, eurent des Bâtards & des Prêtres. Les plus vénérables Matrônes désiraïent qu'un Dieu les honorât de sa couche; & ce Dieu n'y manquait point, pourvu qu'elles fissent la démarche de se rendre la nuit dans son Temple. Pauline, femme du Sénateur Saturninus, se rendit de la sorte au Temple de Sérapis; mais ce fut un de ses Amans, jusqu'alors maltraité par elle, qui remplit le rôle du Dieu. Les Prêtres lui procurerent cette bonne fortune. On voit par-là qu'ils n'étaient pas toujours occupés de leurs propres affaires.

On lit dans Varon, le plus savant des Romains, qu'un Sacristain du Temple d'Hercule joua un jour contre son Dieu un souper & une Courtisanne. Si le Dieu eût gagné, le Sacristain devait payer la Courtisanne & le repas. Ce dernier perdit, & paya l'une & l'autre. Disons mieux, il l'a paya avec une prédiction. Ce matin,

matin, lui dit-il en la quittant, quelqu'un, au lieu de moi, vous gratifiera d'un ample salaire. Elle rencontra Taruntius, jeune homme très-riche, qui l'emmena chez lui, la garda long-tems, mourut avant elle, & lui laissa un immense héritage qu'elle transmit, en mourant, au Peuple Romain. Ce don lui valut un Temple; mais on ignore si ses Prêtres suivirent les traces du Sacristain d'Hercule.

Ce fut, à peu près, de la même maniere que Platon eut Neptune pour Trisaïeul, & Apollon pour Pere. On ne tarirait point sur cet article, en partant seulement de Rhea-Sylvia jusqu'à Frere Luce.

Au reste, il est à croire que Montagne ignorait l'espece de culte rendu par les Japonnois à leur Idole nommée Dabiu. C'est la Statue Colossale d'un homme assis sur ses talons. Elle a, malgré cette attitude, vingt-deux pieds de hauteur. Non loin de cette Idole, est un Palais isolé où le premier jour de chaque mois on amène une des plus belles filles de la contrée. Elle vient offrir à l'Idole Dabiu ce qu'on suppose ailleurs que toute fille réserve au mari qu'elle aura. Le Dieu, disent les Bonzes,

mille Dieux; mais Jupiter était le Maître de tous; les autres n'étaient que des Divinités secondaires, souvent même très-subalternes. Leur existence même devait finir avec celle du Monde : le seul Jupiter était destiné à leur survivre. Telle fut, en particulier, l'opinion de Chrysippe, Philosophe Stoïcien. Tout cela tient du mystère; mais il en fallut aux hommes dans tous les tems. Varon, pour justifier ce que la Mythologie ancienne renferme de bisarre, dit intrépidément : » Qu'il faut que » le Peuple ignore certaines vérités, & adopte » plus d'un mensonge. »

(25) Montagne, qui a si souvent parlé de lui-même, & toujours avec tant d'impartialité, nous fournira les crayons & les couleurs pour achever son Portrait. C'est le plus sûr moyen de le peindre d'après Nature. Ce qu'il a dit de lui, sur-tout de son personnel, est précisément ce qu'on en devait dire : par-delà, il serait ou flaté, ou défiguré.

Il eut en partage cette vive sensibilité, qui mene toujours à la bienfaisance. » La vue des » angoisses d'autrui, disait-il, m'angoisse ma- » tériellement, & le sentiment d'un tiers a

» souvent usurpé le mien. » C'est ce qui lui fait dire encore : » Je vivrais de la seule pré» sence des personnes saines & gaies. »

Ami de la franchise, il blâmait toute subtilité qui tient de la fraude. Il en rapporte quelques exemples dans ses ouvrages ; mais pour les condamner. Il ne tolère pas même celui de certain Séculier qui, étant accusé d'avoir mis la main sur un Ecclésiastique, affirma qu'il n'en était rien. Il ne l'avait effectivement que foulé aux pieds.

» J'ai, dit-il ailleurs, une façon ouverte, » aisée à s'insinuer & à se donner crédit aux » premieres accointances. La naïveté, & la » vérité pure, en quelque siècle que ce soit, » trouvent encore leur oportunité & leur » mise. » Il avoue cependant que, pour l'ordinaire, son abord était froid, sa conversation souvent un peu séche, lorsqu'il ne parlait point à ses amis. » Mon aller, dit-il encore, n'est » pas naturel, s'il n'est à pleines voiles. »

Il ne cherchait pas trop la solitude. » Il ne » fuyait point les hommes, mais les affaires. » Cependant, il ne prodigua point un senti-

ment qui veut être sagement économisé. Je m'explique : il eut pour tous les hommes cette bienveillance générale qui part de la bonté du cœur : il fut ami de l'espéce, & n'adopta que peu d'amis.

Il aima beaucoup les femmes, dans sa jeunesse. On ne décidera point si ce fut par cette raison qu'il les jugea si séverement dans un âge plus avancé. » Je m'y échaudai, dit-il, » & y souffris toutes les rages que les Poëtes » disent avenir à ceux qui s'y livrent sans or- » dre & sans jugement. Il est vrai que ce coup » de fouet m'a servi depuis d'instruction. » Au surplus, il est très-intéressant, très-éloquent même, lorsqu'il parle du besoin qu'il aurait d'aimer encore, malgré son âge. » C'est bien rai- » son, dit-il, que le Corps ne suive point ses » appétis au dommage de l'Esprit; mais pour- » quoi n'est-ce pas aussi raison que l'Esprit ne » suive pas les siens au dommage du Corps ? . . » Ce que l'avarice, l'ambition, les querelles, » les procès, font à l'égard des autres qui, » comme moi, n'ont point de vacation assignée, » l'amour l'opereroit bien plus commodément » en moi. Il me rendroit la vigilance, la so- » briété, la grace; le soin de ma personne, » rassureroit ma contenance . . . échaufferait,

» au moins en songe, ce sang que la nature » abandonne, &c. »

Tout en regrettant les plaisirs de son jeune âge, il savait se familiariser avec la vieillesse. Il ne cherchait point à la retarder par des ménagemens puériles. » C'est grande simplesse, dit- » il, d'anticiper les infirmités humaines! J'ai- » me mieux être moins long-tems vieil, que » d'être vieil avant que de l'être.. Jusqu'aux » moindres occasions d'amusement que je puis » rencontrer, je les empoigne. Puissé-je pren- » dre plaisir à jouer aux noisettes & à la » toupie! »

Voilà Mallebranche bien excusé d'avoir joué aux barres avec les Ecoliers de Saint-Magloire.

Ce que les Stoïciens, dit ailleurs Montagne, faisaient par vertu, je le fais par complexion. C'était se donner pour valoir beaucoup, mais ce n'était pas s'attribuer tout le mérite de ce qu'il valait.

Il déclare aussi avoir eu peu de mémoire. » Quelques-uns, dit-il, ne voyent pas de

» milieu entre mémoire & entendement ; » c'est bien empirer mon marché.. Il ajoute : » Certes je puis bien oublier ; mais de mettre » à non chaloir la charge que mon ami m'a » donnée, je ne le fais pas. A cela près, dit-» il encore, il me souvient moins des offenses » reçues. »

Il fut indulgent, même envers ses Censeurs. » Un bon ouvrage, disait-il, ne perd » pas ses graces pour plaider contre moi. » C'est bien là ce qu'on peut appeller de la Philosophie pratique. Peu d'Ecrivains, même du mérite de Montagne, en ont donné l'exemple. On peut se taire en pareil cas ; & c'est un grand effort : ne pas refuser au critique la justice qui lui est due, est un effort sublime.

Quant aux Détracteurs de sa conduite, il se contentait de leur dire : » Qui fait bien principalement pour soi, ne s'altère guères pour » voir les hommes apprécier mal ses meil-» leures actions. »

Il connut aussi ses défauts. Je n'ai vu, dit-il, en nous rappellant les écarts, les méprises, les inconséquences dont l'homme le plus sage n'est

pas toujours exempt, ainsi que les traits sublimes dont il est capable ; » je n'ai vu monstre & miracle au monde plus frappant que » moi-même.

Il est permis d'entretenir de soi ses Lecteurs, lorsqu'on s'exécute d'aussi bonne grace. Il faut, en même tems, se sentir plus d'une vertu pour avouer si naïvement ses faiblesses.

RÉFLEXIONS

Sur le caractère du style de Montagne, &, en général, sur le génie de la Langue Française.

ON a beaucoup écrit sur le Physique de notre Langue, & fort peu sur son génie. Les Grammaires se sont multipliées ; le Dictionnaire de l'Académie a levé tous les doutes qu'elles pouvaient nous laisser encore : la partie métaphysique de notre Idiôme doit beaucoup à MM. Girard & du Marsais : tous deux ont mérité la reconnaissance des Gens de Lettres, l'un pour avoir démontré qu'il n'exista jamais de synonymes dans notre langue ; (il aurait pu sans doute ajouter, dans aucune autre :) le second pour avoir développé clairement la propriété, l'usage & l'abus des figures dans le discours. Tout cela suffit-il à nos besoins ? J'en doute. C'est bien dire au Bucheron : Votre hache est tranchante, attaquez hardiment avec elle une forêt ; mais on ne lui apprend ni à mesurer ses coups, ni à ne point les multiplier inutilement. Sganarelle n'y son-

geait guères en façonnant ses fagots ; &, soyons de bon compte, il y a des fagotiers dans tous les genres.

Montagne & Paschal ne furent point de ce nombre. Le premier se créa, en quelque sorte, une langue, & en usa avec toute la liberté d'un Instituteur. Les formules reçues ne furent d'aucune authenticité pour lui : il s'y asservit aussi peu qu'aux abus & aux préjugés qu'il combat dans ses ouvrages. Il écrivit en pensant, & ses mots expriment vivement & briévement sa pensée. Elle forme, elle détermine la phrase, tandis que chez tant d'autres c'est souvent la phrase qui détermine l'idée. On sent ce que va dire Montagne avant que d'appercevoir comment il le dit. Il n'employe les circonlocutions que dans ces moments de séche-resse qu'éprouve, quelquefois, l'esprit le plus fertile ; & comme ces momens de stérilité sont rares chez Montagne, ceux d'embarras sont rares dans sa maniere. Hors de là, il est toujours vif & pressé ; économe de mots, prodigue de choses. Il accumule ses idées, néglige les conjonctions, sur-tout les périphrases ; & c'est ainsi que sans le prévoir, sans avoir pu s'en douter, le même homme, dont les ap-

perçus ont fait depuis éclore tant d'ouvrages, indique, en même tems, & sans l'avoir mieux prévu, la véritable maniere de les écrire.

Paschal ne vint qu'après Montagne. Il paraît le bien connaître, quoiqu'il l'ait assez mal combattu. Il puisa chez lui les moyens de le surpasser. N'eût-il jamais parlé de Montagne, on devinerait combien ses ouvrages lui sont familiers. C'est l'Amant brouillé avec sa Maitresse, & qui porte encore ses couleurs.

Il n'en est pas moins vrai que Paschal est devenu modèle. Il maîtrise, il ploye à son gré l'instrument dont il fait usage. Par lui notre langue acquiert des formes qui lui deviennent propres, dont il n'avait trouvé d'exemple dans aucune autre. Une matière aride, étrangère au plus grand nombre des lecteurs, prend sous sa plume un intérêt qu'elle doit uniquement à l'art de l'Ecrivain. Tantôt gai, tantôt sévère; toujours piquant, toujours précis; exact, sans jamais paraître arrangé; ingénieux lors même qu'il pourrait se réduire à n'être que raisonnable. Voilà ce qui fait le charme de ces fameuses Lettres Provinciales, plus intéressantes par la manière que par le fond; mais qu'on

relit encore, qu'on relira toujours, quoique le fond ne puiſſe plus, dès à préſent, intéreſſer perſonne.

La Bruyère, encore plus original dans le tour de ſes expreſſions que dans ſes idées mêmes, la Bruyère avait ſoigneuſement lu Montagne. On reconnait dans la touche du Diſciple bien des traits de celle du Maître. M. de Voltaire a dit que la Bruyère fit un uſage tout nouveau de la Langue Françaiſe : ce fut Montagne qui lui apprit à contracter cet uſage. Il s'épargna, d'ailleurs, ce qu'il y a de plus difficile dans l'art d'écrire ; les tranſitions. Telle fut, ſans doute, la raiſon qui détermina Boileau à le regarder plutôt comme un penſeur que comme un Ecrivain.

Baîle qui mérita l'un & l'autre titre, Baîle, qui n'a pas daigné donner à Montagne une place dans ſon Dictionnaire, où l'on retrouve tant de noms oubliés ; Baîle décèle, peut-être, par ſa façon d'écrire, les motifs d'un tel ſilence. Il a plus de méthode que ſon modèle ; mais ſans lui, aurait-il cette maniere piquante, qui donne tant de prix à la méthode même ?

Je me borne ici à tracer une filiation attestée par différens traits de famille. Le moment viendra de lui assigner une descendance encore plus illustre. Observons seulement que jusqu'au tems où Montagne écrivit, la naïveté semblait être le caractère distinctif & presque unique de notre Langue. Aucune dignité, aucune harmonie, aucune précision, sur-tout dans nos écrits en prose. Brantôme n'est qu'un narrateur languissant, qui doit tout l'intérêt de son récit à la liberté cynique dont il sait l'assaisonner. Montagne nous fit connaître une grande partie des ressources de notre idiôme. Il dit tout ce qu'il veut dire & l'exprime avec autant d'énergie que de facilité. Essayons de divulguer son secret. Il peut ne l'avoir pas connu lui-même, n'avoir écrit que par inspiration, par instinct; mais telle fut toujours la marche de nos progrès dans tous les genres. Nous ne jugeons, nous ne pouvons juger de rien qu'après coup. Le résultat des opérations du hazard a le plus souvent donné l'être à nos principes. Nous ne descendons point de la cause à l'effet, nous remontons de l'effet à la cause. Je vais suivre le même procédé; seule ressource que la nature laisse à notre faible pénétration.

Chaque Langue a son génie. Celui de la nôtre est la précision, la clarté; elle est même susceptible de cette élévation qui atteint jusqu'au sublime; qui devient l'organe des plus nobles sentimens, le tableau des plus grands objets; également ennemie de l'enflure qui n'exprime rien, & de la trivialité qui défigure tout.

Cette langue, aujourd'hui si délicate & si fléxible dans ses tours, si rapide & si légère dans sa marche, fut long-tems barbare & traînante. Elle n'a même brisé ses entraves que depuis peu. Cet esclave ne doit son entier affranchissement qu'aux bons Ecrivains de notre siécle.

La Langue Française ne se débarrassera, sans doute, jamais entièrement de ces nombreuses conjonctions, de ces articles plus nombreux encore, qui contrarient sans cesse & l'harmonie & l'élégance & la précision. C'est la chenille, qui avec mille pieds rampe & ne marche pas. Les bons Ecrivains ne prodiguent plus les conjonctions. Quant à l'article, il tient à la base de notre Langue. L'Ellipse nous en débarrasse quelquefois; mais encore faut-il être sobre en fait d'Ellipse. Elle ne convient

guères que dans le discours familier : le genre noble, & sur-tout le haut genre de l'Eloquence, l'admettent rarement.

Comparons, au surplus, les *conjonctions* à certains ennemis avec lesquels il faut vivre, parce qu'il est impossible de s'en délivrer entièrement. Je n'aurai pas la même tolérance pour ces longues phrases, si pésantes, si embarrassées dans leur marche, si ambitieuses de paraître dire quelque chose, & ne disant presque jamais rien ; espèce d'équipage de parade qu'on promène à vuide : je les crois aussi peu nécessaires que peu agréables. Ceux qui se sentent du goût pour elles, peuvent les employer pour combattre mon opinion : je doute que de pareilles armes soient bien propres à me la faire abandonner. J'ai cependant vu quelques Littérateurs soutenir que les longues phrases donnaient de l'harmonie à la Prose ; mais cette harmonie ressemble, sans doute, à celle de Pythagore, que lui seul pouvait entendre.

Expliquons-nous. Je ne disconviendrai point qu'une phrase bien arrondie ne puisse figurer, avec avantage, dans un style coupé avec goût ; c'est-à-dire, un style où chaque pensée

pensée est rendue avec précision, où le fonds, & les accessoires indispensables de chaque pensée, déterminent le nombre des mots qui l'expriment ; enfin, où l'on ne trouve guères d'autre espéce de liaison, que la succession directe des idées ; maniére de les unir, à coup sûr, la meilleure. Alors, quelques phrases d'un arrondissement bien net, & semées avec réserve dans le cours d'un Ouvrage, préviennent la monotonie du style, sans nuire à sa rapidité. C'est pour le Lecteur une sorte de repos agréable. Mais quand ces énormes phrases se multiplient, c'est pour lui un travail. C'en est encore un bien plus réel pour l'Auteur, qui se donne une peine infinie pour ne rien exprimer naturellement, & souvent pour ne rien exprimer du tout : la chose est étouffée sous le nombre des mots ; où bien ces mots forment un labyrinthe où l'idée s'égare. Je sue avec l'Auteur, je me mets hors d'haleine pour la suivre, & elle finit par nous échapper à tous deux.

Avouons-le, sans hésiter ; les meilleurs Ecrivains sont ceux qui ont écrit avec une précision éxempte de sécheresse. On sait bien

que l'élégance exige quelquefois un certain luxe de mots, comme dans ces deux vers de Racine :

> Ils sauront rejetter l'injuste stratagême
> D'un témoin irrité, qui s'accuse lui-même.

Mais elle exige encore plus souvent le choix précis des mots propres, & cet heureux tour de phrase qui n'exclut point la précision. D'ailleurs, je crois qu'une agréable vivacité plaira plus constamment qu'une élégance trop voisine de la langueur. Il ne faut pas être toujours dans une attitude recherchée ; autrement on aura plutôt l'air guindé que les maniéres élégantes.

Que sera-ce donc, si l'on prend pour de l'élégance ou pour de la dignité, cette marche lourde, embarrassée, oblique, & qui, le plus souvent, ne laisse pas même entrevoir le but qu'elle se propose d'atteindre ? Telle est, cependant, celle de nos Ecrivains phrasiers. On croit voir des esclaves réduits à traîner, sans relâche, le lourd attirail de leurs chaînes. Cet abus provient de ce qu'en général nous sommes des êtres voués à l'imi-

tation. La période est belle, sonore, harmonieuse chez les Latins; donc elle doit produire le même effet parmi nous. C'est précisément le contraire. La période Latine se soutient par l'inversion, & notre prose ne l'admet pas. J'en excepte encore la haute éloquence; espéce de Poésie qui tolère, qui exige même la hardiesse des figures comme celle des pensées; qui cherche à nous étonner quand elle ne peut nous séduire; & qui n'ambitionne pas moins de charmer l'oreille que d'attendrir le cœur ou de persuader l'esprit. Elle se permet les inversions, seul moyen de soutenir le ton qui lui est propre: laissons-lui donc aussi les périodes, que les seules inversions peuvent soutenir.

Notre idiôme est un enfant que réclament trois meres; qui est réellement né de toutes les trois, & qui n'appartient spécialement à aucune. Le Latin n'eut pas, à lui seul, plus d'influence sur l'origine du Français, que n'en eurent le Celtique & le Tudesque réunis. Ce partage d'autorité dût bientôt produire l'indépendance. Le Français mit insensiblement à l'écart ses entraves originelles. Ses procédés sont simples, naturels, faciles; son

caractère tient de celui de la Nation qui le parle : de la vivacité, de la grace, de la noblesse, & nulle sorte d'embarras ; voilà ce qui le distingue, voilà ce qui le rend indépendant, même des idiômes qui l'ont formé. Enfin, pour bien connaître notre Langue, il faut la chercher en elle-même ; il faut l'étudier comme s'il n'en existait aucune autre.

Une histoire écrite en style périodique, serait illisible ; & voilà pourquoi on ne lit plus Maimbourg. Une longue phrase fait languir toute espéce de narration. Elle n'est pas plus propre au genre polémique. C'est bien assez d'une opinion abstraite pour captiver toute l'attention dont je suis capable : je cesse de vous écouter, si la formule de vos raisonnemens devient aussi abstraite que la question même. Paschal n'est point périodique. Montesquieu ne l'est pas, même en nous parlant de Législation.

Je sais bien qu'une longue phrase est supportable, & souvent même nécessaire, quand le ton de l'Ecrivain s'éléve ; mais le ton élevé devient très-ridicule, quand la matiére exige un ton simple ; & le ton simple convient à

tant de choſes ! Pourquoi de grands mots pour n'exprimer le plus ſouvent que de petites idées? C'eſt Dom Quichotte qui s'arme des toutes pièces pour mettre à fin l'aventure des moulins à vent. Je ne prétends point, au ſurplus, faire ici une diſſertation en régle : je haſarde ſimplement quelques réflexions qu'un aſſez long uſage d'écrire m'a ſuggérées ; & je les mets au jour uniquement parce que je les crois vraies. Celui qui a dit ce mot tant de fois cité ; *ſi je tenais toutes les vérités dans le creux de ma main, je ne daignerais pas l'ouvrir pour les répandre ;* celui-là, dis-je, était, ſans doute, un peu trop économe. On ſait bien que toute vérité riſque d'être combattue, dans ce ſiécle où l'on combat plutôt pour l'honneur de tel ou tel parti, que pour l'avantage & les progrès de la raiſon ; mais encore faut-il avoir le courage de ſe déclarer pour elle, quelques haſards qu'il y ait à courir ſous ſes drapeaux. Ainſi duſsè-je réunir contre moi tous les Ecrivains qui aiment à s'empâter dans un ramas confus de mots inutiles ; je dirai que toute longue phraſe, excepté dans le haut genre de l'éloquence, eſt, pour l'ordinaire, ſourde, languiſſante, atténuante ; elle affaiblit & obſcurcit tout. Mais en revanche, (& c'eſt ce

qu'on n'a peut-être pas encore observé,) elle produit un effet délicieux dans nos vers, même dans nos vers familiers. Pourquoi cette différence ? C'est que dans nos vers, l'inversion est admise, elle y est même absolument nécessaire. Dès-lors, la période peut y figurer dans tout son éclat ; elle se trouve entourée de tout ce qui peut l'orner & la soutenir. Ajoutons que, même au défaut de l'inversion, la cadence, que produit la mesure de nos vers, peut y suppléer pour donner de l'harmonie à la plus longue phrase. Tout le monde connaît ce début d'une des meilleures fables de notre ingénieux la Fontaine :

> Un mal qui répand la terreur,
> Mal que le Ciel, en sa fureur,
> Inventa pour punir les crimes de la terre ;
> La Peste, (puisqu'il faut l'appeller par son nom,)
> Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
> Faisait aux animaux la guerre.

Il n'y a qu'une légère inversion dans toute cette tirade ; mais l'harmonie de toute la phrase n'en est pas moins soutenue. Qu'on réduise ces vers en prose, en substituant d'autres mots à ceux qui produiraient une consonnance désagréable ; en conservant à la

prose la marche qui lui est propre; en conservant même à cette période l'intérêt de la suspension, genre d'intérêt que nos périodes ne réunissent pas toujours; on verra combien cette phrase, si harmonieuse en vers, devient, par comparaison, sourde & languissante en prose. On lira:

« Un mal qui répand en tous lieux l'épouvante; mal que le Ciel inventa, dans sa fureur, pour punir les crimes de la terre; la Peste, (puisqu'on est réduit à l'appeller par son nom,) capable d'enrichir l'Achéron en un jour, faisait la guerre aux animaux ».

Ou bien, en faisant suivre à la prose le procédé qui lui est le plus naturel:

« La Peste, (puisqu'il faut nommer ce fléau par son nom,) capable d'enrichir l'Achéron en un jour; ce mal qui répand en tous lieux l'épouvante, mal que le Ciel inventa dans sa fureur pour punir les crimes de la terre, faisait la guerre aux animaux. »

On sait combien Boileau a peint heureusement sa vieillesse & sa perruque, dans ces vers

ſi admirables par le mérite du méchaniſme & de l'expreſſion :

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieilleſſe venue,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
A jetté ſur ma tête, avec ſes doigts peſans,
Onze luſtres complets, ſurchargés de trois ans,
Ceſſez de préſumer, dans vos folles penſées,
Mes vers, de voir en foule, à vos rimes glacées,
Courir, l'argent en main, les lecteurs empreſſés;
Nos beaux jours ſont finis; nos honneurs ſont paſſés.

Voilà une phraſe bien longue, & pourtant bien harmonieuſe. C'eſt qu'elle eſt en vers. En voici une autre, tirée de la même Epître. Elle n'eſt ni moins ſonore, ni moins belle que la précédente. Boileau y parle de ſes envieux & s'y peint lui-même :

Dépoſez hardiment, qu'au fond cet homme horrible,
Ce cenſeur qu'ils ont peint ſi noir & ſi terrible,
Fut un eſprit doux, ſouple, ami de l'équité,
Qui cherchant dans ſes vers la ſeule vérité,
Fit, ſans être malin, ſes plus grandes malices;
Et qu'enfin ſa candeur ſeule a fait tous ſes vices.

Il n'eût peut-être pas été difficile à Boileau de couper cette phraſe, & d'iſoler quelques-uns de ces vers, ſi intimément liés l'un à l'autre; mais je préſume qu'ils y auraient

perdu. Il en sera tout autrement si l'on veut rendre ces mêmes idées en prose : il faudra d'une seule phrase en faire plusieurs, ou se résoudre à devenir bien languissant.

Qui ne connaît cette longue & harmonieuse tirade de M. Gresset ? Elle est formée d'une seule période :

En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies,
Vous voyez un faible rameau
Qui, par les jeux du vague Eole,
Enlevé de quelque arbrisseau,
Quitte sa tige, tombe, vole
Sur la surface d'un ruisseau ;
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer & de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante,
Et d'un mouvement étranger ;
Souvent il paraît, il surnage,
Souvent il est au fond des eaux ;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux ;
Tantôt un fertile rivage
Bordé de côteaux fortunés,
Tantôt une rive sauvage
Et des déserts abandonnés, &c.

Et ce début de l'Epître au P. Bougeaut :

De la paisible solitude
Où, loin de toute servitude,
La liberté file mes jours,
Ramené par un goût futile
Sur les délices de la Ville ;
Si j'en voulois suivre le cours,
Et savoir l'histoire nouvelle
Du domaine & des favoris
De la brillante bagatelle
La Divinité de Paris,
Le dédale des aventures,
Les affiches & les brochures,
Les colifichets des Auteurs
Et la Gazette des coulisses,
Avec le Roman des Actrices,
Et les querelles des rimeurs,
Je n'adresserais cette Epître, &c.

Faut-il chercher d'autres exemples de cette nature, dans la haute Poésie ? Racine en offrira une foule. M. de Voltaire qui, en général, détache plus ses vers que Racine, y jette néanmoins, de tems à autre, des périodes, qui produisent d'autant plus d'effet qu'elles ne sont pas prodiguées. Son style en devient plus varié, plus vif, sans jamais cesser d'être harmonieux. Il y a peu de morceaux dans notre

Poésie où le mélange du style périodique & du style coupé, produise un plus brillant effet que dans cette peinture de Rome moderne, où le Poëte fait arriver la Discorde :

Rome, enfin, se découvre à ses regards cruels ;
Rome, jadis son Temple, & l'effroi des mortels ;
Rome, dont le destin, dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les tems maîtresse de la terre.
Par le sort des combats on la vit autrefois
Sur leur Trône sanglant enchaîner tous les Rois.
L'univers fléchissait sous son aigle terrible.
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible.
On la voit sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, & commander aux mœurs ;
Ses avis sont ses loix, ses décrets sont ses armes.
Près de ce Capitole où régnaient tant d'allarmes,
Sur les pompeux débris de Bellonne & de Mars,
Un Pontife est assis au Trône des Césars :
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile
Le tombeau des Catons, & la cendre d'Emile, &c.

En un mot, tous nos bons Poëtes me fourniraient des modèles du bel effet que la période produit dans nos vers, comme presque tous les Prosateurs du dernier siècle m'offriraient la preuve du ton languissant qu'elle communique à la Prose. J'espère qu'on ne m'opposera point le style périodique du Télémaque ; espéce de Poëme où l'on voit briller, à

l'exception du rhytme, toutes les richesses dont la Poésie croit pouvoir se parer exclusivement : ce qui n'empêche pas que M. de Voltaire n'ait eu raison de trouver quelquefois cette prose si harmonieuse, *un peu traînante.* On sent, d'ailleurs, qu'il serait très-ridicule d'écrire l'Histoire comme le Télémaque est écrit; que le style propre à la discussion n'est point non plus celui-là; qu'il n'a réussi qu'une seule fois, & qu'il ne pouvait, peut-être, jamais réussir que sous la plume du gracieux & touchant Fénélon. C'est un de ces phénomènes qui dérogent, pour le moment, à l'ordre naturel des choses, mais qui ne prouvent rien contre lui.

On m'objectera, sans doute, que les Italiens, les Espagnols & les Anglais, ont usé le plus généralement du style périodique, & qu'ils l'ont même adapté à tous les genres : mais une erreur ne fait point autorité. Ajoutons que la Langue de ces Peuples se prête plus facilement à cet usage que la nôtre. Cependant, les Espagnols & les Anglais commencent à se rectifier sur ce point. Le célèbre P. Fei-jo en donna le premier l'exemple chez les Espagnols, & il est maintenant imité par beau-

coup d'autres. Les meilleurs Ecrivains, dont s'honore aujourd'hui l'Angleterre, Roberſon, Hume, Sterne, & en particulier M. Warton, qui vient de donner une excellente Hiſtoire de Philippe II, Roi d'Eſpagne, tous ces Ecrivains, dis-je, ont ſenti la néceſſité de couper leurs phraſes; tous ont acquis, par-là, beaucoup de clarté, & beaucoup de lecteurs.

J'avoue qu'il ne paraît pas que les Italiens s'empreſſent d'imiter cet exemple. Cette Nation harmoniſile tient, ſans doute, encore à l'eſpéce de Muſique attachée à ſes longues périodes; mais puiſqu'en Muſique même elle ſacrifie quelquefois la *tablature* à la *préciſion* mélodique, rien ne l'empêche d'appliquer cette ſage maxime à la Littérature. Je ne dis cependant point à la Poéſie; car, je crois qu'on peut crier à tous les Poëtes du monde: Arrondiſſez vos vers.

Je dirai ſur-tout à nos Poëtes: les vers Français exigent de l'arrondiſſement: les périodes, même les plus longues, donnent du nombre & de la vigueur à notre Poéſie. C'eſt, toutefois, ce qu'on néglige le plus aujourd'hui parmi nous. Nous ne voyons preſ-

que plus que des vers isolés, ou qui marchent deux à deux. Un Poëme de deux cens vers n'est guère autre chose qu'un assemblage de cent distiques. Voilà, peut-être, ce qui a le plus contribué à discréditer la Poésie dans notre siècle. On attribue à l'Art ce qui est réellement un vice de l'Artiste. On lira toujours les Poëtes qui auront évité ce défaut, de même qu'on lira peu l'Ecrivain prosateur qui contourne longuement & pésamment ses phrases ; qui (passez-moi l'expression,) garotte inhumainement ses idées. En un mot, les longues périodes ne servent presque jamais qu'à énerver notre prose : elles sentent le travail dans l'Ecrivain ; elles fatiguent l'attention du Lecteur. On croit lire une énigme dont le mot ne se devine pas toujours, même après une pénible lecture. Un peu plus d'application à étudier le génie de notre Langue, aurait enseigné à bien des Ecrivains du dernier siècle, & même du nôtre, l'Art d'écrire mieux & plus facilement.

Paschal, qui posséda si bien ce talent, si rare & pourtant si nécessaire, ne trouva aucun imitateur dans le dernier siécle. J'en excepte Racine dans les Lettres qu'il écrivit con-

tre Port-Royal; mais Racine, lui-même, eſt prodigieuſement inférieur à cette maniere dans ſes autres écrits en proſe. C'eſt la Mothe, dans notre ſiècle; c'eſt particulièrement M. de Voltaire, qui ont achevé de donner à la Proſe Françaiſe le caractère, &, ſi j'oſe le dire, la phyſionomie qui lui eſt propre.

Ils ne l'ont fait qu'en pourſuivant la route déjà ouverte par Montagne, Paſchal & Bayle. On vit la Mothe partir du point où Bayle s'était arrêté. Voltaire partit du point où s'arrêta la Mothe, acheva la courſe, & atteignit le but.

Je pourrais dire auſſi quelque choſe des *participes*, dont l'emploi trop fréquent défigure l'élocution Françaiſe, & fatigue toute oreille un peu délicate. On a reproché à Boileau de n'être point aſſez ſobre à cet égard; & ce reproche n'eſt, peut-être, point déplacé. Quoi qu'il en ſoit, le *participe* détruit l'harmonie de la verſification, lorſqu'il y paraît trop ſouvent. Il nuit même, en pareil cas, à celle de la proſe. On eſt ſurpris d'en trouver un ſi grand nombre dans l'*Emile*. On en compte juſqu'à quatre, juſqu'à ſix dans une

même phrase. On s'étonne bien plus encore que l'Auteur ait employé de si longues périodes pour nous parler de choses très-communes; telles que la tunique & la chaussure d'un enfant, &c. Montagne comparait ceux qui tombent dans un pareil défaut, « à un Cor» donnier qui fait de grands souliers pour un » petit pied. »

Ce sont les longues phrases qui nécessitent l'usage fréquent du participe. Il en faut communément deux ou trois pour étayer une période; mais ce genre d'appui ne décore certainement point l'édifice.

J'ai beaucoup osé, je le sens. Il est dangereux d'écrire sur le goût, dans un siècle où chacun se pique d'en avoir. Il est dangereux sur-tout, d'adresser des préceptes à ceux qui se présument faits pour en donner. Je risque beaucoup, si j'ai tort; & si j'ai raison, je risque bien davantage. On me pardonnera encore moins une découverte qu'une méprise.

DIALOGUE

DIALOGUE

ENTRE

MONTAGNE, BAYLE

ET J. J. ROUSSEAU.

DIALOGUE
ENTRE
MONTAGNE, BAYLE
ET J. J. ROUSSEAU.

Celui-ci n'est pas d'abord présent.

BAYLE.

Vous qui doutiez, à-peu-près, de tout, moi qui n'affirmai jamais rien, nous voilà pourtant arrivés jusqu'ici. Mais avouons le fait, nous ne crumes pas trop l'un & l'autre à la réalité du voyage.

MONTAGNE.

Mon cher Disciple, vous êtes en possession de me commenter à votre guise. Il vous a plu de m'ériger en Sceptique, parce que vous l'étiez ; mais nous ne le fûmes point de la même maniere.

BAYLE.

Je n'en connais qu'une, c'eſt de douter ; & vous doutâtes plus que perſonne.

MONTAGNE.

Je vois que vous m'avez ſouvent copié, mais non toujours entendu. *Que ſais-je* ? fut ma deviſe ; elle renferme le réſultat de toutes mes obſervations. Beaucoup de recherches ne conduiſent qu'à bien peu de découvertes. Je m'apperçus que, preſque par-tout, les ténèbres ſe mêlaient à la lumière ; que le Peintre ne nous montrait, tout au plus, que la moitié du Tableau, & couvrait le reſte d'un nuage impénétrable ; que le doute ſe mêlait à la perſuaſion, la perſuaſion au doute. Je pris le parti de n'admettre qu'avec précaution ce qui paſſait pour vrai, ce qui paſſait pour douteux, ce qui paſſait même pour impoſſible. Tel eſt le genre de mon Scepticiſme ; il n'a preſque nul rapport avec le vôtre.

BAYLE.

Moi, je doutai, à peu près, de tout, & je

cherchai à combattre toutes les persuasions, excepté celle de l'existence de Dieu, que tout vrai Philosophe doit admettre & défendre. J'entrai en lice contre Spinosa, Adversaire plus redoutable qu'on ne l'imagine. Je l'attaquai dans tous ses retranchemens, & j'ose dire avec avantage. On m'a reproché d'avoir fait usage de quelques Dilemmes peu nobles dans un si noble sujet. Toute vérité *est bonne à dire* quand on fait cause commune avec l'Auteur de toute vérité : toute arme peut être employée dans un combat aussi décisif.

MONTAGNE.

Spinosa ne vint qu'après moi. Il eut quelques prédécesseurs, que je n'attaquai pas en regle. Je les jugeai, plutôt que je ne les combattis. J'employai contre eux moins d'argumens que de conséquences. Je ne mis pourtant point à l'écart ceux qui s'offraient naturellement à moi. Il me souvient même d'avoir osé dire, ou fait entendre, que les animaux étaient soumis *à une espèce de Religion*.

BAYLE.

Vous en excepterez, sans doute, le Léopard, le Tigre & la Panthère? Comme il faut retrancher du nombre des Citoyens l'homme dur, impitoyable, né pour être le Tyran & le fléau de tout ce qui lui est soumis; l'Avare, qui enterre ses trésors, pour les rendre inutiles tant à lui-même qu'aux autres; le Calomniateur, qui assassine sans se compromettre; le Traître, qui profane le plus doux & le plus noble des liens, l'amitié, &c. Tous ces hommes, dis-je, (si toutefois ce nom leur est dû) offenseraient par leur hommage l'Etre qu'ils insultent par leur conduite.

MONTAGNE.

Je le pense; & l'austérité de ma morale atteste que je pensai toujours de la sorte.

BAYLE.

Deux choses m'étonnent: c'est que votre

morale étant si austère, votre conduite ait été à peu près voluptueuse.

MONTAGNE.

Zénon naquit dans l'Isle de Chypre.

BAYLE.

J'ignore si Zénon *s'échauda* comme vous auprès du Beau-Sexe; mais il ouvre une assez belle carriere à la coquetterie par son systême de la fatalité. Sa Femme, ou sa Maitresse, après l'avoir trahi, pouvait lui dire: Ce n'est pas ma faute, j'étais prédestinée à vous trahir; comme son Valet, qu'il surprit le volant, & qu'il maltraitait à ce sujet, lui cria: Vous avez tort, ma destinée était de vous voler.

MONTAGNE.

Et d'être battu, reprit Zénon, en frappant toujours... Après tout, la prédestination ne nous occupa guère là-bas, l'un & l'autre; nous n'avons nul intérêt de la discuter ici: revenons à notre objet, à mon genre de scepticisme.

BAYLE.

Je l'avais bien compris ; mais j'en usai envers les modernes, comme vous envers plus d'un ancien. Vous commentâtes quelques-unes de leurs opinions pour appuyer les vôtres : je travestis quelques-unes des vôtres pour étayer les miennes.

MONTAGNE.

Je fis plus, je m'emparai quelquefois des leurs, & n'en dis pas un mot. Ce fut moins par vanité que par prudence. J'aurais trouvé plaisant qu'on donnât un soufflet sur la joue de Sénèque, en croyant le donner sur la mienne.

BAYLE.

Je m'étonne qu'il n'ait pas été donné, puisque vous ne parliez qu'en votre nom.

MONTAGNE.

J'en reçus plus d'un pour mon propre compte. Scaliger ne me pardonna point d'avoir été moraliste. Il m'eût, peut-être, encore moins pardonné d'avoir été Commentateur.

Mon Page le révolte : c'est, enfin, un homme toujours prêt à se fâcher de tout. J'ai encore eu bien d'autres censeurs, même lorsque je ne pouvais plus les lire. C'est-là tout ce qu'ils y ont perdu. Ma méthode fut toujours de mettre à profit la critique, si elle était bonne ; d'en rire, si elle était mauvaise, & de ne jamais répondre à aucune.

BAYLE.

Vous eûtes peu d'imitateurs à cet égard, & beaucoup dans tout le reste. Votre Disciple Charron en donna l'exemple. L'aviez-vous institué votre Légataire universel ?

MONTAGNE.

A titre de mon Disciple, je lui laissai mon Manteau ; mais il s'empara de toute la Garde-robe.

BAYLE.

Ce qu'il oublia de prendre est devenu le butin de quelques autres. Le Plagiaire fut lui-même pillé à son tour ; &, je l'avoue, j'eus quelque part à cette utile picorée.

MONTAGNE.

Cet aveu franc est une véritable restitution.

BAYLE.

Un peu tardive; mais on ne vous en fera guères que de cette espèce.

MONTAGNE.

Avouez la dette entiere: ne m'avez-vous pris que des idées?

BAYLE.

Je vous entends... Remarquez bien cette Ombre qui passe, & qui s'éloigne de nous avec un air d'affectation & d'humeur.

MONTAGNE.

Je l'ai déjà remarquée plus d'une fois; mais je n'ai jamais pu l'appercevoir que de loin. Ne serait-ce pas un de ces Théologiens qui me dénoncerent au Pape?

BAYLE.

Non: c'est au contraire un de ceux qui dénonçaient le Pape au Public.

MONTAGNE.

J'entends à mon tour. Il ne fut pas le seul de son parti à s'acharner contre moi. On m'a dit que ces gens-là (gens de mérite après tout,) m'avaient poursuivi après ma mort comme si j'eusse été Jésuite.

BAYLE.

Celui-ci n'écrivit contre vous qu'en passant; mais il vous avait lû à tête reposée.

MONTAGNE.

Son nom, enfin ?

BAYLE.

Son nom mérite bien de vous être cité : c'est Blaise Paschal.

MONTAGNE.

Je lui pardonne ce qu'il a dit de moi, en faveur de la maniere dont il disait toutes choses.

BAYLE.

Il fit bien mieux que vous attaquer; il vous

imita ; il puisa chez vous cette maniere dont vous faites l'éloge.

MONTAGNE.

C'est-à-dire qu'il ramassa dans mon jardin les pierres qu'il me jettait à la tête ?

BAYLE.

Vous lui apprîtes même à mesurer ses coups. Mais parlons sans figure : il puisa chez vous ces formules qui n'existaient pas encore ailleurs ; cet art de tout dire d'une maniere directe, précise & piquante ; d'employer peu de mots pour exprimer beaucoup de choses ; d'écrire des pensées plutôt que des phrases ; de paraître plus pressé du besoin de produire que de celui d'arranger ; de laisser à deviner ce qu'il ne dit pas, & de prendre toutes ses mesures pour être deviné ; d'être négligé avec art, & familier avec goût ; d'être, en un mot, un Ecrivain, & non un Rhèteur.

MONTAGNE.

Vraiment ? Je lui ai appris tout cela ?

BAYLE.

Bien plus encore ; il vous doit aussi tout ce que vous n'aviez pas.

MONTAGNE.

Voyons comment ?

BAYLE.

Vous n'eûtes jamais aucune méthode ; mais vous étiez pourtant un de nos modèles, & même un des meilleurs modèles qui eût paru jusqu'alors parmi nous. Il vous prit ce que vous aviez de bon ; il évita ce que vous aviez de défectueux. Il ne se jetta point, comme vous, dans des routes transversales, qui l'éloignaient de son but : il y marcha directement ; & ce fut vous qui, en vous égarant, le remîtes sur la voie.

MONTAGNE.

Eh ! dites-moi ? lui a-t'on beaucoup pris ?

BAYLE.

Rien, que je sache. L'ordre tient à l'économie, & vous savez qu'il est difficile de voler

un avare. Tout, chez lui, eſt marqué d'une étiquette. On recherche Paſchal, & on ne lui prend rien. On vous fréquente moins, & beaucoup plus de gens vous dévaliſent.

MONTAGNE.

Il faut, qu'en effet, j'aye été paſſablement riche; car il me reſte encore quelque choſe.

BAYLE.

Vous fûtes l'Enfant gâté de la Nature, mais Enfant prodigue : vous ſemiez les perles ſur vos pas ſans y prendre garde; bien ſûr qu'elles ne vous manqueraient pas au beſoin. On a recueilli ce qui vous était échappé; & l'on a paru très-riche en étalant ce qui ne vous appauvriſſait pas.

MONTAGNE.

Avez-vous connu de ces honnêtes Partiſans ?

BAYLE.

Vous voyez en moi l'Ombre d'un de leurs premiers Capitaines.

MONTAGNE.

Je vous donne ce que vous m'avez pris, en faveur de l'aveu que vous en faites.

BAYLE.

J'apperçois là-bas un de mes successeurs en maraude, qui avouera peut-être plus difficilement ses larcins.

MONTAGNE.

S'il est ainsi, je réclamerai tout.

BAYLE.

Voyons si l'on ne change point de caractère en traversant le *Styx* ! Je vais vous l'amener... Mais il n'en est pas besoin : le hasard fait ce que je voulais faire.

MONTAGNE.

Quel est cet homme là ?

BAYLE.

C'est J. J. Rousseau.

MONTAGNE.

Par le Styx ! Je l'aurais pris pour feu *mon Page*. Il est presque entierement couvert de ma livrée.

BAYLE.

Ne lui en dites mot ; car, il prétendrait vous avoir fort peu connu.

MONTAGNE.

On m'a dit qu'il m'avait peu cité ; mais qu'il m'avait lu beaucoup.

BAYLE.

Il en a lu & copié plus d'un autre qu'il ne cite pas. Avouons, pourtant, qu'il ne porte pas toujours les couleurs de ceux qu'il dépouille. C'est (pour emprunter votre langage, qui fut quelquefois le mien,) c'est un des plus adroits teinturiers qu'ait produit le dix-huitieme siecle, qui en a pourtant produit beaucoup.

MONTAGNE.

Il s'avance vers nous d'un pas brusque & véhément

véhément. Quelque trait d'humeur le domine.

BAYLE.

Il marche comme il écrivait.

MONTAGNE.

Je me trompais, il ne vient pas à nous ; il s'élance directement vers ce Rocher, qui ne mène à rien. Voudrait-il donc l'escalader ?

BAYLE.

N'en doutez pas : c'est-là son fort ; il lui faut des obstacles. Vous allez le voir gravir comme un Miquelet. Quel dommage qu'il ne soit plus dans l'autre Monde ! La multitude qui aime les tours de force, battrait des mains ; & notre homme se croirait bien supérieur à nous deux.

MONTAGNE.

Pour moi, j'allais volontiers *par sauts & par bonds* ; mais je ne les aimais pas si périlleux... Hola ! Citoyen de Genève ? Ne voyez-vous pas qu'un Roc, presque insurmontable, s'oppose à votre passage ?

ROUSSEAU.

Que m'importe? Je ne marche point comme un autre.

BAYLE.

Tournez par ici, vous vous trouverez en pays de connaissance.

ROUSSEAU.

Qui êtes-vous?

MONTAGNE.

Vous voyez Bayle, & moi je suis Montagne.

ROUSSEAU, (*à part.*)

Que peuvent me dire ces deux hommes-là? Je les sais par cœur.

BAYLE.

Quoi? vous hésitez?

ROUSSEAU, (*encore à part.*)

Il ne faut pourtant pas être Mysantrope jusques dans les Champs Elisées.

MONTAGNE.

Approchez ! nous ne ſommes pas des Etrangers pour vous.

ROUSSEAU.

Je l'avoue ; mais je ne veux fréquenter ni Etrangers, ni Nationaux ; ni ſur-tout Nationaux adoptifs. Je naquis dans une République ; ſorte d'Etat qui dépend du caprice de tous les autres ; mais chez qui chaque Citoyen peut ſe dire, en s'éveillant : *Je ſuis libre.* J'écrivis par-tout comme ſi j'euſſe encore habité Genève. J'obſervai, à quelques égards, les regles du diſcours ; mais je mis à l'écart toute eſpèce de regle, lorſqu'il fut queſtion de penſer, ou de m'attribuer les penſées d'autrui.

MONTAGNE.

Vous dûtes faire grande ſenſation ?

ROUSSEAU.

Je la fis un peu tard ; préciſément parce que je m'aviſai tard d'employer l'expédient

dont je parlais tout-à-l'heure. J'écrivais tout naturellement des choses raisonnables; je trouvai peu de Lecteurs.

MONTAGNE.

Je l'ai dit autre fois : » La vérité & le men» songe ont souvent la même physionomie, » le même port, la même contenance, la mê» me allûre. Il ne faut à notre esprit ni ma» tiere, ni base pour élever même les princi» pes & la contexture d'un Monde ; il bâtit » aussi bien sur le vuide que sur le plein. »

ROUSSEAU.

Après tout, quel mal cela fait il ? Le premier besoin de l'homme qui écrit est d'être lu; & dans la carriere des Lettres, comme dans celle des Armes, le moment détermine tout. Il faut le saisir, ou se résoudre à le chercher long-tems.

MONTAGNE.

Je ne courus jamais après la réputation. Elle vint me trouver, comme le collier de

Saint-Michel ; & lorſque je comptais auſſi peu ſur l'un que ſur l'autre.

ROUSSEAU.

La différence des tems nous preſcrivit à tous deux une marche différente. Rien de plus facile que d'être remarqué dans le vôtre. On écrivait peu ; on écrivait mal ; vous n'eûtes point de rivaux ; vous n'aviez pas eu de prédéceſſeurs. Tout mets devient précieux au ſein de la diſette ; on ſe rend plus difficile au milieu de l'abondance.

BAYLE.

Mon ami ! je vivais un ſiècle après Montagne ; le ſiècle où je vécus était fertile en bons Ecrivains, & je fus remarqué.

ROUSSEAU.

Penſez-vous me cacher votre ſecret ? Prîtes-vous les routes battues ? Le ſophiſme ne vous accompagnait-il pas ſouvent ?

BAYLE.

Quelquefois ; mais je l'employai comme

on fait uſage du cauſtique dans l'art de guérir ; je l'employai pour en combattre d'autres, ſouvent plus dangereux. Mettons à l'écart tout orgueil, & ſoyons vrais : vous puiſâtes chez moi une de vos plus puiſſantes reſſources, l'art d'étayer un ſyſtême faible par la vigueur ou l'adreſſe du raiſonnement ; par une dialectique dont le tiſſu, bien ſerré, couvrait le vuide & la défectuoſité du paradoxe. Vous ne parûtes jamais mieux raiſonner qu'en attaquant les réſultats de l'expérience & de la raiſon.

ROUSSEAU.

Nos moyens & nos ſuccès furent à peu près les mêmes. J'y trouve cette ſeule différence ; vous ne vouliez qu'abattre, & moi j'ai quelquefois tenté d'édifier. J'avoue que pour fixer l'attention, qu'on me refuſait depuis trop long-tems, je ſaiſis la premiere occaſion de me ſingulariſer. Une Académie de Province érigea en problême l'utilité de ſa propre exiſtence ; elle propoſa, dis-je, pour ſujet du Prix

qu'elle avait à distribuer : » Si les Lettres » avaient servi à corriger ou à corrompre les » Mœurs ». J'allais bonnement, je l'avoue, m'escrimer en faveur du métier que j'avais exercé tacitement jusqu'alors. Je fis part de mon plan à du C...., Homme de Lettres qui me voulait du bien, & qui connaissait parfaitement le Public. Vous n'allez faire, me dit-il, que ce que feront mille autres ; mais si vous prenez l'inverse, vous verrez quel bruit vous ferez. Je sentis, tout-à-coup, qu'il fallait opérer quelque surprise pour produire quelque sensation. Je déchirai ce que j'avais écrit ; je travaillai sur nouveaux frais, & sur un plan tout opposé. Il ne s'agissait que de l'influence des Lettres sur les Mœurs ; & je prétendis que non-seulement les Lettres corrompaient les mœurs, mais qu'elles énervaient le courage. Non que j'ignorasse que la poignée de Grecs par qui fut vaincue l'effroyable multitude des Perses à Marathon, à Salamine, à Platée, ne fût infiniment plus instruite que ces

Barbares énervés par le luxe & l'opulence. Je n'ignorais pas non plus que Socrate eut le prix de la valeur dans un combat livré contre les Spartiates ; que l'igorance n'est bonne à rien ; qu'il existe, peut-être, plus de vices dans les siècles éclairés, mais, à coup sûr, plus de crimes dans les siècles de barbarie. Je n'ignorais pas que dans un siècle de lumieres les droits de l'homme étant mieux connus, ils en sont d'autant plus respectés; qu'il est de l'intérêt des Peuples que leurs Souverains soient instruits, & de passer pour l'être dans l'esprit de leurs Souverains. . . Mais qu'importe ? les hommes veulent être abusés ou amusés dans tous les genres. Notre siècle est blasé ; il est repu, exécédé de chefs-d'œuvres. C'est un Financier qui manque d'apétit pour avoir épuisé tous les moyens de le satisfaire. Il n'est plus susceptible d'émotions, il lui faut des secousses. Je secouai donc mon Sybarite, & l'arrachai à sa léthargie. La nouveauté apparente de mon systême, car il n'était pas neuf, séduisit jusqu'à

mes Juges. Le Prix d'Eloquence me fut décerné : que m'importait, ainsi qu'à mes Lecteurs, que ce fût celui de raisonnement ? Ainsi, en moins de rien, me voilà couronné, lu, placé au premier rang des Gens de Lettres ; &, ce qui vaut mieux encore, combattu par un Souverain des plus lettrés. J'aurais refusé tous ses dons ; mais je fus bien reconnaissant de sa critique.

MONTAGNE.

Refuser les bienfaits d'un Souverain n'est pas toujours un grand effort de vertu ; c'en est quelquefois un d'orgueil. Diogène rejetta les offres d'Alexandre. Je ne vous blâme ni l'un ni l'autre. Je fis moins que vous deux, peut-être, ou peut-être infiniment davantage. Je vivais à la Cour ; j'y étais estimé, recherché : on ne m'offrit rien ; mais je pouvais beaucoup obtenir, & je ne demandai jamais rien.

BAYLE (*à Montagne.*)

Vous l'emportez ! Vous viviez au milieu de

la Cour; c'eſt Ulyſſe qui eſquive la coupe de Calypſo.

ROUSSEAU.

Je fis bien davantage; car, vivant dans une Monarchie, j'écrivis ſur l'Egalité des Conditions.

MONTAGNE.

Voilà un texte bien impoſant pour le plus grand nombre. Vous cherchiez des Lecteurs; vous dûtes en trouver. On vous peint comme peu conſéquent dans vos principes; vous l'êtes dans votre marche. Vous n'ignoriez point qu'en écrivant d'abord contre les Lettres, vous auriez pour Sectateurs tous ceux qui ne les cultivent pas, ſur-tout ceux qui entreprendraient vainement de les cultiver. Le ſort d'un Ecrivain eſt auſſi particulier que ſon genre d'occupation. Il ſemble faire corps à part dans la République, être Etranger dans ſa Patrie, ou ſouffert à regret parmi ſes Compatriotes. On n'envie point à l'habile Peintre ſon meilleur Tableau; au Statuaire, ſon meilleur ou-

vrage : s'agit-il d'une production littéraire ? c'est toute autre chose ; on accueille l'ouvrage, & l'on ne pardonne pas à l'Ecrivain de l'avoir produit. Raphaël & Michel-Ange furent comblés d'honneurs ; le Tasse fut persécuté, emprisonné. Je doute même qu'il ait été plaint par ceux qui l'admiraient le plus.

ROUSSEAU.

Sur quoi appuyez-vous cette conjecture ?

MONTAGNE.

Sur la connaissance que j'ai de l'homme, & sur la vanité de notre espèce. On se console de ne pas posséder un art qu'on n'a point cultivé, une science dont on a dédaigné ou négligé l'étude. C'est à la Nature que le grand Poëte, l'Ecrivain supérieur, sont redevables du talent qui les distingue. Ceux à qui elle refusa le même avantage se regardent comme des enfans déshérités ; comme des cadets de Normandie, à qui la fortune de leur aîné cause toujours une jalousie au moins intérieure. On

ne s'avise guères de se réjouir des succès d'un Auteur quelconque : c'est toujours malgré soi qu'on l'applaudit. Voyez combien plus volontiers on insulte à ses disgraces ! Quelles huées s'élevent autour de lui ! Comme on saisit l'endroit foible ! Comme on glisse sur le trait sublime ! Comme on persiffle l'ouvrage ! Avec quelle indécente gaîté on désespere l'Auteur ! C'est la Nature & la Jalousie prises sur le fait. Avouez-le donc ; en écrivant contre les Lettres, vous dûtes avoir, & vous eûtes pour Partisans, tous ceux qu'elles ont pour ennemis, & presque tous ceux qu'elles n'ont pas pour Disciples.

ROUSSEAU.

Mon Discours sur l'*Inégalité des Conditions*, eut le même succès que le premier.

BAYLE.

Et par la même raison. La supériorité du rang est dans l'ordre civil, ce qu'est la supériorité du génie dans l'ordre moral ; & dès-lors elles inspirent la même jalousie au grand nombre.

MONTAGNE.

De bonne foi ! mon cher Diſciple.....

ROUSSEAU (*l'interrompant*).

Votre Diſciple ?... Je ne fus celui de perſonne. Je dois tout ce que je fus *à la force de mon génie.*

MONTAGNE.

C'eſt ce que nous examinerons tout-à-l'heure... De bonne foi, dis-je, avez-vous jamais cru que l'égalité pût exiſter parmi les hommes ? qu'elle entrât même dans les vues de la Nature ? Elle voulut que tous les hommes devinſſent freres, qu'ils ſe regardaſſent comme appartenant à la même famille. La morale nous en fait une loi encore plus préciſe ; mais cette famille a auſſi ſes cadets. Si la Nature eût voulu nous rendre tous parfaitement égaux, elle nous eût créés tous également forts, également intelligens, également actifs, également capables de produire & de conſerver, d'acquérir & de défendre ; elle n'eût

pas livré le faible à la merci du fort ; elle n'eût pas réduit l'un à rechercher la protection de l'autre, ce qui détruit toute eſpece d'égalité entre eux. Suppoſons, ce qui n'eſt peut-être jamais arrivé, que l'homme ſoit totalement iſolé, errant dans les bois, attendant ſa nourriture des libéralités d'un chêne : eſt-il ſûr encore de faire ce mauvais repas ? Un autre affamé, plus robuſte, vient fondre ſur lui, & l'oblige à chercher ailleurs ce qu'un autre viendra bientôt lui enlever encore ? Quelle égalité reſte-t-il donc entre ces deux individus, quelque nom qu'il vous plaiſe de leur donner ? Je le répète ; elle n'exiſta jamais dans aucun tems, ni chez aucun Peuple. Vous n'êtes rien ſans moi, diſait Céſar à ſes Soldats mutinés contre lui. Votre deſtinée eſt aſſervie à la mienne. Quittez Céſar, vous ſerez errans & proſcrits ; ſervez Céſar, le Monde eſt à vous.

ROUSSEAU.

Ce Céſar, & quelques autres coquins de ſa force, dérangent un peu mon calcul. Qu'im-

porte ? mon Diſcours fut regardé comme un chef-d'œuvre. On diſpute même encore pour ſavoir qui doit obtenir la préférence, ou de ma Diatribe contre les Lettres, ou de ma Satyre contre les Puiſſances.

BAYLE.

Je ne déciderai pas ſur-tout quelle eſt la plus concluante des deux.

MONTAGNE.

Brave Citoyen ! ne confondons ni les termes, ni les objets. Il ne s'agit ici d'aucune Puiſſance politique ni civile ; ceux qui en ſont revêtus ſauront bien ſe maintenir ſans le ſecours de mon apologie, & malgré vos attaques ; je parle uniquement de l'inégalité individuelle dont tant d'individus, grands ou petits, faibles ou robuſtes, rampans ou ſublimes, ignorans ou lumineux, courageux ou lâches, brutes ou tranſcendans par nature, nous offrent perpétuellement la preuve. Eh ! dites-moi : eût-on trouvé beaucoup d'Athé-

niens capables de combattre & d'enseigner comme Socrate; d'écrire & de commander comme Sophocle & Xénophon? Vous-même, crûtes-vous avoir beaucoup d'égaux?

ROUSSEAU.

Je n'en eus peut-être aucun dans le bien que je voulus faire aux hommes.

MONTAGNE.

Et par-là même, voilà déjà votre hypothèse attaquée. N'oubliez pas que toute puissance vient originairement d'une espèce quelconque de supériorité.

ROUSSEAU.

Un Pere, plus fripon que d'autres, laisse des enfans riches: la richesse mène à tout. Voilà ce qui, dans tous les siècles, porta bien des Gens aux plus hautes places; telle fut la supériorité originelle qui les y conduisit.

MONTAGNE.

Hé bien! celle-là même dérange votre balance imaginaire, & rentre dans mes preuves.

Tout

Tout eſt de rigueur en fait de raiſonnement, & ſur-tout de principe. Je n'héſiterai pas de rappeller ici le mien. Il n'exiſta jamais entre les hommes ni égalité phyſique, ni égalité morale; & dès-lors il fallut des loix pour protéger le foible & contenir le fort; il fallut une puiſſance pour maintenir & ſeconder les loix: il fallut donc un Gouvernement quelconque. Voilà encore votre précieuſe égalité détruite. On a ſouvent diſcuté quel étoit le meilleur des Gouvernemens. Le Hollandais, le Suiſſe, le Genèvois, nous diront que c'eſt l'Etat Républicain; moi, Français, j'affirme que c'eſt la Monarchie. Une République eût péri au milieu des troubles dont je fus jadis le témoin; la France n'en fut pas même ébranlée. J'aime les machines ſimples, qu'un ſeul Agent peut faire mouvoir. Une machine trop compliquée, & qui ne ſe meut qu'à l'aide de pluſieurs reſſorts, n'en eſt pas moins aſſervie au moindre d'entre eux. Qu'il s'arrête, la voilà ſans activité.

ROUSSEAU.

Et si le ressort de la machine Monarchique la conduit à rebours; ce mouvement n'est-il pas encore plus dangereux que l'inertie même?

MONTAGNE.

Elle en ira moins bien; mais, enfin, elle ira. Son grand avantage est qu'un tour de main rétablit tout : c'est l'effet d'une seule volonté. Et ne me dites point que cette volonté peut ne venir jamais. Un Souverain n'a aucun intérêt de gouverner mal; il n'en a aucun de permettre ni de tolérer les vexations. Le tort fait à ses Sujets retombe à-plomb sur lui. » S'en » prendre à mon Peuple, c'est s'en prendre à » moi-même, » disait un grand Roi sous le regne duquel j'ai vécu. Eh! quel est le Possesseur d'un Domaine fertile & bien cultivé, qu'on pourra supposer assez fou pour dire à ses Agens : » Je veux que cette terre si féconde, cesse de produire : je veux qu'on brûle » mes moissons, qu'on arrache mes arbres,

» mes vignes, mes forêts : je veux enfin changer en un désert aride & sauvage, cette contrée si bien traitée par la Nature, si fort enrichie par les secours de l'Art? » Voilà pourtant le Souverain que vous supposez, en lui préférant le Gouvernement de plusieurs. C'est préférer à celui dont les intérêts sont absolument liés aux vôtres, des hommes qui ont tous leur intérêt personnel ; chose fort étrangère à l'intérêt général.

ROUSSEAU.

Un jeune Monarque paraît justifier aujourd'hui votre assertion ; & la France recueille les fruits des principes qu'il s'est tracés. On peut, je l'avoue, se plaire dans une Monarchie gouvernée par un Prince qui a les vertus d'un Républicain.

MONTAGNE.

D'après cet aveu, je vous pardonne votre *Contrat Social*; ouvrage plus romanesque encore, plus impraticable, que la République de Platon.

ROUSSEAU.

Avouez que j'ai souvent raison dans les détails ?

MONTAGNE.

Les détails ne sont rien lorsqu'ils portent sur un faux principe. Ils peuvent servir à faire illusion ; & ce n'est qu'un défaut de plus.

ROUSSEAU.

Vous n'en trouverez guères dans ma nouvelle Héloïse, ou bien je déclare que je ne *puis* plus *vous estimer.* Je ne vous dis ici que ce que j'osai dire en face à tout mon siecle.

MONTAGNE.

Mon ami, je fus sans rivaux dans le mien, & je ne pris jamais avec lui un pareil ton. Vous oubliâtes souvent que vous aviez eu pour Prédécesseurs & pour modèles, moi, Charon, Paschal, Locke, Fénélon, Montesquieu; & pour Contemporains Voltaire & quelques autres. S'isoler, ne voir que soi en pareille compagnie, & parler si haut, après

les avoir entendus, c'est... Je supprime la conséquence; il me souvient d'avoir écrit quelque part que *j'aurais pu tenir École de politesse.*

ROUSSEAU.

Je suis tenté, moi, de vous envoyer à l'École de nos Modernes. Vous y verriez que la modestie n'est que la vertu des dupes dans le dix-huitième siecle. Croyez-moi, revenons à mon *Héloïse*, & convenez que jusques-là on parlait d'amour en France comme de tant d'autres choses, sans beaucoup se passionner.

MONTAGNE.

Je l'avoue; je fis peut-être l'amour mieux que vous; mais vous en parlez mieux que moi.

BAYLE à (*Rousseau.*)

Je me suis tu aussi long-tems qu'il a été question de Morale, de Philosophie, & même de Politique; j'ai laissé parler mon Maître & le vôtre. Mais, mon cher Citoyen, j'ai fait la *République des Lettres*; je puis parler de goût.

ROUSSEAU.

Très-volontiers!

BAYLE.

Je vous demanderai d'abord si vous avez voulu faire un Roman moral, ou simplement licencieux?

ROUSSEAU.

L'un & l'autre.

BAYLE.

Je n'en vois nullement la nécessité.

ROUSSEAU.

Quoi! vous n'appercevez pas que j'ai voulu dire qu'une femme (mariée s'entend) devait être sage?

MONTAGNE.

Qu'avez-vous prétendu dire aux filles?

ROUSSEAU.

Elles ne liront pas mon Livre; je recommande aux meres de le tenir sous la clef.

MONTAGNE.

Elles y tiennent quelquefois bien infructueusement leurs filles.

ROUSSEAU.

Mon Livre ne peut rien à cela.

MONTAGNE.

Vous recommandez, sans doute, aussi aux jeunes Gens de ne point prêter votre Livre à toute fille innocente qu'ils voudront séduire?

ROUSSEAU.

Je l'ai oublié tout net. Après tout, la mere cachera soigneusement sa fille & mon Livre; car, je l'avoue, *toute fille qui lira mon Roman moral est perdue.*

MONTAGNE.

Ainsi, de votre aveu, vous avez mis en danger la quatrieme partie des habitans de la Terre?

ROUSSEAU.

La Nature va encore plus loin que moi à

cet égard ; disons mieux, elle expose à des périls de toute espece la totalité des Etres qu'elle a produits.

MONTAGNE.

La Philosophie ne fut inventée que pour combattre les dangereux appétits de la Nature. Je n'ai pas toujours eu moi-même cette maxime bien présente. C'est, qu'après tout, le plus grand Philosophe n'est qu'un homme.

ROUSSEAU.

Je fus moins inconséquent que vous ne le présumez : il entrait dans le plan de ma Philosophie de restituer à la Nature bien des droits qu'on s'efforce de lui ravir.

MONTAGNE.

La société a les siens ; & ceux-là sont privilégiés. Vous deviez les respecter, puisque vous jouissiez des avantages qu'elle procure aux individus qu'elle rassemble. Ces avantages tiennent à quelques devoirs, à quelques sacri-

fiées, presque tous opposés à l'indépendance naturelle : mais cette indépendance ne nous dédommagerait pas de ce qu'il faudrait quitter pour la reprendre.

ROUSSEAU.

Si vous avez raison, j'ai perdu bien du tems & des phrases. Mais, enfin, je me suis fait lire. Julie & Saint-Preux ont fait couler des ruisseaux de larmes. Jusqu'alors les Romanciers Français n'avaient peint que la galanterie; j'ai peint l'amour; je l'ai montré dans son véritable costume; je lui ai fait reprendre son vrai langage. Il ne balbutie, il ne persifle plus; il parle, il tonne dans mon Héloïse.

BAYLE.

Ce que Racine & Voltaire avaient fait en vers, vous l'avez fait en Prose; & c'est peut-être un défaut. Vous avez transporté dans le Roman le ton de la Tragédie; & si ce n'est pas un autre défaut, ce n'est pas, au moins, une sublime invention. Votre Julie, votre

Saint-Preux, ſont très-amoureux, je l'avoue; mais votre Saint-Preux n'eſt-il pas un peu énergumène en amour? Vous avez recueilli de notre Maître, qui nous écoute, quelques mots qu'on avait laiſſé périr, par une fauſſe délicateſſe; vous les employez, ſinon toujours avec goût, au moins avec aſſez de juſteſſe: mais jamais Montagne n'a parlé de *baiſers âcres.* Il s'y connaiſſait trop bien pour ne pas ſavoir que des baiſers ſont doux, ſont pénétrans, ſont dévorans, ſont incendiaires, ſi vous le voulez; mais qu'ils ne ſont point âcres.

MONTAGNE.

Plût à Dieu qu'ils l'euſſent été! mes Eſſais auraient quelques volumes de plus.

ROUSSEAU.

Acre, qui eſt un pronom, nous conduit au dérivé *acrimonie.* N'eſt-il pas vrai qu'un baiſer, bien appuyé par l'objet que nous aimons, jette dans notre ſang une efferveſcence qui tient de l'acrimonie, c'eſt-à-dire de la rage?

MONTAGNE.

Ceci ressemble un peu à l'amour des tygres, des léopards, des panthères. Ces monstres ne se disent *j'aime* qu'en rugissant. Je m'accuse dans mes Essais d'avoir éprouvé en aimant toutes les *rages décrites par les Poëtes* ; je n'en trouvais pas moins les baisers de ma Maîtresse bien doux. Le Français peut connaître l'amour; mais il n'aime jamais comme l'habitant des déserts de l'Afrique.

ROUSSEAU.

Vous n'imaginez pas combien cette expression m'a valu de suffrages. Aimer comme un tygre n'est pas une chose ordinaire ; & le beau sexe aime le superlatif.

BAYLE.

Je vous entends... Passons sur les mots, sur les regles de la Syntaxe, & même sur celles du goût : cette discussion nous menerait trop loin, en parcourant vos ouvrages. Parlons du plan de l'Héloïse.

ROUSSEAU.

Il eſt à moi tout entier.

BAYLE.

C'eſt ce qu'il faudrait voir ; & c'eſt ce que nous pourrons faire dans un autre moment. Je me borne à vous dire aujourd'hui que votre Julie bruſque un peu trop le rendez-vous *aux Chalais.*

ROUSSEAU.

Voyez comme il eſt interrompu !

BAYLE.

Malheureuſement on le voit trop, on devine, d'un coup-d'œil, pourquoi l'Auteur précipite une circonſtance qui devait être amenée d'une maniere imprévue, comme Didon dans ſa Grote.

ROUSSEAU.

Voyez comme je traite l'aventure de la Chambre !

BAYLE.

Rien de mieux ; un Auteur & un Amant

ſont fort à leur aiſe, quand les préliminaires ſont applanis. J'ai d'autres queſtions à vous faire. Avouez, d'abord, que votre Saint-Preux devait reſpecter un peu plus les droits de la confiance & de l'hoſpitalité.

ROUSSEAU.

Il en eſt puni bien ſéverement; il n'épouſe point Julie.

BAYLE.

S'il l'eût épouſée, je ne prendrais pas la peine de m'en entretenir avec vous. Julie, il eſt vrai, pouvait ne pas épouſer Wolmar, ou plutôt elle ne le devait pas. Pourquoi tromper ce Bon-homme, arrivé de ſi loin? Un mot de Julie à Wolmar pouvait arrêter le Mariage qui lui répugnait, qui déſeſpérait ſon Amant. La volonté d'un pere peut-elle s'étendre juſqu'à nous rendre complice d'une perfidie? Non; autrement il faudrait ordonner aux Tribunaux de ne jamais punir le fils, lorſqu'il eſt de moitié dans le crime de ſon pere.

ROUSSEAU.

J'avais, comme vous le dites, besoin que ce Mariage se fit; &, d'ailleurs, Julie n'y gagne rien : son intrigue est, bientôt après, découverte par Wolmar.

MONTAGNE.

Et il ne craint pas que ce qui est arrivé auparavant arrive encore après ?

BAYLE.

Il le craint si peu qu'il s'y expose volontairement. Il accueille Saint-Preux; l'installe dans sa Maison; &, pour lui laisser le champ plus libre, il s'absente.

MONTAGNE.

Il n'y a qu'heur & malheur dans ce Monde, dit un Proverbe, qui me doit son origine, comme tant d'autres. Il est possible que Wolmar se tire assez bien de-là !

BAYLE.

Il a plu à l'Auteur de l'en tirer. Le Potier

fait ce qu'il veut de son argile; reste à savoir si la forme du vase, ou du fourneau, est réguliere, ou discordante.

ROUSSEAU.

Mes succès prouvent que je ne fus pas mauvais Potier.

BAYLE.

Nous examinerons bientôt la source de vos succès : nous les peserons dans la balance de Rhadamante & de Minos. Elle nous est quelquefois remise en pareil cas.

ROUSSEAU.

Je m'en tiens à celle du Public.

MONTAGNE.

Prenez-y bien garde; elle est sujette à se déranger. Il faut quelquefois un siècle pour établir son juste équilibre.

ROUSSEAU.

Ne voyez-vous pas que ma réputation fut une espece de conquête? Je la dus à mon in-

trépidité autant qu'à mes efforts. J'ai même opéré quelques révolutions. Je ne dis pas que toutes les femmes qui rafollent de ma Julie, se piquent de commencer, & sur-tout de finir comme elle; mais j'ai peuplé votre Capitale de Nourrices qui, en même-tems, étaient meres; chose bien rare jusqu'alors : j'ai fait, dis-je, adopter à grand nombre de Parisiennes l'usage de nourrir elles-mêmes leurs enfans, malgré les gênes, de toute espece, qui résultaient de cet usage.

MONTAGNE.

Je n'ai rien à réclamer sur cet Article. On m'a dit que l'Auteur de l'*Education corporelle des Enfans*, pourrait vous disputer ce que j'abandonne.

ROUSSEAU.

Pourquoi n'a-t-il pas su se faire lire? Il m'aurait épargné la peine d'écrire après lui.

MONTAGNE.

On me lisait, & vous avez pris la peine

d'écrire

d'écrire après moi : vous avez commenté, fort au long, ce que j'avais dit fort en bref, à Madame d'Estissac ; (*a*) & je lui avais tout dit.

ROUSSEAU.

Vous ne lui parliez point de ce qui fait la matiere du troisieme volume de mon *Emile*.

MONTAGNE.

J'en parle ailleurs ; mais avec plus de modération. Vous avez délayé ce que j'avais cru devoir dire bien brievement. Vous avez copié Charon, qui m'a si souvent copié ; Locke, à qui j'ai plus fourni, qu'il n'a peut-être cru me devoir. En combattant Platon, je vous ai mis en main, à tous deux, des armes pour en combattre d'autres. Vous me dûtes beaucoup, & vous me traitâtes comme un Créancier qu'on évite. Mon nom est peu cité dans vos ouvrages ; vous ne parlez guère de moi que pour en

(*a*) Voyez ci-dessus, page 53 de l'Eloge de Montagne.

médire. Vous m'accuſez de m'être mis fort en frais, de m'être beaucoup tourmenté » pour » déterrer en un coin du Monde une Coutu- » me oppoſée aux notions de la Juſtice ». Une imputation auſſi grave méritait une indication moins vague. Il faut être clair quand on accuſe. Eſt-ce à la Coutume admiſe autrefois dans l'Isle de *Céa* que vous avez prétendu faire alluſion ? Cette Coutume, qui autoriſait un Vieillard à quitter la vie lorſqu'il croyait avoir aſſez vécu, je ne la cite que par exception. Ne ſerait-ce pas plutôt l'uſage conſacré chez les Cannibales de bien nourrir leurs Priſonniers, durant quelque tems, & enſuite de les lier, les tuer à coups d'épée, les rôtir, & les manger, comme faiſaient tant d'autres Nations Sauvages ? Je me trompe ; ces Peuples ſont ceux que vous nous offrez pour modèles. Je ſens qu'il faut que ce ſaient les Théodoriens. J'ai dit, en parlant d'eux, qu'ils n'avaient aucunes notions *du juſte & de l'injuſte* : eſt-ce dire qu'ils » avaient une Coutume op-

» poſée aux notions de la Juſtice ? » Ils pouvaient la ſuivre par inſtinct. Me citer, pour m'attribuer ce que je ne dis pas, eſt auſſi peu excuſable que de ne pas me citer en répétant ce que j'ai dit.

ROUSSEAU.

Paſſons ſur cet article ; mais je ne ſuis pas homme à me relâcher ſur beaucoup d'autres. Quoi ! parce que vous aurez ſuggéré, en peu de mots, l'idée d'un ouvrage, vous croirez avoir produit cet ouvrage ? Que de choſes il reſte encore à faire à ſon véritable Auteur ! Plan, diſtribution, détails ; l'art d'étendre & de réduire à propos ; d'être à propos éloquent ou naïf ; de régler ſa marche, de ne point la rallentir, de redoubler même de vigueur, à meſure qu'on avance dans la carriere : c'eſt cet art qui fait l'Ecrivain, & c'eſt celui qu'on ne peut me diſputer. On avait écrit avant moi ſur l'Education, je l'avoue ; mais on differta froidement, j'écrivis en Inſpiré : on donnait

des motifs, je traçai des images : on exhortait, je commandai : on persuadait sans entraîner ; j'entraînai ceux mêmes que je ne persuadais pas.

MONTAGNE.

Vous êtes, je l'avoue, quelquefois éloquent ; mais souvent aussi votre style est plus vieux que le mien. Je bannis de mes ouvrages certaines formules que vous rappellez dans les vôtres. Toutes ces conjonctions & disjonctions, si rarement nécessaires, toujours si fatigantes lorsqu'elles sont superflues, les *si*, les *mais*, les *bien que*, les *quoique*, les *encore que*, les *non-seulement*, les *mais encore*, les *car*, les participes redoublés, triplés, quatruplés ; toutes ces vieilleries, dis-je, adoptées par l'Ecole, rejettées par le goût, par l'usage même, servent trop souvent de point d'appui à votre plume, & de base à la grosseur de vos ouvrages. Ces défauts, qui ne frappent que l'œil du vrai Connaisseur, mais dont le vulgaire des Lecteurs se trouve à la

fin fatigué, sans bien savoir pourquoi ; le défaut, plus grand encore, d'épuiser toutes les matieres que vous traitez, celui, sur-tout, de ne pas toujours prendre le ton propre à chaque Sujet, vous priveront du plus grand honneur que puisse obtenir un Ecrivain, l'honneur d'être souvent relu. On ne crie point *bis* au Musicien qui exécute, ou qui chante faux. » Tu as tenu hors de propos de fort beaux » propos, disait un homme de goût à certain Rhéteur de l'antiquité.

ROUSSEAU.

J'écrivis comme j'agissais, en homme libre, & qui s'embarrasse peu de ce qu'on est convenu de faire, pourvu que ce qu'il fait lui convienne. J'avouerai même que je bravai souvent la Syntaxe, comme je bravais l'étiquette.

BAYLE.

C'est vouloir jouer aux échecs, en s'écartant des règles du jeu ; la partie est alors bien hasardée.

avaient préparé le triomphe de leur Successeur.
» Le plus grand chef-d'œuvre de l'homme, a
» dit le Philosophe notre Auditeur, est d'être
» né à propos ».

ROUSSEAU.

J'ai attendri, j'ai persuadé mes Lecteurs; j'ai subjugué toute résistance : on ne l'avait donc pas fait avant moi, puisque cela me restait à faire ?

BAYLE.

Je croyais avoir été entendu. Faut-il donc vous parler comme vous écrivez, c'est-à-dire en épuisant tout; en détaillant une idée jusqu'à la dissection; en la présentant sous tant de faces que la principale finit par nous échapper; & en la reproduisant bientôt après comme si vous ne l'eussiez pas déjà mise en œuvre? Vos admirateurs outrés disent que cela s'appelle *approfondir.* N'est-ce pas plutôt, *s'appésantir*? N'est-ce pas supposer peu d'intelligence chez son Lecteur, & rebuter celle qu'il a?

Le secret d'ennuyer, est celui de tout dire,

a dit un grand Poëte, que vous n'aimiez pas. C'est-là pourtant un précepte de goût. On ne relit guère un Auteur qui nous dit tout dès la premiere fois.

ROUSSEAU.

Que m'importe qu'on me relise, pourvu qu'on m'ait bien lû ? pourvu que cette premiere lecture supplée à d'autres par le grand effet qui en résulte ?

MONTAGNE.

Mon cher Disciple, votre secret n'est pas un mystère impénétrable. Vous écrivîtes moins avec réflexion qu'avec enthousiasme, & l'enthousiasme se communique, dequelque source qu'il parte. Ecoutez & contemplez long-tems un Quaker *illuminé*; vous deviendrez trembleur comme lui. Le Philosophe Gallus Vibius fit encore mieux. Il voulait écrire sur la folie; &, par cette raison, il visitait souvent les foux: il finit par en accroître le nombre.

BAYLE.

Mahomet & Cromwel furent aussi braves Guerriers que pitoyables Orateurs: cependant, ils subjuguaient ceux qui s'exposaient à les entendre, comme ceux qui essayaient de les combattre. Bourdaloue & Massillon firent peu de conversions en Chaire. On m'a parlé de certain Missionnaire qui, peut-être, n'avait lu ni l'un ni l'autre, qui fut, à coup sûr, bien inférieur à tous deux; mais dont l'éloquence ardente, convulsive, étonnait, effrayait, entraînait son Auditoire. Un autre, encore inférieur à celui-là, eut des succès encore plus prodigieux. Il convertissait jusqu'aux Usuriers, jusqu'aux Hypocrites. L'Avare, après l'avoir entendu, ouvrait son coffre-fort & secourait l'Indigent: la Joueuse quittait un *Pharaon* pour courir l'entendre. Il parcourait la France en Conquérant céleste. Il changeait tout, réformait tout, & voyait les Peuplades entieres se prosterner à son passage... Maintenant, si

vous l'osez, reposez-vous sur l'enthousiasme subit de la multitude.

ROUSSEAU.

Vous me ménageriez un peu plus si vous faisiez encore la *République des Lettres* : autrement, mes Admirateurs traiteraient votre ouvrage, comme Jussieu voulait vous faire traiter.

BAYLE.

Je fus impartial, tant que j'écrivis; je le serais encore. Je n'embrassai jamais, en Littérature, que la défense du goût & de la raison. Je dirais que la Nature vous départit un grand fond de sensibilité; que cette partie rare & précieuse domine dans vos ouvrages; qu'elle en fait le charme & l'intérêt. J'aime votre Julie, tant qu'elle ne disserte pas; & votre Sophie, même lorsqu'elle ne dit rien; mais je ne ferais grace ni à vos incohérences d'idées, ni à vos négligences de style. Racine fut sensible, & il fut exact : Voltaire fut précis, conséquent, & il a fait Zaïre. Je dirais aussi, que l'humeur

vous rend quelquefois très-éloquent; mais qu'elle vous entraîne à des répétitions, à la prolixité; que rarement vous sûtes ne dire que ce qu'il fallait, & vous arrêter à tems. J'ajoûterais, avec la même impartialité, que malgré ces défauts, tous incontestables, vous serez toujours honneur à votre siècle, & même à la langue que vous parûtes négliger; que vos hardiesses lui préparent des acquisitions; qu'au milieu de vos inéxactitudes vous êtes souvent pittoresque, souvent heureux dans vos écarts, souvent instructif dans vos paradoxes. Je dirais, enfin, qu'il serait fâcheux de ne point vous lire, dangereux de vous offrir pour modèle, & plus dangereux encore de vouloir vous imiter.

ROUSSEAU.

J'appris aux Français à écrire avec *chaleur*, & cette expression fut même créée pour moi.

BAYLE.

Je lui cherche un sens, & j'ai beaucoup de

peine à le trouver. On dit qu'un Auteur est profond ou superficiel ; qu'un ouvrage est solide ou frivole ; que le style en est rapide ou lent, énergique ou faible, précis ou traînant. Telles furent, en général, les expressions que j'employai en jugeant les Citoyens de *la République des Lettres.* Jamais il ne m'arriva de dire vaguement : tel ouvrage est écrit avec chaleur. J'aurais cru par-là ne rien dire, ne rien indiquer. Un ouvrage écrit avec précision, & bien fourni de pensées, est toujours chaud : un ouvrage où l'Auteur se répète, où il délaye ses idées, parce qu'il en a peu, est toujours froid. Il aura beau se battre les flancs, *exhalter son ame*, prendre le ton d'inspiré, prodiguer les réticences, les apostrophes, les interjections, les mouvemens convulsifs ; tout ce grand fracas n'en impose qu'aux jeunes Gens & aux Lecteurs vulgaires. Chaque genre a le ton qui lui est propre : si vous en sortez, vous n'êtes plus qu'un Déclamateur ; votre chaleur prétendue n'est plus qu'une folle & froide effer-

vescence. L'Art Poëtique de Boileau est un chef-d'œuvre, & la chaleur en est modérée: elle l'est moins dans le Lutrin; & cela devait être. Mais, dans l'un & dans l'autre, tout est à sa place, tout a le ton propre au sujet, au genre, au précepte, à la situation. Quelqu'un a dit hyperboliquement que votre plume *brûlait le papier*. Ne brûlez rien; mais échauffez. La raison est un foyer, & non un volcan. Tracez avec véhémence l'image des passions, leurs mouvemens, leurs écarts; le ton du délire est fait pour elles; celui du raisonnement & de l'instruction est moins emporté. Pourquoi tant d'enthousiasme pour me dire des choses quelquefois bien indifférentes? Pourquoi crier à pleine tête, quand je puis vous entendre à demi-voix? Je finis par me boucher les oreilles.

ROUSSEAU.

Vous ignorez, sans doute, que le Public est maintenant blâsé sur les meilleures choses,

comme sur les plus importantes vérités. Ce n'est plus que par des tours de force qu'on peut fixer son attention. Il faut le traiter comme un enfant, qui ne vous écoute point si vous lui parlez d'un ton paisible, & avec qui il faut élever la voix pour lui dire : *levez-vous* : ou *asseyez-vous* !

BAYLE.

Ce même Public, si blâsé qu'on le suppose, en revient, tôt ou tard, à ce qui est vrai, comme à ce qui est bien. Jamais bon ouvrage ne restera constamment dans l'oubli ; jamais vérité essentielle ne sera totalement perdue pour le Genre-humain ; jamais Ecrit défectueux ne passera long-tems pour un chef-d'œuvre. Le pis que j'envisage dans vos prodigieux succès, est la contagion de l'exemple. Vous aurez des Imitateurs qui n'auront point vos ressources ; qui selon l'usage, n'imiteront que vos défauts ; qui, seront bien amphatiques, bien incohérens, bien effrénés, souvent obscurs dans leur style, souvent amphibologiques, souvent tudesques,

toujours hors des sentiers du goût ; & qui se croiront *chauds*, éloquens, faits pour régenter & subjuguer toute espèce de Lecteurs. Peut-être même y réussiront-ils, pour un tems ; & ce malheur sera encore votre ouvrage.

ROUSSEAU.

A travers tous vos ménagemens, je vois que vous mourez d'envie d'ébranler le trône où l'on m'a placé ?

BAYLE.

Cette place n'est qu'idéale; je vous en offre une plus réelle.

ROUSSEAU.

Ma propre estime me suffit. Voilà ce que j'ai osé dire à mes Contemporains, &, sans doute, à la Postérité. J'ai fait plus, j'ai dit aux Puissances de la Terre des vérités qui dûrent leur paraître bien nouvelles. Faut-il vous indiquer le but principal de mes ouvrages ? Le voici : J'appris aux Grands qu'ils n'étaient que des

des hommes, & à l'homme qu'il était quelque chose.

MONTAGNE.

On pourrait trouver encore cette morale dans mes Ouvrages, sauf à la chercher, comme il faut la chercher un peu dans les vôtres. Notre sort, à tous deux, ne fut pas de bien régler notre marche. Plus d'une fois, nous nous sommes contrariés nous-mêmes, plus d'une fois répetés, plus d'une fois oubliés. J'ai, il est vrai, l'avantage d'être votre aîné d'environ deux siècles. Nestor eut le droit des vieillards, celui d'être diffus; mais Ulysse dut être précis.

ROUSSEAU.

Nous mîmes, vous & moi, dans notre maniere d'écrire, la même liberté que dans notre maniere d'être. Je la payai bien cher cette liberté! Un nom ne dédommage pas toujours des sacrifices qu'on a faits pour l'acquérir ; & d'ailleurs, une forte Cabale peut vous l'enlever.

BAYLE.

Mon ami ! la Cabale peut élever une réputation factice ; elle n'en renversera jamais une réelle.

ROUSSEAU.

Il est pourtant vrai que six mois avant ma mort, on semblait avoir oublié jusqu'à mon existence.

MONTAGNE.

Le Public est souvent extrême dans sa conduite. Quelquefois il se refroidit aussi rapidement qu'il s'est enflâmé. Il croit, par-là, se corriger d'une méprise, & c'en est souvent une autre.

ROUSSEAU.

Ce n'est pas au Public, non, ce n'est pas à lui que je dois m'en prendre. Cette conspiration de silence est uniquement l'ouvrage de mes Ennemis.

BAYLE.

Il est facile de faire parler le Public ; mais impossible de le faire taire.

ROUSSEAU.

Vous ne connaissez donc pas mon dernier Dialogue ?

MONTAGNE.

On m'a dit que votre nom le faisait courir ; mais qu'il n'eût jamais fait courir votre nom.

BAYLE.

J'apperçois là-bas l'Ombre de Voltaire qui, en quittant Racine, s'avance vers Pope.

MONTAGNE.

Allons les joindre.

ROUSSEAU.

Pour moi, je vais chercher mon *Monde imaginaire.*

BAYLE.

Vous le trouverez vers les confins de la République de Platon.

ROUSSEAU.

Je le sais mieux qu'un autre.